LA TABLE RONDE

MAI 1948

SOMMAIRE

MARCEL AYMÉ :
Le Monument 741

JULES ROY :
Le Métier des Armes (I) 760

THIERRY MAULNIER :
De l'utilité des cadavres 779

JACQUES LAURENT :
Pour une Stèle au docteur Petiot 789

HENRI TROYAT :
Révolution à Pétrograd... (II) 798

LECTURES

AIMÉ PATRI :
Sur la pensée philosophique de Sade 824

GILBERT SIGAUX :
A propos du *Musée Imaginaire* d'ANDRÉ MALRAUX. 833

MICHEL BRASPART :
Toujours le Jansénisme 837

SPECTACLES

ROBERT KANTERS :
De Bergson à Bourvil 840

ANDRÉ CHASTEL :
Le sens de l'Art « naïf » 844

JEAN-MICHEL BERNARDIN :
A propos des Pieds Nickelés 847

R.F. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PROMENADES

JEAN-LOUIS CURTIS :
Note sur les Jeunes 848

JEAN-PIERRE DARRÉ :
Trois Jours 854

CHARLES MAUBAN :
De la Terreur 857

YVAN CHRIST :
Raphaël à Tombouctou 859

M. B. :
Le Train d'Avignon 861

ÉTUDE ET DOCUMENT

CLAUDE MAURIAC
Surréalisme et Révolution (*fin*) 862

CORRESPONDANCES

T. M. :
Note sur M. PIERRE HERVÉ 901

Abbé X... :
A propos de *La pierre d'achoppement* 910

Le prochain cahier de La Table Ronde *sera le sixième depuis le commencement de la publication mensuelle. Faisons le point.*

Notre revue est née dans une période difficile, où la plupart des périodiques français devaient faire face à des problèmes matériels redoutables, où un bon nombre d'entre eux ont dû disparaître provisoirement ou définitivement.

La Table Ronde, *elle, n'a pas seulement vécu; elle a conquis la possibilité, et s'est créé le devoir, de continuer à vivre.*

Par l'étendue du public qu'elle a dès maintenant attiré à elle, par le talent et le renom des écrivains qui lui ont fait l'honneur de lui confier des textes, par la violence flatteuse des attaques qu'elle a provoquées, elle est devenue en cent cinquante jours une des revues françaises les plus représentatives.

Tirée dès maintenant à douze mille exemplaires, répandue non seulement en France et dans l'Union Française, mais dans tous les pays où notre langue est parlée, en Belgique, en Hollande, en Grande-Bretagne, au Canada, en Italie, en Allemagne, elle est partout considérée comme le plus puissant organe de défense de la liberté de l'esprit, de cette défense à laquelle la cause française dans le monde est liée si étroitement, et qui est sa raison d'être.

Elle a pu inscrire à ses sommaires, dans ses cinq premiers numéros, les noms de Raymond Aron, Marcel Aymé, Charles du Bos, Roger Caillois, Albert Camus, Maurice Clavel, Graham Greene, Marcel Jouhandeau, Thierry Maulnier, François et Claude Mauriac, Henry de Montherlant, Brice Parain, Jean Paulhan, Jules Roy, Henri Troyat, Paul Valéry, etc.

Elle publiera dans son cahier du mois prochain : un texte inédit, très important, d'André Gide et des textes d'Alain, T.-S. Eliot, François Mauriac, Jules Roy, Thierry Maulnier, Henri Troyat, etc.

Au cours des mois suivants, nos lecteurs retrouveront Albert Camus, Jean Paulhan, Paul Valéry, auxquels se joindront tous ceux dont les noms figurent au dos de la couverture du numéro présent.

En même temps, nous avons le projet d'améliorer le jeu encore incomplet des chroniques, notamment par des études consacrées aux arts, à la musique, aux sciences, par un plus grand nombre de reportages et de documents.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Nous voulons surtout créer un contact plus direct entre la revue et ses lecteurs. Nous créons à cet effet, à partir du mois de juillet, une rubrique de correspondance, où toutes les questions d'actualité pourront être abordées, et tous les débats ouverts.

***

Mais, si encourageants que soient les résultats acquis, si vite que se développe notre revue, elle n'a pas encore atteint le tirage où ses bases matérielles seraient définitivement consolidées, et surtout le chiffre d'abonnements qui lui assurerait des ressources stables.

Nous demandons donc de façon pressante, à tous ceux de nos lecteurs qui pensent que notre revue doit vivre et étendre son influence qu'elle a une raison d'être et un rôle à jouer, de nous aider en s'abonnant (1), *en faisant connaître* La Table Ronde *autour d'eux, en faisant abonner leurs amis, et en nous envoyant des abonnements groupés.*

Nous attendons de nos lecteurs qu'ils nous aident à faire de La Table Ronde *ce qu'elle peut devenir, ce qu'elle est en train de devenir : la grande revue française.*

(1) Ils trouveront au cahier publicitaire un bulletin d'abonnement.

LE MONUMENT

Les hommes n'en étaient pas encore aux canotiers ni aux panamas, mais les femmes arboraient déjà des chapeaux de paille, et Mme Grindor, la femme de l'avocat, dont la peau était d'une blancheur exquise, s'abritait sous une ombrelle des ardeurs du soleil d'avril. Au Grand Carrefour, des buveurs de bière s'attardaient à la terrasse du Café National, égayée par les culottes rouges et les dolmans bleu ciel des officiers de hussards et les toilettes tapageuses des sœurs Parisot, les deux cocottes les plus en vue de la ville de Blémont. Ayant réglé son bock et laissé deux sous de pourboire au garçon qui le remercia longuement, Jules Frévière décida d'attendre encore quelques minutes avant de partir pour son rendez-vous. Dans l'état de nervosité où il était depuis la veille, il avait quitté son domicile un bon quart d'heure trop tôt et dû s'arrêter en route au National pour laisser couler le temps. Il aimait d'ailleurs le luxe de cet établissement, ses guéridons de marbre, ses plantes vertes, les senteurs de sciure, de cigare et d'eau de cologne qu'on y respirait. Sauf peut-être les jours de foire, la clientèle était des plus distinguées. Le voisinage des officiers de hussards lui plaisait particulièrement. Il admirait surtout leur façon de regarder les pékins sans paraître les voir, un peu comme s'ils regardaient à travers.

Enfin, la minute venue, Frévière se leva, passa la main sous ses basques pour en assurer la retombée et, traversant le Grand Carrefour, s'engagea dans la rue Principale. Il se raidit contre la tentation de regarder son image dans

la vitrine du chapelier, mais n'y résista pas devant celle du libraire. Feignant de s'intéresser au portrait en couleurs de Poincaré, le nouveau Président de la République Française, il examina sa propre silhouette. Dans la glace sans tain, elle apparaissait incomplète, avec des vides et des transparences, et terne, grisâtre, comme mangée aux mites. Elle ne lui en procura pas moins une vive satisfaction qui lui chauffa les pommettes. Il se trouva d'une correction irréprochable, avec quelque chose de sobre, de distingué, qui rappelait le chic anglais. A cet égard, ses bottines à boutons et ses gants de peau glacée, d'une même couleur jaune clair qui mettait en valeur sa jaquette grise et son pantalon rayé, constituaient une réussite. Et son épingle de cravate en métal argenté figurant un crocodile piquait sur l'ensemble une note alerte, pimpante. Lorsqu'il reprit son chemin, Frévière était sûr de faire une bonne impression et de gagner la partie. Ces gens du monde et ces hautes personnalités de Blémont n'avaient pas le moindre prétexte à invoquer pour évincer un homme honorable, bien vêtu et, malgré la modestie de ses origines, pouvant se prévaloir d'une parenté glorieuse. Il était tout à l'optimisme lorsqu'il aperçut, venant à sa rencontre, M. Bornier, son propriétaire, qui montait la rue Principale dans son cabriolet. Leurs regards s'étaient croisés. Bornier, serrant sur sa droite, arrêta son attelage au bord du trottoir. Frévière vint à lui, l'air empressé et salua d'un grand coup de chapeau melon.

— J'allais chez vous, dit Bornier d'un ton hargneux en touchant le bord de son chapeau avec le manche de son fouet.

— Justement, Monsieur Bornier, je me préparais à vous écrire. J'attends des rentrées d'argent pour le début du mois.

— Bref, vous me remettez encore. Le 15, vous m'avez renvoyé à huit jours et maintenant, c'est au début du mois. Prenez garde, ma patience a des limites et vous n'avez que trop tiré sur la corde.

Comme Frévière protestait de ses bonnes intentions, l'autre le toisa et dit en ramassant ses guides :

— Mazette, vous êtes vêtu comme un milord.

Il eut un petit rire maussade et, sans autre adieu, remit son cheval en marche. Frévière salua encore un coup, mais la voiture n'était déjà plus là. Il s'éloigna humilié et soudain mal à l'aise dans son harnais neuf. La réflexion du propriétaire l'avait démonté et le souvenir de sa propre attitude le troublait. Sa jaquette, ses gants de peau, ses bottines, tout ce coûteux ensemble pour lequel il venait de débourser plus de quatre-vingts francs, ne l'avait pas soustrait à l'injure de sa condition. Ce Bornier, qu'on disait riche à près de trois cent mille francs et qui vivait sur un pied d'au moins quatre cents louis par an, était justement un homme de l'espèce qu'il allait affronter chez la marquise. Entre eux deux, les distances avaient surgi au premier contact, Bornier rogue, allant droit au fait et lui, Frévière, humble, respectueux, empressé sans même y songer. Une répétition de ce qui allait se passer là-bas, voilà ce qu'avait été leur rencontre. A quoi bon chercher à s'abuser. La marquise, le maire, le curé, le notaire, le colonel et les autres savaient déjà à quoi s'en tenir sur sa profession, ses revenus et ses relations, sans compter le reste. La jaquette ne relèverait pas à leurs yeux ce métier de paria consistant à parcourir à bicyclette la campagne environnante pour y placer des boîtes de biscuits d'une marque encore inconnue. Avec dégoût, il se rappela les routes boueuses ou poussiéreuses, interminables, les trous, les bosses, les flaques d'eau, les crevaisons, les montées, le vent qui coupe la figure, et les épiciers campagnards, soupçonneux, hostiles, entêtés sur une marque ou rognant sur le prix. Il y avait tant de métiers si jolis. Ce capitaine de hussards, traversant la rue Principale, sa cravache sous le bras, on n'avait pas besoin de le connaître par son nom pour lui accorder estime et considération. Sans compter qu'il devait être noble. Dans la cavalerie, les officiers l'étaient tous. A eux les honneurs, le bleu ciel, les réceptions, les monocles, les femmes du monde, l'argent, la vraie vie. Frévière rêva un moment qu'il était capitaine de hussards. Petit, mince et sec, il en avait le format. Du reste, il avait servi dans les chas-

seurs à cheval en 89 et, en rengageant, aurait pu devenir brigadier, plus tard maréchal des logis — ce qui n'était pas si mal, puisque dans la cavalerie, il y en avait qui s'en contentaient. Au lieu de quoi, il était rentré dans le civil pour être successivement gratte-papier à la sous-préfecture, vendeur aux magasins Triel, commis chez un agent d'assurances, représentant en machines à coudre, employé de banque, caissier à la fabrique, enfin placier en biscuits, sans parler des divers emplois qui l'avaient rebuté après un essai de quelques semaines ou de quelques mois. Partout où il était passé, il avait fini par indisposer les patrons et s'attirer l'hostilité des employés. Les uns et les autres lui reprochaient d'être trop zélé, trop entreprenant et, prétentieux, de ne pas se tenir à sa place. Les imbéciles ne supportent pas la supériorité d'un homme que la chance ne favorise pas. Souvent il avait pensé à quitter cette ville de Blémont où il était trop connu, où le souvenir de sa famille pauvre et de sa jeunesse pénible reléguait dans une obscurité malveillante l'éclat de son mérite. Il aurait voulu aller tenter la fortune à Lyon ou à Paris, mais le manque d'argent et ses charges trop lourdes le tenaient prisonnier. La bêtise qu'il avait faite en épousant une lavandière le suivrait jusqu'au bout de sa vie, car son mariage avec cette fille d'ouvriers n'avait pas manqué de le desservir non plus. Sa femme était, moins que personne, capable de le comprendre. Les ouvriers n'ont pas d'idéal et elle était bien du milieu où elle était née. Fraîche et bien en chair au temps de ses vingt ans, son embompoint avait pris une importance roturière et, comble de disgrâce, elle ne pouvait mettre un chapeau sur sa tête sans être grotesque. Un homme comme lui aurait pu prétendre à une femme au moins sortable, ne fût-ce que pour aller s'asseoir à la terrasse du National, les soirs d'été, quand l'orchestre jouait le *Corso Blanc* ou la *Veuve Joyeuse* , et fredonner en sourdine avec les clients : *Heure exquise... Qui nous grise...*

Il avait quitté la rue Principale et suivait une rue étroite et silencieuse. La vie des maisons semblait s'être retirée dans les jardins qui laissaient entrevoir leurs fron-

daisons par quelques échappées. A mesure qu'il se rapprochait de la rue Saint-Éloi où demeurait la marquise, Frévière sentait ses chances diminuer. Soudain il devint écarlate, ses yeux s'arrondirent et son cœur se mit à battre à grands coups. Dans la ruelle déserte, à quinze ou vingt pas, sous un porche, une jeune femme élégamment vêtue découvrait sa jambe jusqu'au mollet. La main droite, engagée sous la jupe qu'elle n'osait relever plus haut et la gauche tâtonnant sous l'étoffe, elle s'efforçait vraisemblablement de rattacher sa jarretelle. Une fine dentelle blanche moussait au retroussis de la jambe, moulée dans un bas de fil noir, qui se détachait sur la peinture claire d'une porte cochère. Troublé par cette vision bouleversante, Frévière sentait son regard adhérer au mollet cambré qui bandait la couture du bas et ses yeux mêmes s'échapper de sa tête. La jeune femme, ayant entendu son pas, tourna vers lui un visage traqué et il reconnut alors Mme Courtemain, femme du docteur Courtemain et fille de Triel, le propriétaire des grands magasins où il avait été vendeur autrefois. Elle rabattit sa jupe avec précipitation et s'éloigna moins vite qu'elle n'eût souhaité, d'un pas court, sautillant, bridé par le bas de sa robe fourreau, qui dissimulait maintenant ses bottines. Son sac de perles pendu à son avant-bras, son parapluie accroché à l'autre poignet, elle eut, de ses deux mains gantées de mitaines, un geste gracieux pour assurer son grand chapeau vert sur lequel roulait une grosse plume d'autruche et dont l'un des bords touchait presque la pointe de son épaule. Frévière marchait derrière elle et ne la quittait pas des yeux. Il voyait encore la jambe sous la robe, il voyait les deux jambes, les suivait au delà du genou, s'égarait sous les festons brodés. Même, il imagina la jeune femme dépouillée de sa jupe et le pantalon ouvert bâillant sur un abîme voluptueux qui, chez cette dame de la haute société blémontoise, se parait d'un mystère de coffre-fort. Mme Courtemain, qui entendait marcher derrière elle un homme au pas saccadé, sembla prendre peur et se jeta dans une rue latérale. Frévière retrouva son sang-froid. Il se reprocha les imaginations révoltantes auxquelles il venait de se complaire.

Ce n'était pas qu'il fût le moins du monde puritain. La semaine passée, par exemple, il s'en était payé avec l'épicière d'un hameau des environs, qu'il avait culbutée dans son arrière-boutique, sans toutefois parvenir à lui placer une boîte de biscuits. C'était là une de ces femmes du commun auxquelles il était permis de penser sans aucune précaution. Même les plus jolies n'avaient pour elles que d'être des femmes, et peut-être un peu, la morale. Il en allait autrement de celles dont la naissance, l'éducation, la fortune, avaient fait des créatures précieuses. Élevées au couvent, sachant jouer du piano et faire de la tapisserie, leurs manières exquises les suivaient au lit comme dans les salons. D'ailleurs, les hommes du monde s'y prenaient avec elles de façon à ne jamais leur faire sentir vraiment qu'elles commettaient l'acte. Chez les Courtemain comme chez les Jeandot ou les Valloton, l'étreinte, consommée avec un tact infini, devait passer presque inaperçue, comme une simple allusion au cours d'une conversation. Frévière avait toujours pensé que les hommes de condition possédaient un sexe de dimensions très réduites, tout en nuances, et pouvaient ainsi honorer les dames sans heurter la délicatesse de leurs sentiments. Il y avait donc de la bassesse et de la déloyauté à imaginer qu'on disposait des dessous de Mme Courtemain et de ses pareilles. C'était presque aussi sale que de penser à des coucheries avec Lakmé ou avec Mignon. Pourtant Frévière n'arrivait pas à chasser de son esprit l'image de la jambe. Avec un peu de tristesse il songea aux privilèges du docteur Courtemain, un homme assez mal bâti, la figure de travers, qui s'efforçait de cacher sa laideur sous une épaisse barbe noire. Il lui semblait qu'auprès de Mme Courtemain, il réussirait aussi bien que le docteur et qu'en dépit de sa verge d'homme du peuple, il saurait se faire agréer à force d'enjouement, de discrétion et de douceur persuasive.

Toutes ces mauvaises pensées l'abandonnèrent lorsqu'il arriva, rue Saint-Éloi, en vue de l'hôtel de la marquise. Il se fit d'ultimes recommandations, comme de ne pas tripoter sa moustache, de surveiller ses liaisons et de donner à entendre qu'il était à fond pour la calotte et le service de

trois ans. Brusquement, la calme rue Saint-Éloi s'emplit d'un vacarme de voix aiguës. Il était quatre heures et une partie des classes de l'école communale de la rue voisine s'écoulait par là. De loin il reconnut son fils Gustave, un garçon de onze ans, en casquette et en tablier noir. Lorsque le père fut à la porte de l'hôtel, les gosses n'en étaient plus qu'à quelques pas, mais Gustave, resté un peu en arrière, avait tourné le dos et feignait de s'absorber dans la lecture d'un cahier. A n'en pas douter le gamin l'avait vu, car leurs regards s'étaient rencontrés et il avait rougi. Frévière fut un peu peiné, mais non pas surpris, sachant bien pourquoi Gustave l'évitait. « Il a honte de moi devant les autres, il me trouve trop bien habillé. »

Dans l'ensemble, les invités de la marquise se montraient hostiles à l'idée d'accueillir Jules Frévière au sein du Comité du monument. Le maire fit ressortir, à la satisfaction générale, que l'épouse de ce Frévière, une matrone forte en gueule, n'était pas la distinction même et que sa présence aux premiers rangs de la tribune d'honneur paraîtrait déplacée. Seul, le Colonel de Heuzières de Sarlac, commandant le régiment de hussards, semblait vouloir réserver son opinion. Il saisissait à peu près les raisons de principe qui inspiraient l'attitude des invités, mais étant étranger à la ville, ne pouvait les suivre dans les détours de la réalité. Par exemple, il se refusait à comprendre pourquoi le comité d'honneur du monument, ayant accepté de compter parmi ses membres Alfred Gobillot, épicier en gros, répugnait si fort à y voir figurer ce monsieur Jules Frévière qui, après tout, avait des titres plus solides que le négociant. Comme l'affaire ne lui tenait pas très à cœur, il aurait probablement gardé ses objections pour lui si une intervention de l'épicier n'était venue soudain durcir ses scrupules.

— Onze métiers, treize misères, prononça M. Gobillot. A l'heure qu'il est, il est représentant des biscuits Sorlin pour la région. Ça ressemblerait à quelque chose s'il représentait une bonne marque. Mais les biscuits Sorlin, laissez-moi rire.

Il se mit à rire, en effet. Sur quoi le Colonel de Sarlac

demanda si oui ou non, M. Jules Frévière appartenait à la même famille que le général. Le ton de la question, très sec, consterna l'assemblée. Le maire fit les gros yeux à l'épicier qui rougit jusqu'à la cravate. La marquise, les yeux gais, sa vieille face de chèvre plissée par l'ironie, regardait le nez de sa bottine, qui dépassait de sa jupe de satin violet. Jugeant qu'il lui appartenait d'apaiser le colonel, les membres se tournaient à elle avec des visages déférents.

— Colonel, il y a dans cette affaire des finesses qui nous dépassent quelque peu, dit-elle avec un accent de douceur complice. Pour ma part, j'avoue n'y voir pas bien clair et pourtant, j'y sens quelque chose d'infiniment sérieux. Monsieur le Curé vous dirait beaucoup mieux que moi à quoi peuvent tenir, dans une petite ville comme la nôtre, le niveau moral et la santé des esprits.

— Rien n'est plus vrai, s'empressa le chanoine Martin. A cet égard, l'exemple des honnêtes gens et, par conséquent, le choix des personnes auxquelles la bonne société accorde sa considération sont d'une importance capitale.

— On ne saurait mieux dire, approuva la marquise. Bien entendu, Colonel, votre question n'en appelle pas moins une réponse avertie. Sur ce point, je crois que nul d'entre nous n'est plus qualifié que Maître Jeandot pour vous éclairer.

Le Colonel regarda Maître Jeandot avec un air de bonté gracieuse. Le notaire devint blanc de haine et de fureur. L'avant-veille il était allé se plaindre à lui de ce qu'un capitaine du régiment de hussards fût l'amant de sa femme. Emporté par la jalousie et l'indignation, il avait très mal parlé des hussards et le Colonel avait répondu que les femmes du monde étant peu nombreuses dans la garnison, ses officiers étaient bien obligés de prendre leurs maîtresses où ils pouvaient.

— Comme tant d'autres officiers, commença Maître Jeandot, le général Frévière était de très basse extraction. Né en 1830 dans la rue des Ursulines où son père était établi serrurier, il avait pour cousin germain le grand-père de ce Monsieur Jules Frévière dont nous avons à nous

occuper aujourd'hui. Vespasien Frévière, le cousin germain en question, ne devait jamais rien faire de bon dans l'existence. Journalier, il travaillait irrégulièrement et s'adonnait surtout à la boisson. Il avait d'ailleurs servi en Afrique dans la cavalerie légère.

Cette dernière remarque s'accompagna d'un léger ricanement nasal, à peine perceptible, mais qui soutenait l'intonation acide de la voix. Le Colonel sentit la moutarde lui monter au nez.

— En somme, dit-il en scandant les dernières syllabes, la parenté est incontestable.

Maître Jeandot eut une légère inclinaison du chef et un éclair de gaieté brilla dans son lorgnon. Les membres n'avaient pu comprendre le jeu du notaire, mais s'alarmaient de voir le Colonel rester sur ses positions. Sa fermeté parut impressionner la marquise. Sentant le péril, le maire prit la parole.

— Mon Colonel, la parenté est en effet incontestable. Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'il y a seulement huit jours, ce Monsieur Jules Frévière ignorait encore qu'il était un arrière-petit-cousin du général et il a fallu qu'un hasard le lui apprenne. Du reste, le général lui-même, ayant quitté la ville à l'âge de trois ans pour n'y plus revenir, ne s'est jamais soucié, au cours de sa longue carrière, de savoir s'il y avait laissé de la famille. Dans ces conditions, notre M. Jules Frévière me paraît mal venu de se réclamer d'une parenté aussi lointaine.

— Pourquoi donc? Le général Frévière, si je comprends bien, s'est comporté avec la même indifférence à l'égard de sa ville natale et celle-ci ne lui en élève pas moins une statue.

Les membres parurent très frappés par la pertinence de cette remarque et la plupart d'entre eux en furent blessés. Au silence qui suivit, le Colonel de Sarlac jugea qu'il était allé trop loin. D'ailleurs satisfait de son avantage, il laissa entendre qu'au fond, toute cette affaire lui importait fort peu. Un murmure de détente courut sur les fauteuils. L'accord s'étant ainsi établi, la marquise donna l'ordre à un domestique d'introduire M. Jules Frévière.

On vit apparaître à la porte du salon un petit homme maigre, sanglé dans une jaquette grise, serrant dans sa main gauche une paire de gants neufs. Avec ses cheveux cosmétiqués, sa moustache cirée, sa figure mince et osseuse dont les angles accrochaient la lumière, il brillait comme un scarabée et son aspect ne déplut pas au Colonel, ni même à la marquise. Toutefois, elle ne put se résoudre à lui tendre la main et comme il s'inclinait en la priant d'agréer ses hommages, elle salua d'un léger coup de menton, qu'elle appuya d'un mouvement de cils.

— Monsieur Bréviaire, dit-elle, je vous sais gré d'être venu jusque chez moi. J'ai réuni ces messieurs et je vous ai fait prier, justement, pour que vous puissiez, selon vos vœux, vous entretenir avec le comité de votre démarche.

En s'asseyant dans le fauteuil qui lui était désigné, le nouveau venu jeta sur le cercle des invités un regard luisant d'appréhension. Au premier coup, il n'aperçut qu'une profusion de barbes, de lorgnons et de chaînes de montre s'offrant dans un ordre confus. Son trouble se dissipa et les lorgnons et les barbes prirent tout leur sens. Les membres avaient des visages froids, inexorables. Il voulut croire que le bon ton imposait ces airs compassés et qu'on l'attendait justement à ses propos et à ses manières pour décider s'il était digne d'entrer au comité.

— Avant tout, dit-il, je tiens à remercier Mme la marquise et le comité tout entier d'avoir bien voulu se réunir pour examiner ma demande et je me déclare prêt à répondre loyalement et sans arrière-pensée aux questions qui pourraient m'être posées.

La marquise assura qu'elle était touchée de sa bonne volonté, mais d'un ton où perçait une aimable ironie. Les autres membres restèrent muets et immobiles. Frévière commençait à perdre aplomb, se demandant comment il avait pu être si simple de croire qu'il allait siéger au comité parmi les gens les plus hauts placés de Blémont, ayant domestiques, téléphone et piano à queue et abonnés à l'*Illustration*, lui qui n'avait ni biens, ni terre, ni place, ni caveau de famille. Il allait être éconduit et au fond, c'était dans l'ordre.

— J'ai pensé qu'en ma qualité de parent du général, je pouvais me rendre utile d'une façon ou de l'autre.

— C'est une pensée qui vous honore, répondit le maire, mais en toute sincérité, je ne vois pas comment vous pourriez vous rendre utile. Le monument est en voie d'exécution, la date de l'inauguration est presque fixée et les invitations sont déjà lancées. Étant donné que le comité est constitué depuis six mois, il n'est pas possible de lui adjoindre au pied levé, un membre nouveau. Ce serait ouvrir la porte à d'autres réclamations qui ne sont pas plus recevables que la vôtre.

Il était liquidé. Sur les fauteuils, il y eut un remuement satisfait de barbes, de ventres, de bottines. Gobillot, l'épicier en gros, lui dit d'une voix bonasse :

— Laissez donc tout ça tranquille, monsieur Frévière. Ce n'est pas ce qui peut avancer vos affaires.

— Ce n'est pas non plus pour avancer mes affaires que j'ai demandé à faire partie du comité, répliqua Frévière. Il n'y a pas que les affaires qui comptent.

— Je suis tout à fait de votre avis, déclara le Colonel.

Le maire fit encore une fois les gros yeux à l'épicier, mais Frévière, fort de l'appui du Colonel, saisissait l'occasion de reprendre pied.

— J'estime qu'à l'heure actuelle où les idées les plus dangereuses sont en train de faire leur chemin, il y a bien des choses à faire passer avant les affaires.

Le Colonel approuva du chef, la marquise aussi, tandis que maître Jeandot faisait la moue. Les autres gardaient un silence prudent, se demandant où voulait en venir ce Jules Frévière.

— Ce n'est pas pour avancer mes affaires ni pour me mettre en avant que j'ai voulu faire partie du comité. Mais je considère le général Frévière comme un de nos plus grands hommes et moi qui élève mes deux fils dans l'amour de la patrie et dans l'espoir de la revanche, j'aurais voulu les faire participer de plus près à l'hommage qui va être rendu à la mémoire d'un héroïque officier et d'un patriote clairvoyant.

La marquise et le colonel de Sarlac échangeaient des

coups d'œil et des coups de menton, mais les membres restaient réservés.

— Je le disais hier soir à mon fils aîné, un grand garçon de dix-sept ans : Si le général Frévière était encore du monde, il saurait faire entendre au pays la voix du bon sens et ne se laisserait pas intimider par des Jaurès et autres politiciens de bas étage qui cherchent à faire le jeu des Prussiens en combattant le service de trois ans.

— Parbleu! s'écria le Colonel.

Il s'était soulevé, les fesses décollées du fauteuil, le buste jailli en avant et promenait sur les pékins un regard si impérieux qu'une demi-douzaine d'entre eux se dégelèrent. Ils parlèrent de la loi de trois ans et, plus généralement, de l'actualité politique. Frévière, en flétrissant l'athéisme et l'impôt sur le revenu, trouva des accents si élevés que certains des membres commencèrent à perdre de vue qu'il n'avait ni fortune, ni caveau de famille. Sans être absolument dupes et tout en faisant la part de l'opportunisme dans ses professions de foi, ils l'écoutaient avec plaisir. Bientôt, le notaire Jeandot fut le seul à laisser percer sa mauvaise volonté à l'égard du candidat. L'amour de Jules Frévière pour les militaires et surtout l'intérêt visible qu'il inspirait au colonel de Sarlac l'indisposaient au point de lui inspirer des réflexions presque hostiles au service de trois ans. Le Colonel finit par le remettre vertement à sa place et, s'étant ainsi échauffé, se pencha vers la marquise pour lui parler à mi-voix de l'excellente impression que lui faisait le cousin du général. Pourquoi ne serait-il pas des nôtres? disait-il. Nous avons bien accueilli un épicier en gros et un notaire antimilitariste. La marquise se laissa toucher par ces arguments et, à plusieurs reprises, adressa au postulant quelques paroles aimables. Son attitude n'échappa ni au maire ni au curé qui craignaient de la mécontenter. Maître Jeandot, les traits crispés, épiait les signes d'un revirement du comité. Alors que le Colonel se disposait à intervenir à haute voix en faveur de Frévière, il le devança en déclarant :

— Il semble que le comité perde de vue le véritable objet de notre réunion. Certains d'entre nous paraissent

impressionnés par le lien de parenté existant entre M. Jules Frévière et feu le général. Mais j'ai le devoir de vous faire connaître que le général compte dans la ville trois autres petits cousins qui sont : Anselme Frévière, manœuvre à la fabrique, Léon Frévière, charretier aux grands moulins, et le troisième, Jean Barillet, garçon de café au Commerce.

— Évidemment, fit observer le maire, si nous acceptons parmi nous M. Jules Frévière, il n'y a aucune raison d'écarter les trois autres.

— Songez, reprit le notaire, qu'entre autres personnalités, nous aurons le sénateur et l'archevêque. Voyez-vous Monseigneur de Villebouin présentant ses compliments à un charretier ou à un garçon de café?

L'évocation fit sourire les membres. Jules Frévière sourit à son tour, par lâcheté et pour montrer qu'il n'était pas insensible lui non plus, à l'humour que pouvait comporter une pareille éventualité. Il eut ensuite un soupir de détresse. Cette fois, la pièce était jouée. La marquise s'était ressaisie, et le Colonel lui-même, malgré son désir de contrarier le notaire, jugeait maintenant la cause indéfendable. Profondément soulagés, les membres échangeaient des coups d'œil significatifs.

— Monsieur Frévière, le Comité, à son grand regret.....

Frévière entendit à peine les paroles du maire. Il ramassait ce qui lui restait de force et de moyens pour prendre congé et faire une retraite digne qui laisserait peut-être un remords aux membres du comité. Ce souci de dignité le tenait encore cambré lorsqu'il se retrouva dans la rue, mais ne tarda guère à l'abandonner. La fièvre glorieuse qui l'avait secoué pendant toute une semaine était tombée avec ses espérances. Le comité refusait de consacrer sa parenté avec le général. Le jour de l'inauguration du monument, il ne trônerait pas dans la tribune d'honneur à la face de la population blémontoise. Membre, il aurait pu déployer dans la ville une activité brillante, paraître au Café National en compagnie du notaire ou du colonel, rédiger des invitations, promettre des places, discuter le programme de l'inauguration ou encore, rencontrant

quelque connaissance; lui dire d'un ton affairé : « Mon cher, excusez-moi, mais je vais voir où en sont les travaux pour la statue de mon cousin. » En ces huit derniers jours, il avait songé plus d'une fois à des situations de ce genre et au parti avantageux qu'il en pourrait tirer. Tout s'évanouissait. L'échappée entr'ouverte sur des perspectives flatteuses se refermait aussitôt. Il retombait dans l'ornière d'une vie terne, besogneuse. Il n'était plus rien. La jaquette et les gants de peau glacée devenaient des ornements dérisoires. Frévière eut envie de pleurer et rêva un instant que les membres, témoins de son chagrin, en étaient bouleversés et se hâtaient de revenir sur leur décision en lui prodiguant des attentions affectueuses. L'idée de ce retour et de ces effusions l'émut lui-même si vivement que des larmes roulèrent sur ses joues. En les essuyant, il eut honte de s'être complu à d'aussi humiliantes suppositions et songea qu'en réalité, ses larmes auraient inspiré au maire ou au notaire beaucoup plus d'ironie que de compassion. Ces réflexions éveillèrent en lui un sentiment de rancune contre les membres du comité. Il se souvint avec plaisir des bruits qui circulaient sur la vertu de Mme Jeandot, l'épouse du notaire, et sur l'origine de la fortune de Valloton, le maire de Blémont. L'idée qu'il était victime d'une injustice l'effleura sans qu'il osât s'y arrêter, mais il écarta le préjugé favorable qu'il avait nourri jusqu'alors, selon lequel les membres du comité et leurs pareils auraient été d'une autre essence que la sienne.

En entrant chez lui, Frévière vit d'abord la croupe de sa femme agenouillée sur le carrelage du couloir qu'elle lavait à grande eau. Elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir et continuait à frotter avec sa brosse de chiendent. Prise dans un jupon rose, sa croupe s'arrondissait sur ses talons en une énorme coupole. Un moment il resta immobile à considérer avec malveillance cet épanouissement dans lequel il voulait voir encore l'une des causes de son échec. Au fond du couloir, une porte s'ouvrit et, dans l'entrebâillement, apparut Eugène, l'aîné des deux fils, un garçon de dix-sept ans, d'une gravité au-dessus de son âge. Élève de première au collège de Blémont où il avait une bourse de

demi-pensionnaire, il donnait toute satisfaction à ses maîtres et était l'orgueil de Frévière qui comptait faire de lui un officier. D'un signe de tête, il s'enquit du résultat de l'entretien et un signe de tête lui répondit, négatif. Il en eut une très vive déception qui parut à sa mine consternée. Devinant la présence de son mari, Marthe Frévière avait tourné la tête et compris la réponse. Elle se leva et dit, en essuyant ses grosses mains rouges à son tablier :

— Alors, ils t'ont envoyé coucher, hein, tous tes beaux messieurs? Je te l'avais assez dit? Ah! ça t'aurait fait une belle jambe d'être du comité! C'est ça qui aurait fait rentrer de l'argent à la maison, oui!

— C'est bon, grommela Frévière. Dans la vie il n'y a pas que l'argent qui compte.

— Bien sûr, ricana Marthe, ce qui compte c'est de faire son monsieur en jaquette. Mais moi, quand je vais en commission, l'épicier ne s'occupe pas de savoir comment mon époux porte la toilette, ni le boucher non plus. Ce qui les intéresse, c'est d'être payés. Et ce n'est pas de perdre tes journées à des histoires de comité qui va nous donner à manger. Tu aurais pourtant dû penser...

Craignant d'être pris à témoin par sa mère, Eugène avait disparu. Frévière, outre qu'il n'était pas d'humeur à disputer, jugeait la partie trop belle pour sa femme. Il cria que sa maison devenait un enfer, qu'il n'en pouvait plus de vivre avec une créature sans idéal et, ouvrant une petite porte qui donnait sur le couloir, descendit par un escalier de quatre marches jusqu'aux cabinets où il s'enferma. Pendant qu'il urinait dans la cuvette, Marthe lui parla à travers la porte.

— Jules, je n'ai pas voulu te vexer, tu sais bien, mais tu sais aussi les ennuis qu'on a à cause de l'argent. Le loyer en retard, les soixante-dix francs qu'on doit à ma sœur qui me les a encore réclamés ce matin. Je sais bien que ça t'aurait fait plaisir qu'ils te prennent dans leur comité. D'un côté, j'aurais été contente aussi mais tu as beau dire, les cérémonies, c'est toujours des occasions de dépenser. Et puis, Jules, écoute, tu ne te rends pas compte. Nous autres, qu'est-ce qu'on a à faire avec ces gens-là?

Ces paroles étaient justement de celles qu'il avait voulu fuir. Par vengeance, dans l'espoir d'inquiéter sa femme, il décida de rester dans sa retraite sans souffler mot. L'odeur y étant désagréable, il mit le nez à la meurtrière par où le réduit prenait jour. L'étroite ouverture donnait sur une impasse dont il découvrait quelques mètres carrés. Adossé au mur d'en face, dans une encoignure, un gamin en tablier noir et coiffé d'une casqutte chiffonnée se tenait immobile, semblant surveiller l'entrée de l'impasse. Ayant reconnu son fils Gustave, Frévière fut intrigué par son attitude. Un grand pas sonnant lourdement sur le pavé annonçait l'approche d'un homme. En effet, il vit déboucher dans le champ de son regard un hussard en petite tenue portant un paquet sous le bras et, immédiatement derrière lui, un enfant de dix à onze ans qui jouait avec une balle. Frévière avait souvent rencontré le jeune garçon en compagnie de ses parents, le Colonel et Mme de Sarlac. On avait dû le confier à l'ordonnance qui venait faire une course chez la blanchisseuse de l'impasse ou chez le cordonnier. C'était un enfant mince, élégant, d'un joli visage. Vêtu d'une courte vareuse de drap bleu, il portait un grand col amidonné, une lavallière bleue à pois blancs et la casquette à visière rabattue des élèves du collège des Jésuites. Gustave, qui n'avait pas quitté son encoignure, le suivait d'un regard aigu et son visage avait une expression dure et narquoise que son père ne lui connaissait pas. Le jeune de Sarlac ne semblait pas s'être rendu compte qu'il était ainsi observé. Tout en marchant, il jetait sa balle à terre et la rattrapait au rebond. Bientôt, Frévière eut cessé de le voir ainsi que le hussard, mais il entendit sa voix claire dont les accents brefs l'auraient désignée entre toutes celles des gamins de la ville.

— Je vous attends ici, disait-il à l'ordonnance. Dépêchez-vous.

En même temps que le bruit décroissant des pas du soldat qui s'éloignait vers le fond de l'impasse, parvenait à Frévière le claquement de la balle sur le pavé. Gustave était toujours à son poste d'observation, mais lentement son dos se décollait du mur auquel il était appuyé et

ses yeux attentifs brillaient d'un éclat plus dur. Le père n'avait pas besoin de s'interroger sur les sentiments qui agitaient son fils. Lui-même les avait jadis éprouvés pour son compte et, dans l'instant, les retrouvait sans s'y efforcer, si vifs et si frémissants qu'entre Gustave et lui s'établissait une étrange communion. Le claquement de la balle s'était rapproché. Il semblait que l'enfant riche fût maintenant sous la fenêtre du réduit. Soudain, sur le pavé inégal, il vit apparaître la balle qui roulait doucement en direction de Gustave. Celui-ci n'eut qu'un pas à faire pour mettre le pied dessus. Le fils du colonel de Sarlac vint à Gustave :

— C'est ma balle, dit-il sèchement. Je vous prie de me la rendre.

Gustave se contenta d'abord de ricaner et, comme l'autre se disposait à insister, il jeta d'une voix haineuse :

— Sale con. Jésuite de mes couilles.

Le petit Sarlac devint rouge et ne trouva rien à répliquer. Gustave fit un pas en avant qui le porta contre lui et ajouta :

— Je te défends de venir dans ces rues-là.

Dans ses cabinets, Frévière s'empourpra. Il était de cœur avec Gustave dont l'apostrophe le plongeait dans une délectation fièvreuse. Le fils du Colonel avait l'air embarrassé. Il jeta un coup d'œil vers le fond de l'impasse, mais l'ordonnance ne reparaissait pas. Il devait avoir compris le sens profond de l'interdiction formulée par Gustave, car il ne fit aucune question. Peut-être même avait-il vaguement conscience que sa présence dans ces rues-là constituait une inconvenance, au moins une indiscrétion, et en était-il gêné. En tout cas, la riposte ne lui venait pas.

— Petit con, tu fermes ta gueule, maintenant, fit observer Gustave.

Cette fois, Sarlac crut devoir sortir de son mutisme et s'efforça, lui aussi, d'être grossier.

— Ta gueule à toi est vilaine comme un derrière, dit-il avec un accent qui gardait une grande distinction.

Frévière, la tête coincée dans l'ouverture pour ne rien perdre du spectacle, vit les deux gosses s'empoigner et

fit des vœux ardents pour la victoire de son fils. Un peu plus trapu que l'adversaire, Gustave avait en outre l'habitude de ces sortes de pugilats. Sarlac, lui, se battait comme les filles, frappant à main ouverte et s'agrippant aux cheveux et aux oreilles Ils avaient roulé sur le pavé et Gustave commençait à prendre un sérieux avantage. Frévière éprouva un furieux dépit en entendant le galop de l'ordonnance qui accourait du fond de l'impasse. Gustave, voyant le danger, réussit à rompre le combat et se jeta dans un couloir obscur. Le petit Sarlac se relevait péniblement, saignant du nez et les genoux écorchés, une jambe de sa culotte à moitié arrachée, son col blanc, sa cravate à pois, pendrouillants et ensanglantés.

— Bon Dieu de bon Dieu, gémit l'ordonnance, qu'est-ce que je vais dire à Madame, moi? Vous pouviez donc pas rester tranquille?

— C'est le voyou qui a commencé, expliqua le gosse.

Frévière, à ces mots, ne put contenir son indignation, et se poussant dans l'ouverture dont les arêtes lui meurtrissaient la tête, cria rageusement :

— Pas vrai! C'est lui qui a commencé! C'est Sarlac! C'est le Colonel!

Trop occupés du désastre, l'ordonnance et le petit de Sarlac s'éloignèrent vers l'entrée de l'impasse sans même tourner la tête. Abandonnant la meurtrière où il ne voyait plus rien, Frévière, en proie à l'évidence, se mit à tourner comme un fauve dans l'étroit réduit. En vérité, c'était bien Sarlac qui avait commencé avec son grand col amidonné, son ordonnance, sa cravate à pois, sa coquette vareuse de drap bleu et tout un cortège invisible qui l'accompagnait partout dans l'impasse, cortège où figuraient notamment les membres du comité, leurs familles, leurs pianos à queue, leurs domestiques. Gustave ne s'y était du reste pas trompé.

Quittant son réduit, Frévière courut jusqu'à la chambre à coucher d'où il sortit presque aussitôt après avoir échangé son melon et sa jaquette contre un chapeau mou et un veston. Au bruit des portes claquées, Marthe apparut au seuil de la cuisine et le vit passer devant elle à grandes enjambées, le teint coloré et le regard flamboyant.

— Où vas-tu? Jules, tu ne vas pas faire de bêtises? Jules!

Sans répondre à sa femme, Frévière franchit la porte de l'entrée. Il sentait une juste colère l'animer contre les membres du comité et tous leurs pareils : une clique de réactionnaires et de cléricaux dont il se reprochait d'avoir voulu ignorer la tyrannie. Il le voyait bien maintenant, ces gens-là voulaient dominer partout et toujours sans égard au mérite ni à l'intelligence. Ces hypocrites orgueilleux, avec la complicité des curés, des jésuites et des traîneurs de sabre, condamnaient les naïfs et les ignorants à une existence indigne pour s'acheter des maisons, des forêts, des tilburys et de l'emprunt russe, pour combler leurs femmes de bijoux en or et de chapeaux à plumes. Insolents avec leurs victimes, toutes leurs belles manières n'avaient d'autre raison d'être que de se rendre hommage à eux-mêmes et ne voilaient même pas la réalité brutale. Mais ce n'était pas en vain que l'injustice criait vengeance. Le temps était venu de lever une bonne fois l'étendard de la révolte et de balayer la racaille dorée et bien pensante. Il fallait renverser ce funeste monument d'iniquité, démasquer les égoïsmes pervers, dissoudre les ténèbres de la superstition, en finir avec les mômeries des curés et la morgue des officiers. Quoi qu'il dût en coûter, l'aube d'un monde nouveau se lèverait sur les débris du vieil édifice condamné.

L'allumeur de réverbères, commençant sa tournée quotidienne, portait la flamme de sa lance dans la cage d'un bec de gaz. La tête haute, la démarche assurée, Frévière s'engagea dans la rue Principale. Un calme souverain s'était répandu dans tout son être, mais une farouche volonté de chambardement durcissait maintenant son regard. Il avait compris la leçon de Gustave. Il allait s'inscrire au parti radical.

MARCEL AYMÉ.

LE MÉTIER DES ARMES (I)

I

Nous arrivâmes, sous de furieuses averses, dans les deux fermes où ma compagnie, promue à la dignité de compagnie d'élèves gradés, devait cantonner, à l'époque la moins clémente de l'hiver africain. Mécontents de nous céder une partie de leurs maisons, les fermiers nous accueillirent avec l'air bourru des gens à qui l'on a forcé la main. Mais, peu à peu, les contacts personnels s'adoucirent, et de cordiaux échanges s'établirent entre nous. (1)

Les détachements précurseurs s'attaquèrent avec entrain à transformer en locaux habitables des caves et des greniers aux abords pourris et aux murs noirs de crasse. La veille de Noël, cent élèves débarquèrent des camions, puis cent autres le lendemain.

J'avais espéré échapper à la disgrâce de célébrer Noël dans de telles conditions, mais je dus me résigner à n'offrir à mes gens qu'une couche de paille et un profond dénuement.

L'argent que j'avais demandé en hâte m'avait été refusé. Cela m'offrait une inspiration qui eut tout de même son utilité. Il me fut facile de faire comprendre que c'était là une fête dans l'esprit et dans le cadre de la naissance d'un rédempteur. « Nous sommes pauvres, leur dis-je, parce que notre pays vit sous l'oppression. Nous sommes

(1) Voir *in fine*.

les soldats privilégiés d'une patrie malheureuse. C'est ainsi qu'il n'y aura pas de vraie joie ni de vrai Noël avant l'accomplissement du grand événement que vous imaginez. Ce Noël, où vous allez dormir dans la paille, sera votre premier Noël de guerre, le premier aussi, peut-être, de votre véritable vie d'hommes. J'aime son symbole de recommencement, car pour nous aussi, c'est le recommencement. Si nos mains sont vides, nos cœurs surabondent de fureur sacrée, car nous voici de nouveau en guerre avec l'ennemi de notre patrie, et en paix avec nos consciences. Joyeux Noël pour tous ».

Je répétai cela pendant ma tournée, et ce bref discours plaça tout le monde, on l'imagine, sur un plan singulier de virilité. Nos cœurs n'étaient pas à l'allégresse, bien que je voulusse me convaincre du contraire. Trop de souvenirs nous hantaient. Trop d'événements graves avaient fait trembler notre sol. L'armée entière grognait, écoutait les voix étrangères, et refusait d'être la dupe de ce qu'elle considérait comme un nouveau mythe. Elle hésitait, et ces jeunes gens avec elle, comme une barque dont le vent de l'espoir ne gonfle plus la voile. Parfois les bras me tombaient de lassitude. Un simple officier subalterne pouvait d'autant moins porter l'armée sur ses épaules que son grade même avait été ravalé par la démission déshonorante des chefs. Ce jour-là, il arriva, par bonheur, du bataillon, un porc que des charcutiers improvisés assassinèrent à l'aube et rôtirent sur un feu de sarments.

Après la messe que le curé des environs vint célébrer dans une grange où flottait un parfum de caroubes, et la réunion ensoleillée de l'après-midi où nous chantâmes, nous poussâmes tous un soupir de soulagement.

Les pluies recommencèrent le lendemain et durèrent toute la semaine. Les ruisseaux devinrent des torrents rougeâtres qui ravinèrent les coteaux. L'oued qui coulait près de nos fermes enfla, et menaça les orangeries et les vignobles.

L'urgence qu'il y avait à lutter contre les cloaques où nous pataugions et la pauvreté de l'habillement m'incitèrent à ordonner, les premiers jours, des travaux d'installation, bien que j'eusse une furieuse envie de secouer ces gamins timides et maladroits. Je profitai seulement des éclaircies pour lancer mes sections sur la route goudronnée où elles commencèrent l'école du soldat. A l'heure des repas, j'osais à peine me montrer, si grande était la pénurie de notre ravitaillement. Mes cuisiniers bénévoles avaient du mal à satisfaire des appétits particulièrement aiguisés. Je n'avais aucun matériel, et les maigres rations que je recevais, distribuées avec une irrégularité qui me valait les plus vives inquiétudes, cuisaient dans des bidons d'essence coupés en deux. Pour absoudre les protestations, je fis inscrire sur le mur des cuisines le proverbe « Ventre affamé n'a pas d'oreilles ». Peut-être aurais-je mieux fait de le remplacer par la phrase de Montaigne : « Le jeune Scipion, réformant son armée en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuit ». L'un de mes officiers allait, matin et soir, sur un char-à-bancs, me représenter au service répartiteur du bataillon, et réclamer, avec l'âpreté que la faim sait donner, des légumes secs, de la viande et du pain.

Pour éviter aux élèves de ma seconde ferme de venir chercher leur nourriture sous la pluie, je dédoublai mes cuisines et multipliai par deux mes ennuis, mais j'obtins d'éviter des fatigues inutiles à mes gens, dans le but de leur en réserver d'autres qui ne le fussent point.

Enfin, les pluies cessèrent, et un clair soleil de résurrection nous versa l'optimisme dont nous avions besoin. Je connaissais bien ce pays, et je savais qu'une longue période de beau temps allait suivre. La tristesse qui s'était emparée de nous ne résista pas longtemps au ciel lumineux et doux. La joie devint notre compagne, et nous nous adonnâmes à notre nouvelle tâche.

II

J'avais reçu la mission de former en un mois aux fonctions de caporal et de caporal-chef, d'anciens gradés des formations de jeunesse du régime disparu. Je m'étais tenu au courant des méthodes qu'ils avaient pratiquées. Certaines me paraissaient heureuses parce qu'elles s'adressaient plus au cœur qu'à la crainte des punitions, et qu'elles s'efforçaient d'obtenir le consentement plutôt que la soumission au fatalisme militaire.

A vrai dire, et je m'en rendis compte exactement lorsque j'eus son œuvre vivante dans mes mains, cette doctrine représentait un essai loyal plus qu'une réussite, et s'appliquait beaucoup plus à des contemplatifs qu'à des hommes d'action, car tout ce qu'elle demandait dépassait les âmes ordinaires. Admirable en soi par la place qu'elle faisait à l'intelligence et au dévouement, elle échouait dans l'exercice des vertus, parce qu'en cours de route les chefs lâchaient le flambeau du départ. Et vif fut mon désappointement quand je fus convaincu que ces jeunes gens, qui avaient déjà fait l'objet d'une sélection, s'ils s'étaient pleins de gentillesse, manquaient totalement de volonté. Ce fut à leur en donner que je fixai mon premier but.

La façon nette et sèche dont je leur expliquai ce qui les attendait les rejeta tout de suite à l'opposé de leur ancien état. Je m'y montrai fort dur, et les officiers comme les sous-officiers qui me connaissaient durent souvent se mordre les lèvres pour ne pas sourire. Mais les jeunes gens crurent être tombés aux portes mêmes de l'enfer. « Vous arrivez ici comme élèves-gradés, leur dis-je. Vous serez traités comme tels, c'est-à-dire que l'on exigera toujours de vous jusqu'à la pointe extrême de l'effort. Ce n'est donc pas une vie douce qui vous attend. Vous êtes cantonnés loin d'un village; vous couchez dans des granges et dans des caves. Vous vous reposerez d'une

journée lourde par une journée plus lourde encore. Ne me demandez pas autre chose que l'essentiel. Je m'efforcerai de vous le donner, encore que je ne sois pas sûr de réussir. Il m'est, somme toute, assez agréable de vous voir démunis de tout ce luxueux équipement que les armées étrangères transportent avec elles. Vous êtes les fils d'un pays envahi par l'ennemi. C'est avec ce genre d'hommes-là que l'on fait des soldats victorieux, quand ils ont au cœur l'amour de la patrie. Je vous jugerai moins par ce que vous aurez appris dans les livres, que par ce que vous tirerez de votre esprit, de vos muscles et de votre cœur. Si je ne suis pas content de vous, je vous chasserai. »

L'ensemble de mes allocutions leur parut si terrifiant que j'incarnai pendant longtemps à leurs yeux le dispensateur de toutes les noirceurs. Quand je les interpellais, certains d'entre eux perdaient jusqu'à l'usage de la parole. Leur bouche s'ouvrait, mais aucun son n'en pouvait sortir. Un secrétaire que je houspillai plusieurs fois pour sa mollesse et ses négligences, je m'aperçus un jour que son menton tremblait pendant que je lui parlais. J'eus alors pour lui un grand mouvement d'affection dont il n'a jamais rien su. S'il avait été un officier, j'aurais sans doute éprouvé, à l'inverse, un grand sentiment de mépris.

Je me souviens qu'un jour où je tenais l'un de ces discours explosifs, un porc poussait des grognements pendant mes silences, et semblait m'approuver ou me désapprouver (je ne l'ai jamais su). J'eus du mal à réprimer ma colère contre le sous-officier qui avait choisi le lieu de la réunion, et, en même temps, le fou-rire que j'avais envie de laisser éclater. Rien, cependant, n'en transpira sur mon visage. Je pensais, ce jour-là, faire plaisir à mes élèves en leur annonçant qu'ils pouvaient conserver leus anciennes traditions, leurs chants et leurrs veillées, mais il n'en manifestèrent pas la moindre joie. Je compris très vite l'erreur que j'avais commise, et je ne leur en fis part qu'à notre dernière réunion. Leurs chansons, je m'en étais déjà aperçu

le jour de Noël, n'étaient que des pauvretés sentimentales barbouillées de patriotisme, leurs réunions récréatives de pâles décoctions de guimauve, leurs allures guerrières des piaffements sans vigueur. Je sus qu'ils avaient été effrayés par ce que je croyais naïvement un apaisement, et déçus de retrouver dans l'armée ce qu'ailleurs ils avaient détesté.

Malgré la maigre paille de leur couche, la mauvaise nourriture et le travail qui les courbait du matin au soir, ils gardaient leur mine résignée et bonasse. On les avait du moins, avant moi, habitués à une vie rude, et cela me permit d'obtenir de l'enthousiasme et des efforts dès que je pus améliorer la nourriture par les envois du bataillon et les dons des fermiers.

Mes jeunes gens semblaient surtout heureux de constater que, dans l'armée, les galons, du moins les plus humbles, devaient être mérités. La discipline qui les serrait dans ses bras de fer ne les faisait pas crier de douleur. « Enfin, se confiaient-ils avec soulagement, en regardant leurs tortionnaires avec une sorte de tendresse, voici de l'ordre, et voici des chefs qui commandent! » Et ils l'exprimaient naïvement dans leurs lettres dont la censure extrayait pour notre gouverne quelques passages anonymes.

***

Chaque jour, je gagnais mon poste de commandement à travers un plateau de vignes et d'orangeries. Un amandier précoce avait éclaté en fleurs. Chaque fois que je passais sous ses branches toutes bourdonnantes d'abeilles dans l'éclat du matin, je pensais aux poteaux télégraphiques auxquels, enfant, j'allais coller mon oreille pour écouter leur ronronnement indéchiffrable. L'amandier ne me cachait pas ses messages.

L'hiver perdait son empire. Des équipes d'ouvriers indigènes taillaient les vignes, bien que l'époque fût avancée et que les sarments fussent déjà couverts de

bourgeons. Le printemps se préparait à faire éclore la terre en fleurs, comme l'amandier dont les rameaux les plus hauts fusaient les premiers. Les fleurs porteraient leurs fruits, puis la planète, une fois encore, s'enfoncerait doucement vers une mort apparente, avant de naître de nouveau. Les hommes aussi avaient leurs saisons, plus longues mais non moins sensibles. Et leur vie à son déclin se dorait d'un été de la Saint-Martin.

Il n'était pas juqu'à la guerre qui n'eût les siennes. Après le long hiver où la défaite s'était appesantie sur mon pays, l'aube s'était levée quand la fortune des armes avait changé de camp. Le soleil baignait les terres méridionales de l'empire, alors que la patrie gisait encore dans les ténèbres. Mais la lumière monterait vers elle d'un mouvement que rien ne pourrait plus arrêter, comme les rayons les plus hauts de ces matins, plantés sur la cime de la montagne au pied de laquelle nous vivions, enroulaient la nuit sur leurs lances.

D'autres saisons, tour à tour, fleuriraient et dépouilleraient la terre dans sa fatale gravitation vers son automne et vers la mort. Un temps viendrait aussi où elle glisserait dans l'espace des planètes dépeuplées. Les ruines dont ces rivages étaient couverts célébraient à leur façon la fragilité des civilisations, et, du port que les Phéniciens avaient creusé dans les rochers, il ne restait plus que des pierres rongées par les eaux et le sel. Une armée de mercenaires traversait la mer, et, du coup, la capitale d'un royaume devenait une bourgade.

C'était peut-être pour avoir abandonné le métier des armes que mon pays descendait à son tour vers l'esclavage, et peut-être le fils de mon fils habiterait-il une hutte de torchis où il mènerait, près de son troupeau, une existence indifférente au sort de ses vainqueurs. Car je n'avais plus d'illusion sur mon état de centurion. L'épée qui me battait encore le flanc n'avait plus de puissance, et je savais que l'heure était proche où, vivant ou mort, elle échapperait

de mes mains. L'épée, de nos jours, ne signifiait plus rien. Les combats se déroulaient dans le fracas des camions et des chars, que mons pays ne produisait plus, et qu'il mendiait en pleurant.

La sentinelle, au loin, guettait mon arrivée. Le ravin où j'avais installé un champ de tir retentissait de coups de feu; un peloton partait à l'exercice en chantant. Je ne le voyais pas, mais le vent charriait le bronze des voix. De temps à autre, semblable au cri menu d'un grillon, le sifflet de son chef scandait le pas. Au-dessus des cuisines montait une fumée bleue, et, tandis que j'approchais de la ferme, les mâles appels de l'école d'intonation résonnaient dans la campagne. Le poste de garde me présentait les armes aux gloussements effrayés de la basse-cour, et j'expédiais la besogne courante d'une gestion de compagnie.

III

J'imaginais parfois l'état d'âme de l'ancien lieutenant du groupe d'assaut, Ernst Jünger, quand après la campagne de France qu'il fit contre nous, il publia un autre récit, *Jardins et Routes*, où sa furie de lansquenet cédait le pas à une philosophie dorée et presque amicale à notre endroit, n'eût été tout le mépris contenu dans le titre. Je me demandais souvent comment il formerait ses élèves, et s'il ne rejetterait pas loin de lui, comme des oripeaux, tous les signes d'un esprit pacifique, alors que, sous le visage austère du chef, je restais trop sensible à la terre et au ciel, aux biens et aux maux de ce monde.

Je déposais trop souvent sur ma table de travail l'arme que que je devais porter sans cesse à mon côté. Je me disais que je devrais peut-être me montrer plus dur encore, mais compenser cela par une largesse de permissions dont je ne contrôlerais pas l'usage.

Le visiteur s'étonnait toujours de la douceur des lieux où nous vivions, et le perpétuel ravissement où nous étions quand le temps était clair, loin de nous lasser et de s'émousser à la longue, nous poussait à travailler dans la joie. C'était peut-être là l'explication de mon attitude.

Les rafales de fusils-mitrailleurs, les commandements, les coups de sifflets, les cris des petits gradés semblables à des chiens de berger aboyant aux jarrets des élèves, résonnaient dans la plus belle lumière du monde. Au pied des premiers mamelons boisés qu'il fallait escalader avant d'attaquer les flancs abrupts de la montagne, la mer apparaissait au-dessus des vignes. Avec ses ruisseaux aux berges encaissées et bordées de roseaux, un tel paysage semblait plus prédestiné aux amours d'un dieu déguisé en berger qu'à l'exercice du métier des armes. Les ormeaux gardaient encore leurs dorures de l'automne. Les molles collines couronnées de pins et d'oliviers soufflaient la sève dans les sarments, et les nuages faisaient fumer les massifs bleus du sud. Parfois, le subtil parfum des mimosas arrivait jusqu'à nous, et nous étions souvent tentés de déposer notre équipement et de nous étendre sur l'herbe pour goûter les plaisirs antiques du divertissement, au son d'un pipeau. Pour ne pas céder à cet appel, il fallait refuser d'en entendre aucun.

Le matin, les sections restaient dans les environs de leurs fermes pour apprendre le maniement des armes avec tout ce qui donne l'exactitude et la force de l'ordre serré. Une demi-heure avant le rapport, je rassemblais la compagnie et je lui enseignais le secret, qui n'allait pas, quelquefois, sans menace, de faire jaillir des étincelles des baïonnettes en les frappant de la main gauche. Les gens des fermes attendaient notre retour et admiraient la rigueur du défilé qui marquait la fin de l'effort. L'après-midi, les pelotons étudiaient les méthodes de combat et le service des armes automatiques. Puis, le repas du soir expédié,

ils rentraient dans leurs cantonnements où les théories les retenaient jusqu'à l'heure de la veillée. Là aussi, je dus m'écarter des lignes déjà tracées. Plutôt que de développer une idée d'ordre moral, mes chefs de section parlaient des choses du métier, non plus en officiers mais en aînés. Et, surtout, ils apprenaient à mes jeunes hommes nos chansons.

Quand je voulus connaître celles que mes élèves avaient apprises avant nous, j'éprouvai ma première déception qui devait être suivie de tant d'autres. Toujours prête à combattre pour la patrie en danger, l'armée a la pudeur de la flamme qui brûle en elle. Elle veut bien en mourir, mais elle refuse de s'en prévaloir. Les hommes de guerre ne cachent pas leur amour des femmes ou du vin, mais ils évitent de parler de leur amour de la patrie, et les mots d'honneur et d'héroïsme sont bannis de leur vocabulaire familier. Ils ne les chantent pas non plus. Ils préfèrent les chansons légères ou sauvages, ou même d'ignobles refrains de corps de garde.

En entendant mes élèves, je ne pus réprimer un mouvement d'impatience. Ce qu'ils chantaient n'était pas dans notre tradition. Je me souvenais pourtant de l'émotion qui m'avait remué pendant les grandes veillées que leurs formations organisaient autrefois dans le décor des nuits. Sans doute, aucune réunion de ce genre ne pouvait rivaliser avec l'intimité d'un feu solitaire, mais tous ceux qui venaient là de leur plein gré entendaient un langage nouveau. Et cependant, les anciens chefs de mes jeunes gens avaient failli à leur mission parce qu'ils l'avaient limitée à l'exercice d'une vertu où les armes n'apportaient ni leur force, ni leur danger. C'était à moi de la compléter en lui donnant le complément mystique qu'elle n'avait pas eu. Venue avec le vent du soir à la cime des arbres, l'émotion s'évanouissait comme lui, et, sur les stades déserts où les flambeaux fumaient encore, il n'en restait rien que le battement d'ailes noires d'une cape. Tandis qu'il y aura

toujours des hommes épris de l'aventure des armes et qu'elle ne trompe pas quand elle les mène à la mort pour la défense des libertés.

Nous mîmes donc une autre inspiration dans la bouche de nos jeunes gens, et leur allure changea. J'exigeai une exécution rigoureuse, coupée de silences calculés pour reprendre le souffle et reposer la voix, et de nombreuses répétitions furent nécessaires.

Avant de disposer d'une masse qui donnait au chœur sa toile de fond, l'escadrille avait été mon premier instrument de travail. Chaque jour, dans une étroite salle nue, les équipages descendus du ciel, les mécaniciens et les secrétaires se réunissaient et je leur enseignais l'art de la polyphonie avec une discipline plus douce, mais non moins stricte que celle de l'ordre serré. L'emploi du temps ajoutait aux vols et à l'instruction militaire cette heure étonnante où, mieux encore qu'au rassemblement quotidien, je tenais mes gens dans mon regard et dans ma paume, je voyais fondre leurs pensées en une unité dont le fil tressé devenait harmonie. Sous le miracle, les esprits rebelles perdaient leur superbe, les gosiers rocailleux s'éclaircissaient, et les voix fausses trouvaient une justesse et une assise. « C'est dans la musique que l'effort vers l'unité est porté au plus haut point. Donc, c'est la patrie des mystiques qui s'efforcent en désespérés vers l'unité, — et des conquérants, ces mystiques de l'action ». Psichari avait écrit cela, non point par hasard, et non point à un moment de sa vie où son amour des armes fût attiédi. Mais il avait omis d'en tirer les conclusions pratiques et il n'avait jamais été inspiré par les larges envolées d'une compagnie, rassemblée autour des feux de la nuit, et chantant, sur des terres lointaines, et sans autres témoins que des morts, les vieilles chansons de la patrie.

Je savais bien qu'Alexandre avait refusé avec mépris la harpe de Pâris quand on la lui offrit, à peine débarqué en Asie Mineure. Mais c'était surtout la façon dont le

séducteur de la belle Hélène s'en était servi qu'il rejetait. Il demandait la harpe d'Achille, et c'était celle-là que j'aurais voulu donner à mes élèves.

Les airs des provinces françaises jaillirent ainsi au sommet des pitons, dans l'encadrement des vallées et sur les pistes des plateaux. La liaison était établie avec tous ceux qui les avaient chantés avant nous sur cette même terre où le soir les faisait éclore avant la première étoile. A l'heure où les sections rentraient, encore cachées par les mouvements du sol, je frémissais quand le vent apportait leurs chants en leur donnant la sonorité immatérielle des cuivres lointains. Puis, des quatre coins, surgissaient les torses nus, bronzés du dernier été. Un instant venait où les chants s'imbriquaient les uns dans les autres et s'éteignaient. Il me semblait toujours alors que mon âme elle-même se vidait, comme si la source la plus tendre et la plus secrète eût été tarie en elle, jusqu'au moment où le bruit des armes et le pas cadencé des pelotons reprenaient possession de la ferme. C'était bien un souffle épique qui gonflait nos poitrines quand nos voix poussaient nos pas et dissipaient la fatigue des jours passés et du présent. Sans gloire, pourtant, était notre route. La seule victoire à célébrer était bien de celles qui n'ont pas besoin de fanfares. C'était la victoire sur la mollesse du corps et la tentation de l'âme.

Bien que j'eusse acquis une certaine expérience en cette matière, j'hésitai longtemps à diriger moi-même la chorale. J'avais l'impression que je risquais d'y laisser une part de mon autorité, et je m'éloignai volontairement des répétitions. Mais, un jour, démangé de curiosité inquiète, je m'impatientai de la façon malhabile dont procédait le sous-officier à qui j'avais confié ces fonctions, et je bondis soudain à ses côtés, emporté par le démon qui me possède.

Ainsi dussé-je me tirer de la situation risquée d'un commandant de compagnie en même temps maître de chant. A la réflexion je ne voyais pas pourquoi, à cet

échelon, les deux fonctions ne se fussent pas conciliées. Chaque fois qu'il accomplit un acte important de sa vie, et le chant peut en être un, le chef garde le commandement. Je ne pensais pas que Psichari ou que Vigny m'eussent renié.

IV

Certains jours, nous partions avant l'aube. Les coups de sifflet, les cris et le bruit des armes trouaient la nuit. Les sections s'échelonnaient à leur guise, suivant la méthode que j'ai toujours aimé appliquer, en laissant les chefs libres de choisir le détail de leur itinéraire et de doser leur élan. Ce n'étaient pas de petites parties de campagne que j'organisais, mais de dures compétitions qui rompaient les corps, mettaient souvent les vêtements en lambeaux et plaquaient sur les visages le masque de la fatigue.

Mais tout effort portait en lui-même sa récompense. Chaque pas nous élevait vers la lumière du jour, jusqu'au moment où nous émergions sur la dernière crête. Nous y accédions comme des dieux. Le soleil dorait nos fronts puis nos poitrines, et nous surgissions enfin tout entiers avec l'envie de chanter et de danser dans une sorte d'ivresse dionysiaque.

Dès mon arrivée, j'avais été attiré par la montagne qui dominait toute la région et l'inspirait. Il me semblait que ce n'était pas inutilement que le sort m'avait placé là, et j'estimais encore, le jour de mon départ, que j'avais été, de tous les commandants de compagnie désignés comme moi pour l'instruction, le plus favorisé. Cette montagne n'avait que neuf cent cinq mètres de haut, mais il fallait les gravir en partant presque du niveau de la mer, et la réputation de l'ascension était assez troublante.

Quand ils connurent mon intention d'y entraîner tous mes gens, les fermiers me mirent en garde contre les diffi-

cultés de l'expédition. « Sans guide, me dirent-ils, vous risquez de vous trouver au pied de parois à peu près infranchissables, ou devant des obstacles tels qu'il vous faudra rebrousser chemin... » Je répondis par des hochements de tête, sans cesser d'étudier la carte, ou de chercher, du regard, l'itinéraire qui me parût le plus favorable. Là encore, je désirais m'écarter des chemins faciles, et je fixai le jour de la tentative pour couper court à toutes les objections. Mon chef de bataillon me téléphona la veille, et me fit entendre, avec son tact habituel, que je n'étais peut-être pas très prudent de m'engager tout entier dans l'aventure, mais que j'étais assez grand pour décider. Il me laissa donc mon entière liberté. Ainsi agissait-il d'ordinaire, préférant les suggestions aux ordres, gardant sur les lèvres un éternel sourire, et jugeant ses subordonnés à leur façon d'interpréter ses directives. Ce n'était peut-être pas un chef de bataillon très farouche, mais c'était sûrement un gentilhomme.

Ses paroles ne me troublèrent pas. Je contrôlai la distribution des vivres, et je donnai mes ordres dans le plus petit détail, puis je réunis tous mes cadres et je leur exposai comment j'entendais que se déroulât l'ascension, et par quel côté il me semblait que la montagne dût être attaquée. Enfin, j'interdis l'escalade pour laquelle nous n'étions ni équipés, ni entraînés. L'idée de faire lutter les groupes entre eux, et l'obligation que je leur avais imposée d'arriver au complet, développaient l'esprit d'entraide et me rassuraient; ainsi, quels que fussent les itinéraires choisis, il y aurait partout des responsables, et personne ne serait abandonné en chemin.

Deux sous-officiers nous précédèrent dans la nuit pour témoigner des arrivées, et, à l'aube, les groupes s'élançaient vers les premiers mamelons après avoir franchi le ruisseau sur un tronc d'arbre. Je les suivis, et je me laissai largement distancer, tant l'allure était vive.

Intrigués par les préparatifs minutieux de l'expédition,

mes gens n'étaient pas sans quelque appréhension. Le manteau roulé sur l'épaule, les bidons leur battant les flancs, ils grimpaient en minces colonnes et cherchaient déjà à se vaincre. De chaque crête, j'étudiais l'itinéraire, plus compliqué qu'il ne semblait d'en bas. De profonds ravins le coupaient, et il fallait déborder la montagne bien plus que je ne le pensais d'abord. Leur petite troupe soufflant sur leurs traces, les sous-officiers les plus fougueux s'étaient jetés en plein maquis, et dégringolaient d'invraisemblables pentes qu'ils devaient remonter avec peine.

Des sentiers nous conduisirent d'abord à de maigres champs dont des attelages de bœufs efflanqués grattaient plus qu'ils ne labouraient le sol rocailleux, puis à de misérables hameaux indigènes. Des chiens jaunes aboyaient à notre approche, et, dès que nous leur jetions des pierres, ils se réfugiaient en hâte sous des huttes où des femmes couraient aussi se cacher. Mais il y avait une singulière contradiction entre la précipitation avec laquelle elles voilaient leurs visages et la curiosité amusée dont elles nous dévoraient à la dérobée.

A mesure que nous grimpions, la plaine révélait ses villages et ses fermes parmi les vignobles encore pris dans le filet des brouillards de l'aube. Quand nous atteignîmes le sommet, la vue s'étendit d'un seul coup au rivage, aux villes, et jusqu'à des massifs dont les cimes neigeuses échappaient à notre horizon familier. Comme le vent s'était levé si fort que l'on avait peine à se tenir debout, j'abritai les sections derrière les contre-pentes, et, tandis que les fumées des cuisines apprenaient aux habitants de la vallée que nous avions atteint notre but, je m'isolai quelque temps pour méditer sur les leçons de cette ascension. Elles étaient simples. Chacun savait maintenant que la part de l'intelligence n'est pas mince dans l'effort musculaire, et que la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre.

Après le repas, la compagnie se rassembla sur la crête.

Je commandai le salut aux couleurs face au nord, et les clairons lancèrent leur appel. Tels des pèlerins en marche vers une ville sainte, sans paroles inutiles, nous tendîmes nos cœurs, au delà des flots, vers la patrie tombée en esclavage. Et comme nous nous apprêtions à partir, la dernière section nous rejoignit sous les acclamations et les huées. Elle s'était égarée à la suite de son chef, mais elle avait quand même voulu arriver au bout de sa peine.

Facile en apparence, la descente que je voulus mener en groupe nous fit tomber dans les pièges les plus enfantins. C'est ainsi que je me trouvai une fois devant un flanc de rochers si aigus que j'eus la tentation de revenir sur mes pas. Mais les deux cents gaillards qui me talonnaient n'eussent pas compris mon hésitation. Aussi empruntai-je un long cheminement qui n'était pas toujours sans danger. La conscience que j'en eus me rendit prudent, et je ramenai toute ma compagnie intacte, sans autre incident que la perte d'une baïonnette.

Nous refîmes l'ascension plus tard, par d'autres voies plus ardues. La première expédition n'avait pas encore porté tous ses fruits, et des sections, parties trop vite, eurent certains de leurs équipiers qui s'évanouirent sous l'effort. Mais leurs camarades les relevaient. D'autres soldats, blessés par le roc, s'acharnaient à monter quand même et entraînaient les autres, quand ils auraient dû au contraire en attendre du secours. La forme de ces marches, si diffférentes des lentes chenilles processionnaires qui étirent leur fatigue et leur ennui sur les routes, ressemblait à l'épuisement que nous éprouvions souvent nous-mêmes à hisser nos hommes dans la connaissance du métier des armes. Rien n'y était facile. Chaque pas exigeait son propre arrachement. Mais les soldats romains étaient rompus à faire cinq lieues en cinq heures avec leur chargement et en formation de bataille. Pourquoi en aurions-nous été moins forts qu'eux?

La montagne, comme l'armée, livraient à ceux qui savaient les conquérir leur souffle pur et viril. C'était aussi la seule façon que j'avais de m'écarter des voies ordinaires et de lutter contre la vulgarité. Depuis mon entrée dans l'armée, je la haïssais. J'avais de cette haine fait une règle de ma vie. Je savais bien que je n'en tirerais nul profit, mais je préférais être vaincu plutôt que de céder à la corruption.

V

Le temps de l'examen arriva, qui devait conférer à mes élèves le premier galon de la hiérarchie militaire. Je pensais qu'ils se distingueraient, mais, à mon grand étonnement, beaucoup d'entre eux s'effondrèrent comme des enfants. J'en profitai pour leur prouver que l'armée était exigeante, surtout, peut-être, pour cet humble grade qui mettait le pied à l'étrier, et je les rassurai sur eux-mêmes. J'aimais mieux une déception à leur vanité plutôt qu'un échec dans leur formation, et ils étaient devenus des soldats endurants et disciplinés.

L'ordre de dislocation tardant un peu, mes sous-officiers furent déroutés par le relâchement de l'instruction. Un soir, comme j'avais besoin de l'un d'eux, j'allai le chercher dans sa chambre et ne l'y trouvai point. Je me souvins alors que je l'avais surpris, le dimanche précédent, au bras de sa femme, au village voisin. Le sous-officier de service était seul dans le cantonnement désert.

Le lendemain matin, personne ne se leva à la sonnerie du clairon. Je passai moi-même dans les chambrées, puis je rassemblai les sous-officiers et je leur demandai sèchement la raison de leur absence de la veille. Ils m'avouèrent qu'ils étaient allés dîner ensemble au village, et comme je m'étonnais qu'ils n'en eussent point sollicité l'autorisation, l'un d'eux s'exclama ironiquement : « Ainsi, jusqu'à l'âge de quarante ans, nous devrons avoir une permission pour

sortir!... » Je les réprimandai vertement. « L'inaction, répliquai-je, a toujours été funeste aux guerriers. Vous ne faites pas la guerre, mais vous l'enseignez. Tant que les élèves vous seront confiés, votre travail ne finira pas, comme votre état de militaires vous liera jusqu'à ce que vous soyez détachés de lui par la retraite ou par la mort. Tant que les règlements vous obligeront aussi à obtenir l'autorisation de sortir des camps, il faudra la demander d'autant plus naturellement qu'elle ne vous est presque jamais refusée. Mais rien ne vous permet de jouer avec ce qui fait le caractère principal du métier militaire, c'est-à-dire la permanence du besoin que l'armée a de nous. C'est pourquoi je vous punis. »

Ils se retirèrent penauds, et la discipline régna jusqu'à la dispersion de la compagnie, que je menai rondement pour éviter les effusions. Nous n'avions été que des initiateurs. Maintenant, commençait pour chacun de nous une aventure que je pressentais longue, irritante et difficile. Il fallait m'effacer au plus tôt, et je ne voulais pas que fût tant soit peu visible l'émotion que j'éprouvais moi-même à me séparer de mes élèves et de mes subordonnés. Sous mes ordres, ils avaient durement peiné, mais j'étais sûr qu'ils souffriraient bien davantage par la suite, dans leur corps et dans leur âme. L'important, à mes yeux, était qu'ils fussent marqués du sceau de la libre soumission à des règles sans lesquelles les guerres ne se gagnent pas.

La ferme restait impassible devant ces variations de notre humeur. Le cours des saisons réglait les travaux. Au même point de la course du soleil, la troupe des poulains lançait ses galopades vers l'abreuvoir, les attelages rentraient des labours et les tracteurs faisaient cliqueter leurs chenilles d'acier sur la route. Tandis que mes secrétaires tapaient à la machine les derniers états nominatifs de ce qui avait été ma compagnie, je pensais aux soirs où une charrette me ramenait à la ferme où je couchais. Orion, que je cherche toujours d'instinct dans le ciel, suspendait

le baudrier étincelant de ma solitude. Orphelin de ma mère, l'escadrille, je me sentais plus encore orphelin d'une armée que la gloire avait quittée et dont je m'acharnais à suivre les traces presque effacées. Je venais d'apprendre avec désolation que j'étais désigné pour commander une école d'élèves-officiers qui allait s'ouvrir au Maroc. Personne ne voulait croire que je n'étais pas fait pour instruire, mais pour mener une carrière indépendante à la tête d'une unité de combat. J'avais toujours besoin d'épauler ma doctrine à la dure réalité des armes, et je préférais affronter les épreuves de toutes sortes qui assaillaient les escadrilles, plutôt que d'enseigner, à l'écart, comment il fallait se préparer à les affronter. Je croyais pour ma part être prêt au combat. Il m'importait peu de livrer aux autres ma propre expérience intérieure et de discuter de la façon dont ils devaient s'y préparer eux-mêmes. Ce que je désirais connaître, du plus profond, comme la preuve du choix que j'avais fait en embrassant le métier des armes, c'étaient le combat lui-même et ses clameurs, et la confusion où il doit broyer les âmes.

(*A suivre.*)

JULES ROY.

Copyright by Librairie Gallimard.

(1) *Le 8 novembre 1942, l'auteur de ce récit fait une reconnaissance aérienne dans les environs d'Alger pour contrôler les mouvements américains. Il manque de se tuer dans la montagne. A son retour, le problème de la discipline militaire se pose à lui dans toute sa gravité, au long de plusieurs chapitres qui ne sont pas publiés ici. Au poste de commandement de l'escadrille, deux visiteurs inattendus viennent d'arriver : les capitaines Sturtmeyer et von Bertau, envoyés spéciaux du Führer. L'auteur expose ailleurs le cas de conscience qui se pose à l'armée, et le tranche pour sa part en ralliant la cause alliée. Son escadrille reçoit l'ordre d'abandonner son terrain et de gagner Laghouat où, en attendant des avions nouveaux, l'auteur est désigné pour instruire une compagnie de jeunes recrues.*

LE MONDE DE LA TERREUR

DE L'UTILITÉ DES CADAVRES

J'ai noté que les violences sanglantes de la Révolution française, transportées en 1793 du plan de la guerre populaire à celui de la Terreur d'État, paraissaient être l'origine visible de la grande peur sociale du XIXe siècle, et des psychoses d'extermination du XXe. Or, on ne découvre pas, dans le cours du XVIIIe siècle où la société, imparfaite sans doute, était bénigne et pacifique, de formes d'oppression ou d'exaction brutales qui eussent pu provoquer une explosion aussi terrible, d'antagonismes vraiment fèroces dans les intérêts, les passions ou les croyances. Le premier orage de la Terreur moderne éclate dans le ciel le plus tranquille que l'Europe ait connu depuis la chute de l'Empire romain. Première et deuxième guerre de Cent Ans, guerre des Deux Roses, lutte des Papes et des Césars germaniques, Croisades, invasions mongoles, guerres de l'unité française, guerres d'Italie, guerres de religion, guerre de Trente ans, avaient à chaque siècle, jusque vers 1650, déchaîné dans le monde européen de puissantes forces destructrices, traînant après elles les épidémies et les grandes famines, ravageant des provinces, dépeuplant des nations, brûlant les maisons et violant les filles. C'est au terme de la première période assez longue d'ordre national et d'ordre international relatifs que surgissent dans notre ciel, avec la puissance fascinante

des mythes, les têtes coupées au bout des piques, les Septembriseurs, le Tribunal révolutionnaire et la guillotine. Il est clair que la combinaison, redoutable pour l'existence nationale, d'un grand danger extérieur avec la lutte intérieure des factions rivales rend compte, pour partie, de ce phénomène; il est clair aussi qu'elle n'y suffit pas, car des situations analogues s'étaient produites bien souvent au cours des siècles précédents. Il y a là des éléments d'explication qui nous manquent.

Or, l'une des causes de l'explosion de la Terreur ne serait-elle pas précisément dans cette quiétude relative, dans cette prospérité bourgeoise de l'époque qui l'avait précédée? N'y avait-il pas eu accumulation et refoulement, accumulation par refoulement des forces destructrices dans l'inconscient collectif au cours d'une période calme? Les comportements sociaux, comme les actes individuels, ont leurs sources véritables ailleurs que là où les placent leurs justifications; il n'y a pas coïncidence entre la justification d'un acte et son origine réelle. Les terroristes peuvent justifier la terreur par la terreur qu'ils accusent leurs adversaires de préméditer contre eux, par les crimes de complot ou de trahison dont ces adversaires sont soupçonnés, par la nécessité de sauver à tout prix la Révolution, conquête sublime, bien irremplaçable, de la conjuration qui menace de l'étouffer. Mais il va de soi qu'ils se donnent le change. Il s'agit là non de prétextes politiques, de justifications machiavéliques, d'imposture, mais plutôt d'un mélange subtil d'imposture et de vérité, de cette trasfiguration dans le rationnel et le légitime par laquelle l'inavouable se mue en avouable; d'un phénomène toutes proportions gardées analogue à celui par lequel un père justifie l'obscur plaisir que lui donnent les châtiments corporels infligés à son fils par les salutaires nécessités de l'éducation. Même s'il arrivait que la Terreur fût politiquement nécessaire, c'est-à-dire intégralement justifiée par sa nécessité, cette justification, toute

inébranlable qu'elle pût être, ne saurait se confondre avec une explication.

Nous sommes donc tentés de rechercher l'origine psychologique de la Terreur dans les régions ténébreuses de l'homme collectif où nous trouvons aussi l'origine des guerres : car les motifs politiques, les motifs économiques des guerres polarisent des forces agoniques latentes, ils ne les suscitent pas. Définir les guerres par leurs motifs économiques, c'est faire de l'occasion le facteur déterminant, c'est prétendre rendre compte de la foudre par la présence d'un clocher à proximité du nuage chargé d'électricité, non par l'électricité. Quelle est la nature de l'électricité humaine qui se décharge dans les guerres, dans la Terreur? Des mesures terroristes, comme une déclaration de guerre, offrent à l'inconscient meurtrier de la foule une occasion de libération analogue à celle que lui fournissent la représentation d'un drame sanglant ou le spectacle d'une exécution capitale; avec, du côté des guerres et de la Terreur, l'avantage que la satisfaction donnée à la foule est infiniment plus large et plus authentique, puisqu'elle est réelle et non symbolique. Ainsi, la Terreur aurait éclaté, dans la Révolution de 1789, non pas « bien que » l'époque précédente eût été paisible, mais « parce que » l'époque précédente avait été paisible. On commençait à s'ennuyer.

Il n'y a pas de Terreur sans mise en scène de tragédie, sans romantisme de la mort. Les combattants nationalistes de la guerre civile d'Espagne se nommaient « les fiancés de la mort », leurs adversaires anarchistes criaient : « Vive la mort! » Le drapeau de la Révolution Française portait les mots : « Liberté, égalité, fraternité ou la mort ». On sait que, lorsque fut discuté à la Convention l'article de la Constitution qui interdisait au gouvernement de la République de signer la paix avec un ennemi occupant une partie du territoire national, un député qui avait posé la question : « Avez-vous fait un pacte avec la vic-

toire? » s'entendit répondre : « Nous en avons fait un avec la mort. » Admirable réponse, sublime réponse de tragédie, où la rhétorique elle-même est nourrie d'une vérité plus profonde. Il n'y a pas de Terreur sans cette fascination tragique de la mort.

L'irruption puissante et destructrice de la passion de la mort à travers les barrières que lui oppose la vie sociale ordinaire est donc un des éléments psychologiques collectifs qui constituent la Terreur. Il en est un autre, non moins important, qui est la mauvaise conscience intellectuelle intérieure à tout fanatisme. La Terreur, c'est la destruction du contradicteur. En tuant mon adversaire, je fais cesser le dialogue, et je fais disparaître les possibilités que j'ai d'être ébranlé par une confrontation avec l'opinion adverse. Je tue l'opinion adverse en tant qu'elle me menace dans ma propre opinion. Je la tue aussi dans la mesure où c'est pour moi le dernier moyen de la réduire. Je supplée à la faiblesse défensive, et aussi à la faiblesse offensive de mon propre raisonnement. *Ultima ratio.* Tout homme au cours d'une discusssion, sent grandir en lui le désir de frapper physiquement l'adversaire au moment où il appréhende l'impossibilité où il se trouve de le convaincre, c'est-à-dire de l'anéantir en tant que liberté intellectuelle irréductible, de se l'assujettir, de l'assimiler à soi. La Terreur naît du même mouvement, à l'échelle collective. Il faut réduire l'autre au silence. C'est la forme extrême de la lutte des consciences de Hegel.

Si l'on joint à ces deux éléments la peur, qui est à l'origine de toute colère, et qui tend à l'élimination de celui qui est une menace physique, et l'humiliation d'avoir peur, d'avoir eu peur, — il est agréable de voir marcher vers l'échafaud, ou tomber au dernier degré de la déchéance humaine, dans un camp de concentration, celui qui a été plus puissant que vous, plus riche que vous, qui vous a, du haut de son luxe, regardé au passage avec un regard de

dédain inexpiable, qui vous a fait battre par ses valets, ou éclaboussé avec sa belle voiture, — nous avons à peu près tous les éléments psychologiques de la Terreur. Remarquons, au passage, que la Terreur s'exerce volontiers contre des minorités jusqu'alors privilégiées, les aristocrates, les juifs, — parce qu'elles ont été privilégiées, donc créatrices d'humiliation, parce qu'elles sont des minorités, donc plus faibles. Dans l'état d'esprit collectif qui inspire la Terreur, ou accepte complaisamment la Terreur, la fascination du meurtre collectif s'associe aux complexes d'infériorité.

Mais nous ne sommes pas au bout du problème. Nous avons vu, seulement, comment la foule pouvait s'associer par une complicité active aux mesures de Terreur révolutionnaire. Il reste à discerner pour quelles raisons la Terreur passe du stade de la violence quasi spontanée, des manifestations de cruauté collective qui naissent à la faveur des grands bouleversements, à un stade presque administratif, à une forme légale et régulière, à une méthode de gouvernement. Car on admet, non sans quelques raisons, que ce n'est ni la fascination du meurtre, — hors certains cas néroniens, — ni les complexes d'infériorité, qui dictent les actes des hommes de gouvernement. Si, dans les crises révolutionnaires, la Terreur est utilisée comme méthode de gouvernement, c'est sans doute que la Terreur est utile.

La Terreur résulte de la conjonction entre une attente passionnelle de la foule, une attente sado-machochiste de la foule qui aime terroriser, qui aime être terrorisée, et certaines opportunités gouvernementales. Les forces qui alimentent la Terreur ne sont pas engendrées par la Révolution; au contraire, elles engendrent, pour une part, la Révolution, elles la portent, la poussent en avant. Un programme révolutionnaire, un programme de transformations politiques, de redistribution des propriétés ou des revenus sociaux, ne possède pas par lui-même une énergie suffisante pour aller, en vertu de sa seule dyna-

mique interne, à sa complète réalisation. Tout se passe comme si, pour le conduire au but, il était parfois utile de l'atteler à la locomotive terroriste.

Ce n'est pas assez dire que de dire qu'il est commode, pour les chefs responsables d'un mouvement révolutionnaire, de se débarrasser définitivement des catégories sociales lésées ou dépossédées par la Révolution, catégories sociales qui tendront presque inévitablement à se constituer en opposition active ou passive, à gêner le gouvernement révolutionnaire dans sa tâche. Ce n'est même pas assez dire que de dire qu'il est indispensable de purifier sans cesse le courant révolutionnaire, de décanter cette liqueur violente jaillie d'une société mise sous le pressoir, de sacrifier les éléments toubles, corrompus, démoralisants, les agités, les maladroits, les ambitieux, les intrigants, les traîtres et les tièdes. Une armée en guerre, elle aussi, est une collectivité en état de crise et de paroxysme, où les énergies doivent être tendues au maximum, où l'enjeu de l'action est vital, et pourtant il n'apparaît pas nécessaire de la terroriser. Ce pourrait bien être précisément parce qu'une armée en guerre a en face d'elle un ennemi à tuer, et qu'ainsi il n'est pas indispensable de lui trouver en elle-même une issue aux puissance agoniques poussées au plus haut point d'exaltation. Si la révolution, comme la guerre, supprime les barrières du refoulement, met l'homme en état de libération des instincts, il devient important que les instincts libérés soient canalisés au service de la révolution, au lieu de se dépenser en vain, ou même de jouer contre la révolution.

Ce n'est pas assez dire, enfin, que de noter l'intérêt qu'il y a, pour le parti vainqueur ou près de l'être, à la mettre dans cet état de non-résistance, d'anesthésie par l'épouvante, qui est celui de la proie devant le carnivore.

Il y a dans la Révolution une esthétique de la dureté : « Voyez comme je suis fort, comme je suis implacable, dit le gouvernement révolutionnaire à ses hommes. Voyez

comme je tue sans hésitation, sans faiblesse, autant qu'il faut, aussi longtemps qu'il faut, et même un peu plus. » Il y a eu chez des hommes comme Robespierre et Saint-Just une certaine complaisance, une complaisance d'acteurs, pour leur rôle de sacrificateurs inflexibles : « Il nous faut une révolution dure et sanglante », écrivait entre les deux guerres une revue communiste. La guillotine, les pelotons d'exécution, vont avec les drapeaux, les musiques, les hymnes; ils font partie du matériel de la propagande. Un programme, bruyamment annoncé, d'exécutions capitales, une certaine *faccia feroce* ont été, certainement, un des éléments du succès de propagande du national-socialisme, comme ils sont un des éléments du prestige du marxisme. Ce n'est pas tout.

La Terreur donne à la Révolution une plus grande puissance de rupture. Un *no mans's land* couvert de cadavres est une des meilleures séparations qui existent entre la société déchue et la société naissante. Un rideau de fer isole du passé. Il s'agit de couper les ponts, de créer l'irréparable. Une tête coupée est par définition ce qui ne se recolle pas. C'est cette valeur de rupture qui fut donnée à l'exécution de Louis XVI et qui fit dire à ceux qui voulaient cette exécution, que Louis XVI devait périr, même s'il était innocent. Rien n'est plus propre que la Terreur à donner à la foule cette étrange et puissante impression, assez enivrante, qu'elle a *changé de monde*. La Terreur n'est pas seulement une arme au service de la Révolution; elle en est la symbolique. Elle est l'appareil de la création de l'inexpiable.

Elle a pourtant, en même temps, une utilité pratique dans ce rôle symbolique même. Toute société, comme tout individu, se sent coupable et est effectivement coupable — je veux dire que ce n'est pas seulement une minorité qui s'y trouve coupable, coupable d'incompétence, coupable de corruption, coupable de faiblesse, coupable de tyrannie. Même s'il y a des oppresseurs, les opprimés

sont coupables d'avoir toléré leurs oppresseurs, de les avoir peut-être admirés. La foule qui couvrait de crachats les corps des empereurs romains, ou le corps de Mussolini, savait bien qu'elle avait eu sa part dans le despotisme, et elle se jugeait elle-même en s'acharnant sur le despote tombé. Il y a faute et mauvaise conscience dans toutes les classes, parce qu'il y a faute et mauvaise conscience dans tous les hommes. Il y a aussi, pour toutes les classes, pour tous les hommes, possibilité de se décharger de la faute, de la rejeter sur d'autres classes, sur d'autres hommes — de préférence sur les vaincus, — sur les institutions, sur la structure même de la société. Ainsi l'homme qui se trouve dans une situation matérielle misérable, le « raté », peut toujours récriminer contre l'injustice sociale ou contre la malhonnêteté du concurrent qui l'a ruiné, même s'il a été surtout victime de sa propre incapacité à conduire ses affaires. Ainsi l'homme qu'une femme a trompé peut-il tuer l'amant de cette femme en visant, à travers ce rival, sa propre défaite, en essayant de tuer l'image de cette défaite. Or, la Révolution n'apparaît pas seulement comme un moyen de remédier à des injustices, d'apporter du bien-être à ceux qui en sont privés. El e apparaît comme une grande purificatrice. Elle affirme sa volonté d'expulser du corps social des éléments criminels et corrompus, de lui rendre la santé morale et la virginité. Elle est donc le moyen par lequel une communauté humaine se décharge de son sentiment collectif de culpabilité sur une minorité qui en devient la dépositaire et le symbole, et qui doit disparaître pour que disparaisse avec elle le péché de tous. La Révolution a besoin de criminels parce qu'elle a besoin de victimes; elle a besoin de victimes parce qu'elle assume en même temps que son rôle de redistributrice des richesses ou de réformatrice des institutions, un rôle sacrificiel. Elle est la plus vaste entreprise de sorcellerie sociale, et il n'y a pas de sorcellerie sans poulet égorgé, sans enfant égorgé, sans les attributs de la mort. Les aristocrates dans

la révolution de 1789, les bourgeois dans la révolution marxiste, les juifs dans la révolution nationale-socialiste sont exterminés non pas tant parce qu'ils sont réellement coupables, que parce qu'il faut des coupables, parce que la société ne peut se trouver en état de virginité révolutionnaire qu'autant qu'elle aura expulsé de son corps le principe de la corruption, l'esprit du mal; et il n'y a pas d'autre moyen pour y parvenir que d'incarner l'esprit du mal dans une minorité destinée au sacrifice, et de le détruire dans la chair de cette minorité : « Voici les coupables. Qu'ils disparaissent, et nous serons tous innocents. » Il est très certainement impossible de rendre compte, de façon à peu près satisfaisante, du phénomène de la Terreur sans descendre dans les profondeurs, encore mal explorées, de la religiosité sociale, sans examiner la Révolution comme phénomène religieux, — religieux, c'est-à-dire comportant le sacrifice humain comme un élément de son rituel, comme le signe de sa fonction sacrale. Le lieu commun des justifications habituelles de la Terreur est dans la comparaison de l'avènement sanglant des sociétés révolutionnaires avec la naissance biologique : « La violence est l'accoucheuse des sociétés. » Cette justification révolutionnaire de la Terreur est exactement la même que la justification réactionnaire des guerres, telle qu'elle a été professée maintes fois, par exemple, pour le bellicisme allemand. Elle a exactement la même valeur. Ce n'est pas une valeur rationnelle, car nous ne disposons d'aucun élément scientifique nous permettant d'assimiler le déchirement des mutations sociales aux souffrances de l'enfantement. C'est une valeur poétique, ce qui ne saurait nous étonner, puisque la Terreur est précisément la poésie des Révolutions.

On ne sait rien de la Terreur si l'on s'obstine à la considérer seulement comme une pénible nécessité qui s'impose aux gouvernements issus des troubles révolutionnaires lorsqu'ils veulent défendre et poursuivre l'œuvre

révolutionnaire. La Terreur est liée à la Révolution par un lien plus irrationnel et plus radical. Elle n'est pas l'outil de la Révolution, elle en est le rituel de conjuration et de purification, l'apparat liturgique, l'office et le Mystère.

Il pourrait bien résulter, de ce qui précède, que le champ de la Terreur grandit, dans les sociétés modernes, avec le sentiment qu'ont ces sociétés de leur culpabilité collective, c'est-à-dire avec la profondeur du déséquilibre social et le désarroi général des esprits. Elle est un des plus puissants exorcismes dont dispose l'homme moderne pour se soulager du poids de son destin, et du poids de son impuissance en face de ce destin. Elle ne répond pas à des utilités proprement politiques, ou du moins elle ne répond qu'à l'utilité politique de mobiliser, au profit de la révolution, les puissances destructrices latentes dans tout univers humain et d'assouvir, par des actes sacrificiels, l'instinct religieux devenu disponible. Peut-être aussi pourait-elle apparaître, comme un moyen de défense des chefs révolutionnaires en face des forces dangereuses que l'explosion insurrectionnelle a libérées. On ne peut déchaîner les révolutions sans déchaîner les forces meurtrières, et l'on ne peut déchaîner les forces meurtrières qu'à la condition de leur donner des proies. Il y a une curée au terme de la chasse. Il est peut-être de bonne politique de permettre au besoin de destruction et de meurtre, délivré par la rupture des cadres sociaux, de s'assouvir jusqu'à une certaine dépression, jusqu'à une certaine fatigue. La Terreur est une garantie de tranquillité, ou peut paraître telle, pour les années qui suivront la Terreur. Des hommes lassés de la Terreur sont pour leurs chefs politiques ce qu'est, pour une femme, un mari lassé par la débauche; ils sont châtrés politiquement : il est facile de les gouverner.

THIERRY MAULNIER.

POUR UNE STÈLE AU DOCTEUR PETIOT

Il y a deux ans, Marcel Petiot tombait sous le feu d'un peloton d'exécution. A son procès, il avait évidemment essayé de se faire prendre pour un résistant. Faute de preuves, il n'y réussit point. Il eût pu se déclarer doriotiste, on n'eût demandé qu'à le croire, on l'eût bien sûr fusillé, mais il vivrait dans le souvenir de ses frères de parti. On parlerait de lui le soir aux veillées de la collaboration rétrospective; un éditeur né malin gagnerait de l'argent à publier de moins en moins clandestinement quelque ouvrage vengeur qui associerait sa mémoire à nos plus pures gloires nationales.

Mais Petiot s'est effondré sous l'évidence qu'il travaillait à son propre compte, qu'il katynait *pro domo*. Les rédactilleurs à venir d'un *Les grands criminels du XX*e *siècle* le colleront à son tour de bête, à la suite de Landru, du vampire de Düsseldorf et de Weidman.

Petiot a payé et continuera donc de payer. Est-ce son absence de tendresse, sa froideur meurtrière, son goût de tuer qu'il paye? Certainement pas, puisqu'il eût pu tirer gloire ou profit de ce caractère et de ces exploits si ceux-ci eussent été dirigés vers des fins d'ordre collectif.

Ce praticien avait admirablement compris son époque. La sûreté de son coup d'œil éblouit. Avant la guerre, sous la Troisième, Stawisky régnant, Petiot escroquait. Après 40, il se mit à tuer.

Mais s'il était un miroir fidèle de son époque en mouvement, il n'était qu'un miroir fidèle. Génie de l'imitation? Oui, mais de l'imitation grossière : génie simiesque. L'État ne considère

pas comme mauvais de fabriquer et de vendre des allumettes, puisqu'il en vend et qu'il en fabrique, mais il n'aime pas qu'un particulier en fasse autant. Ce temps-ci préconise que le sang soit versé, mais exige tout de même qu'il le soit à des fins collectives, distinction à laquelle ne prit pas garde le Docteur. Voici comme l'on passe à côté de la gloire. Voici comment l'on peut saisir à merveille son époque et négliger tout en même temps un facteur de poids. Jusqu'où serait allé un Petiot animé par la haine du Teuton ou par l'éloquence de Doriot, ou simplement par le système nuancé d'un double-jeu qui lui eût inspiré dans le choix de ses victimes expiatoires ce dosage à quoi l'on reconnaît un maître.

***

Je propose cette description provisoire de notre époque : l'époque d'atrocité, mais d'atrocité dirigée. Je laisse d'ailleurs la parole à Jaurès : « Les révolutions demandent à l'homme le sacrifice le plus effroyable, non pas seulement de son repos, non pas seulement de sa vie, mais de l'immédiate tendresse humaine et de la pitié. » Styliquement, le tour est joli pour désigner la froideur dans l'atrocité. Dans tous les cas, le thème est prophétique.

Il suffit de lire ce qui s'imprime actuellement. Après 44, on a écrit sur les horreurs d'Oradour et de Buchenwald. Depuis quelques mois, des contradicteurs sont sortis du silence. En sont-ils sortis pour nier avec indignation Oradour et Buchenwald? Non, mais pour dépeindre l'Institut Dentaire et autres lieux. Ils n'ont pas dit : « Nos amis et nous n'avons point crucifié. » Ils ont dit : « Vous aussi, vous avez crucifié. » Les journaux représentatifs ont alors rétorqué non pas que l'Institut Dentaire et autres lieux n'avaient pas existé mais qu'il était bien odieux de confondre des horreurs commises pour la bonne cause avec celles commises pour la mauvaise. Comme nous l'avons vu à propos de Petiot, ce n'est point l'atrocité qui importe, mais son mobile.

Si vous rencontrez jamais au fond d'une cave quelqu'un qui soit très occupé à couper son prochain en tranches, informez-vous d'abord. Gardez-vous d'apprécier à vue de nez, de juger

témérairement, d'intervenir mal à propos. Sachez que le point du litige n'est pas de savoir si vous avez affaire à un tortionnaire mais strictement si la cause de ce tortionnaire est bonne ou mauvaise. Ce n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui que la fin justifie les moyens. Ce qui est neuf, c'est la sorte d'unanimité des esprits quant à cet aphorisme jusqu'alors discuté.

Ce qui est neuf, ce n'est ni le massacre ni la torture, mais que des esthètes, des philosophes, des poètes, tous champions patentés du libre examen, appellent, approuvent, acclament, massacrent et torturent au point qu'il ne leur reste de blâme et d'invective que pour les carnages dont se rendent coupables leurs adversaires sans qu'il soit question un seul instant de réprouver l'atrocité en soi. César ou Domos n'ont pas commencé d'être brutaux et injustes à notre époque : toute l'histoire en témoigne. Mais au moins, jadis, ne se rougissaient-ils pas les mains au nom des droits de l'homme. Une caractéristique de notre époque (qui entre bien des gênes bénéfiques n'a hérité que celui-ci de la Révolution Française) veut qu'il ne suffise plus à l'égorgeur d'égorger, encore lui faut-il qu'on l'approuve. Les grandes tyrannies modernes ne se contentent pas de l'obéissance de leurs sujets : ceux-ci doivent en sus se pâmer sur les délices de leurs libertés.

Jamais autant on ne parla d'elles, mais il faut s'entendre, et Abel Hermant nous donne à rire quand, dans une interview, il prend la peine d'évoquer très sérieusement l'article de la Constitution Républicaine qui stipule « qu'aucun citoyen ne peut être inquiété ni poursuivi pour l'expression de ses opinions politique ou religieuse ». En effet, comment un État (c'est-à-dire un parti, ou une association de partis) pourrait-il mieux prendre la main dans le sac, la bouche encore ouverte et le stylo encore humide, trublions et perturbateurs qu'en leur donnant tout d'abord la garantie qu'ils peuvent parler et écrire à leur guise. Sartre est d'ailleurs un cas intéressant, d'abord par son obsession du supplice, ensuite par sa conception philosophique de la liberté, qui codifie celle que s'en font nos tyrannies. Il n'insiste tant sur la liberté de notre choix que pour aggraver précisément notre responsabilité; il ne nous admet à être libre que pour nous priver d'excuses, tout comme un procureur de la République, connaissant bien son métier, vante

la lucidité de l'accusé pour en obtenir la tête. Ainsi l'État moderne emprunte à l'État libéral sa syntaxe et son vocabulaire pour nous tenter, nous provoquer à jouer carte sur table, et pouvoir nous passer plus sûrement ensuite des menottes que nous ne soupçonnions pas.

***

C'est à quoi tient la couleur de notre temps que l'on puisse s'exprimer comme si l'on était libre et que l'on vous demande des comptes, comme si on était esclave.

C'est une des grâces monstrueuses de ce temps que la hideur et le faux y soient aussi flagrants, que le divorce entre les principes et les applications y soit scandaleux avec une aisance aussi bruyante, qu'un prodigieux mépris de l'homme inspire à notre civilisation de ne considérer ses ressortissants que comme autant de dupes. Elle se croit très forte en élevant les enfants dans les lycées à l'exemple des vertus anciennes, à grandes rasades de *De viris*, de Corneille et de Descartes, quitte à bafouer cet enseignement avec assurance jusque dans la moindre de ses démarches, quitte à prétendre que ceux qu'on enferme ou qu'on supprime sont les ennemis de *De viris*, de Corneille ou de Descartes.

Non, ce divorce n'est pas non plus nouveau. De tout temps l'État éducateur eût pu prendre pour sienne la maxime bien connue : Fais ce que je dis, ne fais pas ce que je fais. Encore, et cela ne tenait peut-être, après tout, qu'à un souci de courtoisie, que jusqu'à présent les apparences étaient minutieusement sauvegardées, les prétextes joliment choisis et les justifications harmonieuses ou imposantes. La nouveauté tient dans le peu de mal qu'on se donne pour faire passer les plus graves invraisemblances. Pour affirmer la trahison d'une « grande figure historique » ou pour annoncer le suicide d'une « personnalité de premier plan » l'État contemporain se donne moins de mal que jadis à propos de la moindre défaillance morale du moindre de ses fonctionnaires. L'État parle et dans le fond se soucie assez peu qu'on le croie. Pour la forme, il daigne encore s'expliquer, mais le temps n'est pas si loin où il jugera même ce genre d'explication bâclée, superflu. Il se donne de moins en moins le mal de se grimer, de s'apprêter. Ce visage que le

pouvoir cachait depuis des siècles et qu'Alain se donnait tant de peine pour scruter, ce visage apparaîtra bientôt tout nu : comme le parterre des mélodrames de Pixérécourt, nous reconnaîtrons alors le tueur, le traître, le faussaire. Car le parterre de l'Ambigu ne s'y trompait jamais et se mettait à crier pour prévenir l'héroïne. Mais nous ne crierons pas. Nous ne serons même pas surpris. D'ailleurs, on nous aura ôté depuis longtemps nos cordes vocales. Et puis à quoi bon crier puisqu'il n'y aura plus d'héroïne.

***

Pourtant, il n'est pas impossible que les choses tournent autrement. Il n'est pas exclu que l'État et les partis n'aient à regretter d'avoir oublié de vieilles conventions pour se montrer nus dans l'arène. Car une société ne repose pas tant sur la force policière, sur la terreur, que sur le respect que les administrés portent tout bonnement à ceux qui les administrent.

Ça, la bosse du respect a bien éclaté. Ce n'est pas pour rien qu'on nous a désintoxiqués et nettoyés de préjugés séculaires. Ayant eu la fortune extraordinaire de vivre plusieurs années sous deux gouvernements (le légal et l'autre), nous nous sommes vu servir pour notre petit déjeuner les paquets d'insultes qu'ils s'envoyaient mutuellement à la figure. Ce n'est pas pour rien que nous aurons vu se prélasser dans de beaux uniformes des préfets et des généraux dont la radio d'outre-Manche, au nom d'autres préfets et d'autres généraux, nous détaillait complaisamment l'infamie. Je me rappelle comment, en classe, nous avaient libérés du respect et de ses ankyloses ces deux professeurs (l'un d'histoire, l'autre de français) qui, en guerre ouverte, successivement se jugeaient l'un l'autre devant nous. Quel cuistre! disait le premier du second qui le traitait d'ignare. Bénéfique remise au point! Car il fallait un de nos maîtres pour saper l'autre et réciproquement. Car un viniculteur qui traite un général d'arsouille porte peu, mais deux généraux qui se traitent d'arsouilles portent bien. Car seul le diamant raye le diamant.

Ils n'ont plus le droit au respect. Qui? Tous autant qu'ils sont, d'hier, d'aujourd'hui et de demain, tous ces gens du Pou-

voir qui pouvaient prétendre à notre respect. Nous savons — et non plus, comme jadis, par cette exception que confirme la règle — que dans tout général, tout ministre, tout prélat, tout meneur d'hommes, tout savant, tout héros, militaire ou sportif, tout écrivain, il y a, sommeillant et qu'on réveille facilement, un détenu triste, prêt à mendier le rab de fayots, le sourire du gaffe, et à se frapper la poitrine dans un box pour expliquer ses intimes méandres au premier paquet venu de justiciers.

On croyait trouver des potentats et l'on n'a rencontré que des hommes. Un de mes amis, sujet au trac dans ses examens, s'en défendait en déshabillant par l'imagination ses examinateurs : les anatomies auxquelles il parvenait lui rendaient toute son aisance. Ainsi en a-t-il été. On s'est déculotté. On a tombé la perruque; on a retourné ses poches sur les tables des commissariats; la glace est rompue, et on se sait désormais entre personnes humaines.

Le meneur d'hommes porte bien les menottes, et la cravate de la Légion d'Honneur ne dispense pas du nœud-papillon pénitentiaire.

— Moi, Môssieur, je suis un ancien combattant!

Il y a dix ans, dans chaque discussion de rue, faisant à chaque fois son effet, cette phrase intervenait inévitablement. Il n'est plus question de nous la resservir. Un ancien combattant? Et puis après? Vous étiez à Verdun? Où voulez-vous en venir?... Voici des foutaises qui ont fait long feu. Nous saurons désormais que les jambes de bois ne sont qu'en bois. Vous pouvez garder vos amputations, mais vous êtes prié de déposer votre auréole au vestiaire. Comme l'autre avait trop vu mourir de jeunes filles, nous avons vu assez d'anciens combattants glorieux ne rien tirer de leur gloire dans les prétoires et se faire envoyer au mitard comme tout le monde. Vous êtes un héros? Depuis huit ans, les prisons en sont encombrées. Il en est trop défilé devant les soudards de la Milice, les capitaines Jules du Réseau Monte-Christo, les fonctionnaires de la magistrature. Ça ne nous fait plus ni chaud ni froid. Le mot « résistant », qui avait remplacé celui d'ancien combattant dans les débats publics, est en passe lui aussi de perdre de son efficacité, si j'en crois la lecture de *Combat* qui m'affirme que nos prisons se rem-

plissent d'hommes coupables de s'être servis des armes venues de Londres avec le mode d'emploi.

Ont craqué sous nos yeux les promesses sacrées, les engagements solennels, les principes de base. Les serments, je n'en parle pas : on en fit, sous l'occupation, une telle débauche qu'il n'importe pas plus de les avoir prêtés que de ne pas les avoir tenus et que l'on cite comme un apax le nom du magistrat qui refusa de prêter un serment contraire à ses convictions.

Nous avons eu la chance qu'au son des marches militaires on décorât devant nos yeux de hauts fonctionnaires, des officiers généraux, des écrivains, des journalistes célèbres, tout fiers d'avoir pendant quatre ans dit le contraire de ce qu'ils pensaient ou fait le contraire de ce qu'ils conseillaient officiellement. Nous avons entendu dans les cours de justice d'autres dignitaires, avec plus ou moins de succès, s'escrimer à démontrer qu'ils avaient bien été des menteurs et des fourbes et à prier passionnément qu'on les veuille bien croire sur parole. Nous avons encore dans l'œil et dans l'oreille trop de gestes et de paroles dont autant de décorations et d'avancements ont par la suite témoigné de la fausseté bien calculée. On n'a pas ça souvent dans la vie d'un peuple!

A tel point qu'il n'y a pas un écrivain ou un journaliste ou un homme public qui ait à la fois un passé et qui ne le redoute; qui n'ait à craindre la lecture d'un de ses morceaux; pas un orateur qui ne paierait cher pour rentrer un de ses discours; pas un Français qui, durant ces huit ans, n'a pensé ou fait en sorte que si cette pensée ou ce fait était publié, ou avait été publié à un moment donné, il n'eût été justiciable d'un quelconque tribunal.

Quand on regarde le chemin qu'il y a vingt ans certains surréalistes prenaient le mal de parcourir pour livrer bataille au conformisme social! Cet esprit de famille qu'ils voulaient détruire (en racontant aux enfants les rêves de leurs parents), cette flamme de l'Inconnu qui les agaçait, ces baisers au drapeau des Saint-Cyriens, dont ils prenaient ombrage, autant de manifestations qu'il leur était loisible de négliger et d'ignorer, et que pour atteindre il fallait d'abord chercher. Aujourd'hui, le plus agile fuyard ne peut esquiver l'opression de ces cloisons de l'État qui se referme lentement sur lui comme dans les

chambres de l'Inquisition. Aujourd'hui, ce qui n'était hier qu'un sursaut philosophique ou une rébellion littéraire devient une réaction instinctive d'une nécessité vitale. Mais si le péril est devenu réel, il est en même temps devenu flagrant. Dans *Zéro de Conduite,* Jean Vigo nous offrait, au milieu d'une cour de collège, un groupe d'imposantes autorités qui servaient de cible aux projectiles vengeurs des élèves, et prenaient la fuite, odieuses et ridicules. Ce n'était là qu'un rêve cinématographique. Aujourd'hui, il n'est plus nécessaire de faire appel à l'imagination. En dix ans, les pouvoirs nous ont appris combien ils pouvaient être bafouables, comment un rien faisait d'un César un valet de comédie; eux-mêmes ce sont chargés de nous faire savoir qu'ils n'étaient même pas des idoles à renverser, mais des *ludions* pour amuser les enfants.

Et ce serait précisément au moment où l'obscénité du pouvoir est démontrée au citoyen que le pouvoir se voudrait tout à fait omnipotent vis-à-vis du citoyen. Et ce serait précisément au moment où, ayant visité les coulisses et les cuisines, nous sommes convaincus de la sanguinaire vanité des farces politiques qu'on viendrait exiger de nous de l'enthousiasme et que nous prenions place sur la piste pour la prochaine course.

***

Écrivant dans cette revue, je ne me fais pas d'illusion et sais ne m'adresser qu'à des intellectuels. C'est donc à eux que je me permets de donner cette exhortation : les crosses en l'air. Que l'autorité militaire se rassure, il ne s'agit là que d'une image. De même qu'après 1919 certains écrivains préconisèrent « la démobilisation de l'esprit », il semble urgent que les écrivains d'aujourd'hui préconisent la « démilitantisation ». Je sais que la chose est aussi difficile à faire que le mot à prononcer.

Et pourtant, il ne nous reste que cette chance. En politique, il n'y a, à présent, aucune valeur, aucune idée, aucun parti (reconnu ou clandestin), aucune doctrine qui ne soit volontairement ou involontairement solidaire d'un mensonge, d'une injustice, d'un crime ineffable ou d'une palinodie.

Il s'agit de savoir si le rôle des intellectuels consiste à appor-

ter leur talent pour mieux déguiser ces tares (cela s'appelle s'engager) ou s'ils doivent refuser de sacrifier la moindre parcelle de leur intégrité aux mensonges inhérents à la lutte politique, si pieux soient-ils.

***

Démissionnez! Ce sont les témoins seuls qui, peut-être, pourront sauver quelque chose de la folie dévastatrice du Professeur Plume et du Docteur Goudron. Relisez la phrase de Jaurès que je citai tout à l'heure. Examinez ce qui vous est demandé et cherchez si le Burlesque Show de la politique vaut le sacrifice. Peut-être penserez-vous qu'il est préférable de conserver sa justesse d'esprit et son immédiate tendresse humaine.

Alors seulement vous pourrez affirmer que la condamnation de Petiot ne fut pas une iniquité judiciaire.

JACQUES LAURENT.

RÉVOLUTION A PÉTROGRAD...

II

— Laisse-moi faire! cria Nicolas en écartant d'un coup d'épaule le soldat qui venait d'installer la mitrailleuse en position de tir.

Et il saisit solidement la poignée froide de la Maxim. Devant lui, à l'extrémité de la rue, non loin des bâtiments de l'usine Poutiloff, les capotes sombres des policiers s'agitaient, barbotaient comme des mouches dans une mare de crème. Des coups de fusil claquèrent, isolés et naïfs, éraflant les murs, égratignant la neige. Protégé par l'angle d'une maison en pierre jaune, aux volets fermés, aux soupiraux masqués de planches, Nicolas tournait méthodiquement la vis de pointage. Les hommes de son détachement s'étaient dispersés dans les encoignures des portes, dans les avenues transversales, dans les jardins avoisinants. Ils attendaient le signal. Nicolas pressa sur le chien et la mitrailleuse trépigna de fureur, hurla par saccades. La machine avalait sa bande de cartouches avec rapidité. L'un après l'autre, les tubes de cuivre entraient dans la boîte, comme aspirés goulument vers l'intérieur, et les douilles vides tombaient sur la neige, à gauche. Le canon s'échauffait. Dans le fracas d'un feu rapide, Nicolas voyait tressauter au bout de son regard quelques bicoques rongées de gale, des silhouettes noires, gesticulantes, une palissade aux affiches loqueteuses, un réverbère, un pan de ciel. Cette danse verticale des êtres et des choses fatiguait ses yeux. Les secousses de la Maxim ébranlaient tout son corps de l'épaule au talon. Il grommelait :

— Trop court... Là... ça va mieux...

Les policiers détalaient, se collaient aux façades des maisons, s'effondraient en tournoyant sur eux-mêmes avec des mouvements affaiblis de toupies. Lorsque la route fut libre, Nicolas cessa le tir et les soldats se montrèrent hors de leurs cachettes. Mais à peine se furent-ils avancés de quelques pas qu'un crépitement sec fendit l'air en bandes horizontales. Une mitrailleuse, installée par les policiers, balayait l'espace devant elle. D'où venaient les coups? De ce grenier? De cette lucarne? Tandis que ses hommes fuyaient de tous côtés, Nicolas braqua la Maxim sur la fenêtre suspecte et une averse de plomb déchiqueta les vitres, les lintaux, les murs de bois pourri. Avec rage, avec volupté, il sentait vibrer jusqu'au fond de lui-même cette mécanique à donner la mort. Une odeur de graisse brûlée et de poudre le prenait à la gorge. Ses yeux sautillaient dans sa tête. Ses dents soudées lui faisaient mal. Enfin, il arrêta le feu. La mitrailleuse ennemie s'était tue depuis longtemps. La rue, après ce vacarme et cette agitation, s'étendait, silencieuse, comme tuée par les balles qu'elle avait reçues. De nouveau, timidement, pliés en deux, le fusil à la main, la face vernie de peur, les soldats s'aventuraient hors de leurs repaires. Nicolas les vit progresser avec lenteur vers le refuge des policiers. Ils allaient vérifier leur victoire. Subitement, une clameur énorme emplit l'air ensoleillé :

— Hourrah!

Aussitôt, de toutes parts, les portes, les cours, les monceaux de neige vomirent une multitude informe qui criait et chantait. Nicolas, abandonnant la mitrailleuse aux soins du sergent-chef Néliépoff, courut jusqu'au potager où il avait remisé son cheval. Lorsqu'il reprit sa place dans le cortège, il lui sembla que le nombre des hommes avait encore augmenté. Le torrent des bonnets et des casquettes moutonnait en désordre dans la clarté glaciale du matin. Arrivé à hauteur de la petite maison d'où les agents avaient mitraillé la troupe, Nicolas aperçut quelques soldats rieurs qui déshabillaient les cadavres. Les policiers, étendus côte à côte, la face maculée de sang, la barbe raide,

n'avaient déjà plus de manteau, plus de bottes, plus de chaussettes. Les pieds nus et sales, d'une chair grise, dressaient dans l'air leurs orteils velus. Un peu plus loin, un « pharaon » (1) dont l'oreille déchiquetée saignait à flots sur sa capote noire, se laissait emmener par deux mitrailleurs en gémissant.

— Me tuez pas... J'ai pas tiré... J'ai pas tiré, camarades... Je vous jure...

Nicolas fut tout surpris d'entendre que cet inconnu parlait russe. Tandis qu'il dirigeait le feu de sa mitrailleuse contre les policiers, il ne lui était pas venu à l'idée qu'il exterminait des compatriotes. Inconsciemment, il les assimilait à l'ennemi allemand ou autrichien. Il les rejetait vers une autre race, vers un autre pays détestés. Et voici que cet homme employait la même langue que lui pour se plaindre. Il avait l'accent traînant de Toula. Comment était-ce possible? Des êtres de même sang, des frères..

Une pitié trouble affaiblit Nicolas, ralentit ses pensées. Ce policier geignard lui gâchait sa joie. Violemment, il refusa de le voir, de l'entendre, talonna son cheval, emplit ses poumons d'un air frais. Le faubourg de Poutiloff défilait de part et d'autre de son visage, avec ses bicoques rapiécées, ses cheminées d'usine qui ne fumaient plus, ses longues palissades aux affiches soulevées de cloques. Comme le détachement approchait de la porte de Narva, Nicolas frémit, effleuré par un souvenir symbolique. Il se revoyait à cette même place, quelque douze ans plus tôt, avec le même soleil, la même neige sur les toits. Une foule dense l'entourait alors, comme à présent, mais ce n'étaient pas des soldats en armes, c'étaient des ouvriers, des femmes, des enfants, conduits par le pope Gapone pour remettre à l'Empereur une respectueuse supplique. Devant l'arc triomphal aux chevaux de bronze sombre, les cosaques avaient tiré sur le peuple. Aujourd'hui, les abords du monument étaient silencieux et déserts. Nul ne s'opposait à l'entrée de Nicolas dans la ville. Le tsar n'avait plus pour le servir qu'un régiment de statues immobiles et sans voix.

(1) On appelait ainsi les agents de police.

Sur la perspective Narvsky, une nuée d'ouvriers, drapeaux en tête, venait à la rencontre des soldats. Lorsque les deux masses ne furent plus séparées que par une trentaine de pas, elles s'effrangèrent soudain, se disloquèrent sur les bords, essaimèrent des vestes noires et des capotes grises qui couraient les unes vers les autres. Des hommes en uniforme embrassaient des hommes en habits de travail. Les drapeaux rouges de l'armée s'unissaient aux drapeaux rouges du peuple. Les deux flots contraires se pénétraient, se mariaient dans un remous de visages victorieux.

— Vive l'armée!

— Vive la révolution!

— A bas la guerre!

— Hourrah!

Un orateur, grimpé sur les épaules de ses compagnons, hurla :

— Camarades, nous saluons fraternellement votre entrée dans la ville... Les derniers défenseurs de l'autocratie ne résisteront pas à votre élan héroïque... Joignant l'effort de toutes les mains caleuses, nous obtiendrons la fin de la guerre, la journée de huit heures et la remise gratuite aux paysans des terres du tsar et des propriétaires fonciers...

Un petit orchestre de cuivre, dissimulé dans la foule, entonna *La Marseillaise*. Le tribun chavira, sombra maladroitement dans une houle de poings nus et de baïonnettes. Une joie nerveuse déformait les figures. Des cris rudes fendaient les poitrines. Quelqu'un lança une poignée de tracts qui retombèrent en neige sur les têtes. Nicolas saisit au vol l'un de ces papillons de papier marqué de lettres grasses. « L'heure décisive a sonné... La révolution.. élisez vos soviets... soldats et ouvriers... »

Sans qu'aucun ordre eût retenti, mais tout naturellement, par une décision spontanée, unanime, l'armée grise, innombrable, se remit en marche. Les ouvriers s'écartèrent pour laisser passer les soldats. Répondant à l'appel du peuple, au vœu des historiens présents et futurs, et peut-être au désir de Dieu, Nicolas entrait dans Pétrograd. En cas de défaite, la mort. En cas de victoire, l'oubli. Chacun

le savait. Mais nul ne songeait à rebrousser chemin. Les mains glacées serraient fortement les crosses des fusils. Les pieds, endoloris par une longue marche nocturne, martelaient le sol avec précision. Les visages, exténués, livides, souillés de barbe et de suie, étaient tendus au cran d'arrêt.

Le long du canal Obvodny, des spectateurs de plus en plus nombreux se massaient au passage du cortège. Les uns se taisaient, craintifs, baissaient les yeux devant les étendards de la révolution. D'autres hurlaient de joie et sautaient sur place. Un portier en touloupe arrachait précipitamment les parties bleues et blanches du drapeau russe, les fourrait dans sa poche, et brandissait la bande rouge horizontale, l'agitait devant Nicolas, comme un mouchoir sanglant. Qu'avait-il à se reprocher, celui-là? D'autres l'imitaient, sur le parcours. Çà et là, aux fenêtres, pendaient des linges écarlates, étroits et longs. Les soldats criaient gaiement :

— Encore un drapeau!... Et là!... Et au coin de la rue!... T'as vu!... Tous, ils sont avec nous, les frères!...

De temps en temps, un homme quittait les rangs, courait vers le trottoir et on ne le voyait plus. Où était-il passé? Avait-il vu un traktir ouvert, ou un ami, ou une fille qui avait un visage avenant? Devant un petit restaurant à la façade basse, quelques femmes entouraient une marmite fumante. Les soldats plongeaient la main dans la marmite, au passage, tiraient un fragment de viande bouillie, un quignon de pain trempé ou un légume mou.

— Servez-vous, les braves! Vous devez avoir faim!

— Pour sûr qu'on a faim!

— Venez avec nous, mignonnes, vous ferez la cuisine et on vous chatouillera pour vous récompenser.

— T'as pas un peu de vodka, mémère?

— La révolution, ça ne nourrit pas!

— Non, mais ça réchauffe!

Quelques étudiants aux brassards rouges sortirent d'une porte cochère et s'avancèrent vers la troupe. L'un d'eux, blond et potelé comme un nourrisson, posa la main sur l'étrier de Nicolas et marcha quelque temps à ses côtés.

Les armes impériales scintillaient sur le fond noir de ses épaulettes carrées.

— Qui êtes-vous? D'où venez-vous? demanda-t-il.

— D'Oranienbaum! De Martychkino! De Peterhof! De Strélna! répondirent des voix joyeuses.

— Parfait, dit l'étudiant d'un air sérieux. Dans ces conditions, vous devriez aller à l'Institut Technologique où il y a une cantine pour les soldats. Puis, il faudra que vous vous rendiez au Palais de Tauride pour prendre les ordres.

— Quels ordres? s'écria un mitrailleur qui cheminait, tête nue, sans ceinturon, le fusil en bandoulière. On n'a d'ordres à recevoir de personne.

— C'est la Douma impériale qui siège au palais de Tauride, dit un autre. Il faut les éventrer et non prendre leurs ordres.

— Vous êtes mal renseignés, camarades, dit l'étudiant. La Douma est devenue le centre de l'insurrection. La Douma est avec nous. Le soviet des ouvriers et soldats est en contact permanent avec les députés favorables à notre cause.

— Depuis quand?

— Depuis hier déjà!

— Ah! ça change!

— C'est un piège!

— Mais non!

— Mais si!

— Où se trouve le soviet?

— Au Palais de Tauride.

— Non, à la gare de Finlande.

— De toute façon, dit Nicolas, il faut que les hommes mangent d'abord. Êtes-vous bien sûr, monsieur l'étudiant, qu'une cantine fonctionne à l'Institut Technologique?

— J'en reviens. Mais vous aurez peut-être du mal à passer. Le régiment Semenovsky continue de se battre contre nous. Ils occupent le Zagorodny Prospect. Pas moyen de les déloger.

— Et le régiment Ismaïlovsky?

— Il a déposé les armes!

— Hourrah!

— Alors, qu'est-ce qu'on fait?

— Au Palais de Tauride!

— Non. Bouffons d'abord à l'Institut Technologique!

— Allons à la gare de Finlande!

— Prenons l'Amirauté!

— Bonne chance, cria l'étudiant, et il fit deux pas en arrière.

Autour de Nicolas retentissait un concert de propositions discordantes. Il avait si faim qu'il craignait de perdre connaissance. Des éblouissements rapides supprimaient par instants le paysage devant ses yeux. Il lui semblait éprouver encore le tremblement de la mitrailleuse dans son épaule. A sa gauche, marchait le lourd gaillard au nez de boxeur qui avait frappé Artzébouchef. L'homme mangeait un quartier de pain humide.

— Passe-m'en un bout, camarade, dit Nicolas.

Ayant mâché quelques bouchées de mie aigre, à odeur de soupe, il se sentit mieux. Comme la troupe s'engageait sur un pont qui traversait le canal Obvodny, il vit, sur la glace sale qui encombrait les bords de l'eau, un amoncellement hétéroclyte d'oiseaux dorés, de couronnes détruites. C'étaient les emblèmes impériaux arrachés aux magasins des fournisseurs de la Cour. Frappés à mort, les aigles bicéphales gisaient, pêle-mêle avec des boîtes de conserve, des torchons et de vieux souliers. Un gamin d'une quinzaine d'années, à la face blême, creuse, courait sur le trottoir aux côtés de Nicolas et lui tendait une aile en bois argenté :

— Prends-la, camarade! Tu la feras cuire! Ils ne sont pas si coriaces qu'ils en ont l'air, les poulets du tsar!

Nicolas essaya de rire. Mais ses lèvres gercées lui faisaient mal. Les cris du gamin se perdirent dans le bruit des bottes et des capotes grises en mouvement. Sur l'Ismaïlovsky Prospect, quelques étudiants avaient enfoncé la devanture d'un antiquaire. Ils jetaient sur la chaussée des sabres courbes, des pistolets damasquinés, de longs fusils à pierre aux crosses incrustées de nacre.

— Prenez! Prenez! Ça peut toujours servir à descendre un pharaon!

A côté, se trouvait un magasin de tabac, dont deux

hommes vêtus de pelisses courtes essayaient de décrocher les volets de bois.

— Frères, ne faites pas ça, cria un mitrailleur qui marchait derrière Nicolas.

— C'est pour vous qu'on le fait, camarades. Ainsi, vous aurez de quoi fumer après la bagarre.

— Ah! oui? Eh bien, attends. On va vous donner un coup de main.

— Défense de quitter les rangs, hurla Nicolas.

— Il se prend pour un général!

— A bas les généraux!

— Non, non, il a raison! Restez! Pas de pillage! La discipline révolutionnaire...

Nicolas ferma les paupières comme pour rassembler son courage. Le plus terrible n'était pas de chevaucher ainsi, malgré la fatigue et la faim, mais de sentir que la foule qui l'entourait se composait de milliers d'hommes dissemblables, dont chacun avait sa pensée et n'était tenu d'obéir à personne. Saurait-il leur interdire le vol, l'injustice, la lâcheté, par respect d'une révolution idéale? Déjà, il lui semblait que la belle unité de cette armée se fractionnait derrière lui, échappait à son amour, à sa vigilance. Des points d'appui lui manquaient. Des îlots hostiles partaient à la dérive. Il réagit de toutes ses forces contre le découragement : « Quand ils auront mangé, tout ira mieux. Il n'y a pas de révolution sans éclats de boue, sans éclats de sang. Ne pas réfléchir au détail. Voir les choses en grand. Historiquement ».

Chassant toute pensée de son esprit surmené, Nicolas se dressa sur les étriers pour observer ce qui se passait au bout de la rue. Les soldats des premiers rangs s'étaient arrêtés, bloqués par un embouteillage de voitures automobiles et de traîneaux pavoisés de loques rouges. Du côté de la place de la Trinité, près du monument de Koutouzoff, retentissaient des coups de feu et des cris. Des nuages de fumée noire montaient vers le ciel. Nicolas descendit de cheval et se fraya péniblement un chemin jusqu'aux abords de l'incendie. C'était un commissariat de police qui flambait. Une foule triomphante d'ouvriers

et de cosaques était massée en demi-cercle devant la maison. Sur la chaussée de neige boueuse, reposaient des piles de dossiers aux couvertures bleues, des tiroirs arrachés, des affiches lacérées, des chaises cassées, des nappes souillées d'encre.

— Ils sont cinq ou six enfermés dans le grenier, les canailles, dit un ouvrier barbu en prenant Nicolas par le bras. Toute la nuit, ils ont tiré avec la mitrailleuse. Ils ne veulent pas se rendre. Alors, on a mis le feu à leur baraque. Maintenant, ils se tiennent tranquilles. Ils n'ont plus de munitions.

A travers les fenêtres brisées, dévalait une fumée rousse que les flammes traversaient parfois d'un vif coup de langue. La toiture de fer suait sa neige et craquait sourdement. Subitement, à la lucarne du dernier étage, apparut une tête d'homme, aux moustaches touffues, aux yeux fous. Des deux mains, le policier avait saisi le châssis et se penchait en avant, dans un cadre de vitres brisées, aspirait l'air d'une manière goulue. Nicolas vit nettement la bande rouge de son épaulette. Des nuées bleuâtres flottaient autour de lui, qui semblaient sortir de son dos.

— En voilà un! Ne le manquez pas! Salaud! Antéchrist!

Quelques cosaques épaulèrent leurs fusils. Des coups de feu claquèrent, arrachant des fragments de bois aux linteaux, des crachats de poussière aux murailles. Le tour de la lucarne fut criblé de balles. La tête bascula en arrière, comme si le pharaon se fût jeté à la renverse, dans un puits.

— Il est touché!

— Non. Il va chercher son fusil!

— Elle est increvable, cette engeance!

Un vieux monsieur à lorgnons, pauvrement vêtu, la barbiche rare, le dos voûté, s'approcha de Nicolas et lui toucha le coude.

— Excusez-moi, monsieur l'aspirant, mais ne pourriez-vous leur dire que les pharaons ne sont pas tous des monstres. Il faudrait distinguer. Beaucoup se trouvent être des moujiks, qui ont fait trois ou quatre ans de ser-

vice comme soldat et ne reçoivent que 20 roubles par mois pour maintenir l'ordre. Les vrais criminels...

Il fut interrompu par une clameur assourdissante. Le toit était devenu violet sombre et crevait soudain, dans un vomissement de fumée et d'étincelles. A l'intérieur, l'escalier s'éboulait avec un bruit d'avalanche.

— Hourrah!

Quelques gamins dansaient devant les cosaques qui avaient abaissé leurs fusils. Une femme au chignon dénoué courut chercher un bout de bois enflammé, devant la porte, et le jeta sur le tas des dossiers. Une odeur âcre de carton brûlé piquait la gorge de Nicolas. La chaleur devenait suffocante. Des pétales noirs s'échappaient des papiers qui brûlaient en se recroquevillant. Nicolas regardait ces tranches épaisses, comme des gâteaux feuilletés, où couraient des lézards de feu.

— Il était inutile de détruire les dossiers, dit-il d'une voix faible.

— Que veux-tu qu'on en fasse? s'écria un cosaque qui l'avait entendu. Nous n'avons pas besoin de ces vieilleries, camarade! Le passé est mort! Vive l'avenir!

Le petit vieux tira Nicolas par la manche.

— Ne vous alarmez pas au sujet des dossiers du commissariat : c'est peu de chose. Mais regardez par là, du côté du Palais de Justice.

— Eh bien?

— Cette fumée dans le ciel. C'est le greffe du Tribunal qui brûle. Les manifestants y ont mis le feu. Toutes les archives sont perdues. Hier, pendant l'incendie, j'ai vu des malheureux qui essayaient de rechercher leurs dossiers dans les flammes. Il y avait là des titres de propriété, des reconnaissances de dettes...

— Pourquoi? Pourquoi ont-ils fait ça? s'écria Nicolas.

Une rage impuissante l'agitait. Il aurait voulu expliquer à ces gens l'absurdité de leur conduite, leur donner les consignes ascétiques de la véritable révolution, les faire penser et vivre enfin selon son propre cœur. Mais pourquoi l'aurait-on écouté, lui plutôt qu'un autre? Il n'avait aucun titre à la confiance de ses concitoyens. Même, il

devait s'estimer heureux que, malgré ses insignes d'aspirant, les soldats acceptassent de lui obéir. De toute façon, il était trop tard. Le fleuve avait brisé les barrières, charriant pêle-mêle les héros et les assassins, les imbéciles et les génies, les purs et les traîtres. On ne pouvait que suivre le mouvement. Avec colère, Nicolas se tourna vers le petit vieux et cria :

— Laissez-moi avec vos histoires! Allez vous en!

L'inconnu le considéra avec tristesse, hocha la tête et murmura :

— Je voulais vous renseigner, simplement.

— Je ne tiens pas à être renseigné. Partez! Mais partez donc!

A ce moment, des exclamations indignées s'élevèrent dans le groupe des ouvriers :

— Sur le toit... Un pharaon!... Il s'enfuit... Mais non, ce n'est pas lui... Si... si... Derrière la cheminée...

A deux maisons du commissariat, sur un toit glacé de neige, une faible silhouette noire s'agitait, remuait les bras.

— Vas-y, Mitka. Montre si t'es un bon tireur.

Mitka, un jeune cosaque courtaud, au visage basané et dur comme de la corne, se mit à rire :

— En trois coups, je vous le démolis.

— Raconte-le à ta grand-mère.

— En trois coups, j'ai dit. Un pour voir. L'autre pour viser. Le dernier pour descendre.

— Ne parle pas tant, il foutra le camp.

Mitka épaula son fusil, coucha la joue sur la crosse, visa longuement. Un premier coup de feu se perdit dans l'air. Le second claqua contre la cheminée.

— Plus qu'un, Mitka.

— Je sais, je sais. Me gênez pas, bande de corbeaux.

Là-bas, le petit bonhomme se pliait en deux, se redressait, faisait des signaux incompréhensibles. Une détonation sèche étourdit l'espace. La silhouette vacilla un peu, glissa comme un rat sur la pente de la toiture, rebondit contre la gouttière, et un cri de joie salua la chute écartelée du corps dans le vide.

— Touché!

— Bravo, Mitka!

— J'avais dit : trois coups. J'aurais pu le faire en un sans cette maudite fumée.

Des gamins s'étaient précipités au pas de course pour voir le cadavre du policier sur la chaussée. Ils revinrent avec des mines songeuses.

— Alors quoi, les gosses?

— C'était pas un pharaon.

— Et qui donc?

— Un ramoneur.

Mitka se gratta la nuque.

— Qu'est-ce qu'il foutait aussi sur le toit, un jour de révolution! C'est pas régulier.

Nicolas, tremblant d'indignation, cria :

— Je vous demande de vous disperser. Le détachement que je commande se rend à l'Institut Technologique. Vous encombrez inutilement le chemin.

— Ça va! Ça va! On n'a plus rien à faire ici. On déménage. Te fâche pas, frérot. Tout le monde peut se tromper.

Le front bas, Nicolas revint vers ses hommes, enfourcha son cheval et la colonne se remit en mouvement. Les voitures qui bouchaient le passage avaient disparu. Mais le tas de dossiers brûlait toujours devant le commissariat, et la ligne des soldats s'incurvait un peu sur la gauche, pour éviter la fumée. Nicolas les entendait rigoler dans son dos :

— Toutes les injustices impériales qui flambent!

— C'est comme ça, compère, quand le peuple se soulève, il nettoie tout. Il veut s'asseoir sur de la terre propre.

— Paraît qu'ils ont ouvert les prisons.

— C'est aussi une bonne chose. Les ennemis du tsar y étaient enfermés à vivre de pain et d'eau. Maintenant, ce sont les affameurs du peuple qui les remplaceront dans les cellules.

A partir de la rue de la Première Rota, le détachement dut ralentir son allure, car la circulation devenait intense. Les hommes marchaient en colonne par deux, pour laisser la voie libre à des camions automobiles bondés de bonnets

de fourrure et hérissés de baïonnettes et de drapeaux rouges. Sur les ailes mêmes des voitures, dont le vernis étincelait au soleil, des veilleurs étaient allongés, à plat ventre, le fusil à la main, dans une pose cambrée de sirènes. Des cavaliers les suivaient, montés sur des bidets de fiacre, ou sur de puissants roussins de labour. Il y avait même quelques étudiants à brassard écarlate qui se dandinaient sur des chevaux réquisitionnés dans un cirque, avec leur harnachement complet de selles cloutées et de brides à franges. Les chiens aboyaient autour de la cavalcade. Quelques mitrailleuses crépitaient au loin. Des fumées asphyxiantes cachaient par instants la lumière du ciel. Un convoi d'autos particulières dépassa Nicolas. On les avait raflées à droite, à gauche, dans les administrations, dans les garages, en pleine rue, et, maintenant, des soldats les conduisaient, le mégot aux lèvres, la casquette tirée sur l'oreille. Puis, un groupe d'agents défila, sous les huées. Ils étaient ficelés des épaules aux hanches et marqués à la craie sur le dos, comme du bétail. Des cosaques en armes les encadraient. Les ouvriers, massés au bord du trottoir, crachaient au visage des « pharaons » et leur lançaient des pierres. Et eux, pâles, graves, pesants, tels des suppliciés, regardaient droit devant eux comme pour chercher une issue à ce couloir de poings et de cris.

Nicolas raidissait toutes ses forces pour s'interdire de juger les excès de la révolution. Il aurait voulu pouvoir sinon les approuver, du moins les ignorer ou les excuser en bloc. Mais il sentait que chaque pas accompli dans la ville compromettait un peu plus l'admirable exaltation qu'il avait éprouvée durant son voyage nocturne. Comme il passait devant les bâtiments d'un gymnase, il avisa, parmi la foule, deux forçats aux camisoles grises, avec le carreau jaune cousu dans le dos. Sans doute venaient-ils d'être libérés, car ils se déshabillaient en hâte au milieu d'un cercle de badauds. Leurs faces nues, bestiales, couturées de cicatrices, exprimaient la terreur et la ruse. Ils regardaient à droite, à gauche, en se déculottant. Un lycéen leur présentait une capote militaire toute neuve et braillait :

— N'ayez pas honte, camarades. Tous les opprimés, tous les offensés sont nos frères.

— Pourquoi vous avait-on enfermés? cria un soldat en passant.

— Pour nos opinions politiques, frérot, répondit l'un des forçats en enfilant la capote sur sa chemise en haillons.

— Avec ça, dit une vieille femme, ils ont peut-être tué père et mère.

— Tais-toi, corneille! hurla le lycéen. Suppôt de l'autocratie! Vermine tsariste! Sinon on t'enlève ta pelisse pour la leur donner.

La foule éclata de rire et la vieille femme s'éloigna en trottinant. Un peu plus loin, trois officiers allemands, aux uniformes gris-vert, marchaient à grands pas, tête baissée, sans regarder personne. Selon toute vraisemblance ils se trouvaient internés, provisoirement, dans l'une des prisons dont les révolutionnaires avaient ouvert les portes. Un étudiant les accompagnait, leur montrait le chemin, leur parlait à l'oreille avec une expression obséquieuse.

— Où les mènes-tu, camarade? demanda un matelot à veste de cuir qui surveillait le trottoir et prétendait régler la circulation.

— A la légation de Suède, cria l'étudiant. Là-bas, ils seront en sécurité.

— Bonne chance!

Des voix s'élevèrent parmi les passants :

— Mais ce sont des Allemands.

— Il ne faut pas les laisser partir.

— On est en guerre!

— L'armée russe prend les prisonniers allemands sous sa protection, hurla le matelot en brandissant son fusil.

Et, Dieu sait pourquoi, il tira en l'air. Nicolas regarda la tâche verdâtre des uniformes ennemis qui se faufilaient et disparaissaient rapidement dans l'épaisseur de la cohue. De nouveau, il éprouva la nécessité intérieure de se révolter, d'intervenir. Puis, une lassitude triste le recouvrit. Il se jugeait étrangement faible, vaincu, inutile. Le bruit des milliers de pas sur la neige emplissait sa tête comme un murmure patient. En se retournant sur sa selle, il vit la

longue file d'hommes gris qui le suivait. Et il se sentit seul au monde.

***

Depuis deux jours, l'imprimerie travaillait sans relâche au tirage des tracts et des proclamations. Des typographes bénévoles s'étaient joints aux ouvriers habituels de l'établissement. Dans le bureau, siégeaient des journalistes, des membres du parti, des soldats. La plupart de ces gens étaient inconnus de Kisiakoff, mais il les voyait avec joie s'installer chez lui, commander ses employés et circuler entre les machines. Plus le désordre était grand, et plus il se sentait heureux. Les nouvelles contradictoires, les visages suspects, les coups de téléphone, les cris, les disputes, les crachats sur le parquet, les chansons dans la rue, toute cette vaste incohérence l'emplissait de satisfaction. Haletant, radieux, la barbe dépeignée, il courait d'une pièce à l'autre, se heurtait à des étrangers qui lui demandaient ce qu'il faisait là, se précipitait vers la fenêtre à la moindre détonation, grimpait sur une chaise pour embrasser la vue des ateliers, sautait à pieds joints parmi des monceaux de paperasses, prenait des notes au crayon sur ses manchettes et se frottait les mains en répétant : « Ça marche!... Ça marche!...» Parfois, il sortait sur le pas de la porte, qu'ombrageait un grand drapeau rouge, et interpellait les passants. Le matin même, il avait demandé au soviet un camion avec des hommes en armes pour opérer l'arrestation d'un agent de l'Okhrana dont il assurait connaître l'adresse. On lui avait promis de satisfaire à sa requête. Mais il était près de midi, et la voiture annoncée ne se montrait toujours pas.

— Qu'est-ce qu'ils font, bon Dieu? grognait Kisiakoff en tournant le remontoir de sa montre.

A midi et quart arrivèrent deux ouvriers, membres du soviet, installés dans une Mercédès toute neuve aux vitres brisées. Ils apportaient des nouvelles de la Douma. Selon eux, la physionomie du Palais de Tauride était plus confuse que jamais. Dans l'aile droite du bâtiment, s'était

installé le Comité provisoire des députés de la Douma, hostiles au régime tsariste, mais partisans, somme toute, d'un libéralisme bourgeois modéré. Dans l'aile gauche, s'était cantonné le soviet des ouvriers et soldats de Pétrograd, formé la veille, à raison d'un représentant élu pour mille ouvriers où pour mille soldats. Le chiffre des délégués atteignait déjà près de deux mille hommes, syndicalistes, intellectuels, petits employés, militaires de la garnison en révolte. Il n'y avait pas assez de chaises pour asseoir cette multitude avide de paroles. La réunion menaçait de devenir un chaos inutile. Seul le Comité Exécutif du soviet pouvait encore le tenir en main. Ce Comité Exécutif, présidé par le vieux député social-démocrate Tchéïdzé s'était adjoint des membres du parti bolchevik, tels que Staline, Molotoff, Stantchenko, Kozlovsky. Il siégeait en permanence, contresignait des ordres d'arrestations, nommait des commissions, rédigeait des manifestes. Sa rivalité avec le Comité Provisoire de la Douma devenait d'heure en heure plus évidente. Mais aucune de ces deux organisations n'était assez forte pour assumer, sans l'appui de l'autre, la charge du pouvoir. Des pourparlers étaient en cours pour la constitution du premier gouvernement de la Russie révolutionnaire.

Kisiakoff, qui avait suivi les deux membres du Soviet dans le bureau, demanda d'une voix altérée :

— Vous croyez donc qu'un accord finira par intervenir entre le Comité de la Douma et le Comité du soviet?

— Il faudra bien qu'ils s'entendent un jour, dit un ouvrier. Seulement, les bourgeois, avec Rodzianko et Milioukoff, veulent maintenir le régime en proclamant un autre empereur, et nous autres, nous exigeons la fin de la guerre et la constitution d'une République sociale. Ça fait une sacrée différence. Comme nous sommes les plus nombreux, nous finirons par avoir raison. Je vous apporte un nouveau texte, rédigé par Soukhanoff.

— Donnez-le directement à l'atelier. Je le verrai plus tard sur épreuves, dit Kisiakoff, car il entendait corner dans la rue.

Le camion venait d'arriver. Une dizaine de soldats

en armes étaient parqués côte à côte dans la caisse arrière. Kisiakoff jeta l'adresse au chauffeur et se hissa sur la plate-forme.

— Alors, comme ça, camarade, dit le caporal qui commandait la patrouille, on va encore arrêter un traître?

— Oui, un agent de l'Okhrana, Probosseloff. Il est vendeur de cierges à l'église. Un petit vieux, avec une barbiche de chèvre. Vous le reconnaîtrez facilement.

— Se cacher derrière les icones pour trahir le peuple, ce n'est pas bien, dit le caporal en fronçant avec gravité son visage violet de froid. On devrait toujours se méfier de ces croqueurs d'hosties.

Le camion roulait vite en tressautant sur les ornières de neige. Les joues des soldats vibraient au rythme des cahots. Ils avaient des regards somnolents, hébétés de fatigue. Derrière leurs têtes défilaient des façades de maisons peureuses, aux volets clos. Dans la rue, passaient des groupes d'ouvriers enrubannés de faveurs rouges. Quelquefois, ils hurlaient :

— Hourrah! vive l'armée révolutionnaire!

— Hourrah! répondaient les soldats du camion, d'une voix lasse, enrouée.

Kisiakoff criait avec eux.

Le camion s'arrêta enfin devant une petite église, aux dômes bleuâtres, accroupie dans la neige d'un jardin.

— C'est ici, dit Kisiakoff.

Les soldats sautèrent à bas de la plate-forme, lourdement, dans un bruit maladroit de ferraille.

— Vous venez avec nous, camarade? demanda le caporal.

— Non, dit Kisiakoff. Cela donnerait l'éveil. J'attendrai ici.

En groupe compact, les hommes franchirent la grille et s'immobilisèrent au centre du jardin. Kisiakoff les vit discuter avec animation. Ils ne paraissaient pas d'accord. Ils rechignaient devant l'ouvrage. Enfin, cinq d'entre eux se dirigèrent vers le bâtiment de l'administration. Les cinq autres retirèrent leurs bonnets et pénétrèrent dans l'église. Kisiakoff poussa un profond soupir et croisa ses mains sur son ventre. Il lui semblait soudain que toute la

révolution se ramenait à cet événement infime : la « liquidation » d'un témoin gênant. Une allégresse ignoble, délectable, s'arrondissait en lui. Un claquement gras retentit dans sa gorge, comme le début d'un rire. Il était heureux dans ce tumulte, dans cette absurdité, dans cette injustice. Plus la foule envahissait sa vie, plus il sentait se confirmer en lui la merveilleuse possibilité d'être seul. Plus on parlait d'équité et de liberté sociale, plus il devinait proche l'instant de la bestialité. Plus on bafouait Dieu, et plus il comprenait que Dieu exigeait cette insulte. Kisiakoff était aimable à Dieu, il le savait depuis longtemps. Mais jamais comme en cette minute, il n'avait éprouvé l'encouragement que Dieu réservait à ses moindres pensées. Quoi qu'il fît désormais, Dieu ne pourrait se passer de lui, se retrancher de lui. Dieu était à sa merci, hypnotisé, subjugué par sa façon de tenir la scène. Quelques minutes encore, et on allait tirer le bonhomme à barbiche de chèvre hors de sa niche de cierges et d'hosties, hors de son odeur d'encens. On allait le traîner vers quelque cour obscure, le juger, le fusiller. Et Kisiakoff aurait une mort sur la conscience. Il aspira l'air profondément et s'approcha de la grille. Des femmes s'étaient groupées aux abords du jardin. Il entendit leurs propos chuchotés d'une façon furtive :

— Paraît qu'on perquisitionne à l'église!

— Quelle horreur! Ils ne respectent rien.

— C'est sûrement le père Pimène qu'ils vont arrêter, ces barbares.

— Ou le sacristain. C'était un ivrogne.

— Ils se soucient bien des ivrognes, commère. Eux-mêmes sont des ivrognes...

Enfin, les soldats reparurent, traînant, poussant un gros bonhomme chauve aux yeux épouvantés.

— Le vendeur de cierge s'est enfui ce matin, à l'aube, dit le caporal. On a pris le comptable. Il pourra toujours nous renseigner.

Kisiakoff haussa les épaules avec intolérance. Sa déception était telle qu'il eût volontiers crié des injures.

— Êtes-vous sûr au moins qu'il se soit enfui? demanda-t-il.

L'épouse du comptable suivait la procession en sanglotant comme une chienne.

— Vas-tu te taire, putain? hurla l'un des soldats en la menaçant de sa crosse.

Kisiakoff plissa les yeux, attendit le choc. Mais le soldat baissa son fusil et glissa une main sous la jupe de la matrone en rigolant :

— J'ai les doigts gelés. Laisse-moi les réchauffer un peu sous tes plumes, ma colombe.

La femme chancela, tomba dans la neige, se releva et s'enfuit en gloussant.

— Messieurs, camarades, balbutiait le comptable, il s'agit d'une erreur... Je me suis toujours tenu à l'écart...

La sueur ruisselait de son visage dodu et blanc. Des bulles de salive perlaient aux coins de ses lèvres. Il puait la peur.

— Alors, on l'emmène? demanda le caporal en se tournant vers Kisiakoff.

Un prêtre en soutane noire apparut sur le parvis de l'église. Sa croix baptismale rayonnait sur sa poitrine. Il cria :

— Cette arrestation est illégale. Je m'y oppose formellement...

— Ta gueule, vieille barbe, glapit le caporal. Rentre dans ta tanière si tu ne veux pas qu'on t'embarque aussi.

A ce moment, d'une manière tout à fait inattendue, les cloches de l'église se mirent à sonner. Instinctivement, quelques soldats se signèrent.

— Relâchez cet homme, dit Kisiakoff avec un soupir Il ne peut nous être d'aucune utilité.

***

Étendu tout habillé sur son lit, Volodia tournait les pages d'un livre sans parvenir à s'intéresser au texte qu'il lui semblait connaître par cœur, bien qu'il le lût pour la première fois. A ses côtés, sur une chaise cannée, se trouvaient un grand verre de thé et une assiette de biscuits. Toutes les dix minutes, sans lever les yeux du volume, il

allongeait la main, prenait en tâtonnant le verre de thé, un biscuit, buvait une gorgée, grignotait quelques miettes et consultait sa montre. Vers midi et demi, il se leva en bâillant et s'approcha de la fenêtre. Kisiakoff rentrerait-il pour le déjeuner? Les affaires de l'imprimerie et de la révolution ne lui laissaient plus de loisirs et il ne se montrait guère qu'aux heures des repas. Que Kisiakoff se révélât soudain l'ennemi du tsarisme et l'allié de l'émeute paraissait à Volodia éminemment grotesque. Sans doute Kisiakoff avait-il quelque intérêt pécuniaire à prendre ouvertement parti pour une cause plutôt que pour une autre. Un homme de son intelligence ne pouvait décemment ajouter foi aux mensonges de la politique. Mais peut-être trouvait-il dans les désordres de la rue une réponse secrète à ses désordres intérieurs? Peut-être se sentait-il à l'aise dans ce remuement de vase et de sang? Peut-être ne recherchait-il pas un contentement spirituel, mais un contentement physique dans le spectacle de cet effondrement hideux des emblèmes. Plus il réfléchissait à la question, plus il semblait à Volodia que l'adhésion de Kisiakoff au soulèvement populaire était en effet d'ordre sensuel et non intellectuel ou moral. Quelle que fût d'ailleurs la nature de cette passion, Volodia la jugeait de haut, comme un dangereux enfantillage. Il ne blâmait pas Kisiakoff pour ses idées ou pour son appétit. Simplement, il était incapable de partager la joie des révolutionnaires, comme il eût été incapable de partager l'indignation des monarchistes. Ce branle-bas, ces arrestations, ces tueries, au nom d'un principe, le dégoûtaient. Il estimait ridicule que des hommes mûrs prissent les armes pour défendre des allégories, des titres de chansons, des noms propres ou un fragment d'Histoire. S'échauffer, s'embrigader, risquer sa peau pour une opinion était une sottise inexcusable à ses yeux. Car toutes les opinions étaient fausses. Sous n'importe quel gouvernement, il y aurait des riches et des pauvres, des savants et des imbéciles, des athlètes et des bossus. A quoi bon tenter de réformer le monde? L'existence était une épreuve longue et monotone, dont il fallait s'ingénier à tirer parti avec malice. Les compensations à cet immense ennui, on devait les

chercher en soi. Volodia s'était organisé mille petits plaisirs égoïstes, tels que laisser une jambe s'engourdir et la faire revenir à la vie en remuant les orteils, se ronger les ongles, faire des taches d'encre sur les draps ou se tirer les poils du nez. Le corps était un jouet que Dieu avait donné à l'âme pour qu'elle s'en amusât. Pourquoi les autres ne pouvaient-ils pas l'imiter? Enroulé sur lui-même, mûré dans son odeur, ficelé dans ses limites de chair et de cheveux, il se jugeait comblé dans sa parfaite et ronde solitude. Les événements extérieurs coulaient sur lui sans l'atteindre. Des êtres négligeables s'agitaient, couraient en tous sens sur sa carapace, comme des fourmis sur une statue. Il ne les sentait pas, ne les voyait pas, tout entier tourné vers le centre. Sans projets, sans soucis, sans élans, sans rancunes, il trouvait ses seules délices à coïncider exactement avec lui-même, à n'être que lui-même : un lâche, un paresseux, un voluptueux, un méchant, un homme à l'œil de verre. Il regarda la rue, par la fenêtre. Des ouvriers et des soldats s'agitaient devant la porte close d'une boulangerie. Une auto, portant un drapeau rouge, était arrêtée au carrefour. Tout cela se passait dans un autre temps, dans un autre lieu, derrière une vitre. Il y avait toujours une vitre entre Volodia et le reste de l'univers.

Se détournant de la croisée, Volodia examina ses mains. Et, aussitôt, elles lui parurent énormes, accidentées, passionnantes. Piquées de petits poils blonds, pigmentées de taches rosâtres, soulevées de veines chaudes, elles constituaient à elles seules une patrie. Une mouche d'hiver, paresseuse, engourdie, qui tournait autour de la suspension, se posa sur son pouce. Il suffisait que Volodia le voulût, et cette mouche devenait plus importante qu'un soldat dans Pétrograd, qu'un général dans son bureau, que l'Empereur lui-même en conseil des ministres. Il n'existait pas de valeurs fixes. Tout dépendait des conventions préalables. Avec intérêt, avec amour, Volodia suivait les mouvements de la mouche sur son doigt. Il observait sa grosse tête globuleuse, ses pattes finement velues, ses ailes transparentes rabattues sur le corselet. Mise en confiance, la mouche allongeait sa trompe, tâtait la peau de la main.

Volodia se sentit chatouillé et eut envie de rire. La révolution n'était rien en comparaison de cette mouche insolente. Il souffla sur la mouche et la mouche s'envola. Une allégresse puérile emplit le ventre de Volodia. Il gloussait à petit bruit, comme après une bonne farce. Où était la mouche? Il la chercha et la vit collée à la vitre. Regardait-elle la rue? Se disait-elle que ces ouvriers et ces soldats étaient d'étranges insectes, d'une nature inconnue, dont rien de sensé n'expliquait l'agitation et le bruit? Était-elle fière d'être une grande mouche devant ces petits hommes remuants et privés de cervelles? Volodia se dit qu'il était de tout cœur avec la grande mouche contre les petits hommes. Il aurait voulu se faire naturaliser mouche, passer d'un règne à l'autre, pouvoir déclarer à son entourage : « Excusez-moi. Je ne suis pas des vôtres. Vos affaires ne me concernent pas. Je suis mouche. »

Au moment précis où il formait cette réflexion, des coups de feu éclatèrent, et Volodia se rejeta dans la chambre. Puis, il entendit le grondement assourdi d'un camion. La mouche avait disparu.

En revenant à la fenêtre, Volodia vit que les soldats s'étaient dispersés en chaîne dans la rue et tiraient en visant les toits. Un frisson désagréable lui parcourut le visage. Il s'avoua voluptueusement qu'il avait peur et courut se coucher. Maintenant, il regardait le plafond craquelé et laissait palpiter son cœur à fortes saccades. Une débandade de morceaux flasques, d'écharpes gazeuses se faisait dans son corps. Toute sa chair était en remue-ménage à cause de ces détonations. Il suait. Il essaya de claquer des dents pour améliorer sa panique. Mais c'était difficile. Il geignit :

— Oh! j'ai peur!... Oh! c'est affreux!...

Subitement, la fusillade se tut et des pas précipités retentirent dans le corridor. Des voix s'interpellaient d'une chambre à l'autre :

— Mais c'est insensé!

— De quel droit?

— On est à la merci de leur bon vouloir!

— On n'a jamais vu ça!

— Ils sont au premier étage!

Quelqu'un frappa à la porte. Volodia se dressa sur son séant et demanda :

— Qu'est-ce que c'est? Je dormais...

— Ici le directeur de l'hôtel. Excusez-moi de vous réveiller, monsieur Bourine, mais les soldats perquisitionnent. Ils disent qu'on a tiré sur eux des fenêtres de l'hôtel.

Volodia se leva et ouvrit la porte. Dans le couloir, un groupe de clients entourait le directeur dont la calvitie luisait comme une lampe.

— Du calme... du calme, bégayait-il. Ils seront très corrects. Ils me l'ont promis. Rentrez chez vous... Oh! je les entends qui montent l'escalier... Rentrez chez vous, pour l'amour du ciel... Et surtout n'ayez pas l'air d'être indignés... Heu... Dans les circonstances présentes...

Volodia retourna dans sa chambre et s'assit au bord du lit, les mains sur les genoux, la tête basse. Il regrettait la mouche, le silence. Il eût voulu pouvoir expliquer à ces soldats qu'il n'appartenait pas à la même espèce que le reste de l'humanité. Des bruits de bottes emplirent ses oreilles. Un poing cognait au battant. Une voix rude cria :

— Ouvrez, citoyen camarade. C'est pour la perquisition. Par ordre!

Avant que Volodia eût bougé de sa place, le bec de cane tourna violemment et deux soldats pénétrèrent dans la pièce. Ils étaient légèrement éméchés et leurs visages marbrés de plaques roses exprimait une fierté béate. Aussitôt, ils se mirent à fouiller la chambre, ouvrant l'armoire, les valises, bousculant les piles de linge et retournant les poches des vestons. L'un d'eux, un gringalet aux moustaches blondes, s'approcha de la table de toilette et prit le flacon d'Eau de Cologne dans sa main noire et osseuse. Sans doute pensait-il trouver de la vodka? Il renifla au goulot, reposa la bouteille et grogna :

— Saloperie!

— Pas d'armes? demanda l'autre, un grand, sec, la lèvre déformée par une cicatrice.

— Non, dit Volodia.

Le gringalet saisit sur la table un coupe-papier en forme de poignard :

— Et ça, qu'est-ce que c'est?

— Un coupe-papier.

— Pourquoi faire?

— Pour ouvrir les lettres.

— Quelles lettres?

— Celles que je reçois.

— Hum! Ça m'a tout l'air d'un couteau. Confisqué.

Et il empocha le coupe-papier avec un air menaçant.

— Voyons les tiroirs, maintenant...

Tandis que les soldats vidaient les tiroirs sur le tapis, Volodia sentait croître en lui une terreur panique. Certes, il n'avait rien à se reprocher. Mais ces hommes étaient-ils accessibles à la raison? Ne fallait-il pas leur proposer de l'argent ou un verre d'alcool pour les amadouer un peu? Il murmura :

— Vous devez avoir froid!

— Sûr qu'on a froid. On ne reste pas toute la journée à se chauffer dans une chambre, nous autres. On travaille à la victoire du prolétariat.

— Eh bien, si je peux vous offrir...

Un cri de surprise lui coupa la parole. Le gringalet avait découvert la boîte de métal dans laquelle Volodia rangeait ses yeux de rechange.

— Des yeux, des yeux de poupée, disait-il.

Un flot de sang sauta aux joues de Volodia. Il bredouilla timidement :

— Oui... J'ai été blessé... Je porte un œil artificiel...

— Ça doit valoir cher, ces bijoux-là.

— Assez.

— Et tu en as toute une série. Un seul te suffirait.

— C'est-à-dire que...

— Les bourgeois, ça ne sait pas dans quoi mettre son argent, reprit l'autre en donnant un coup de crosse au montant du lit.

— Prenez-les si vous voulez, dit Volodia. Mais à quoi vous serviraient-ils?

— C'est joli! On jouera aux osselets avec! répliqua le soldat en fourrant la boîte dans la poche de sa capote.

Volodia suait à grosses gouttes. Longtemps encore, les deux hommes fouinèrent dans la chambre. Puis ils sortirent en traînant les pieds. Resté seul, Volodia poussa un soupir de soulagement et glissa un doigt dans son faux-col mouillé de transpiration. Le péril était passé. Cette incursion des soldats dans sa vie se réduisait à des pertes infimes : le coupe-papier, les yeux de verre. Il pouvait retourner à son univers personnel. Où était la mouche? Que pensait la mouche? « Ils ont tout fouillé, et ils n'ont pas remarqué la mouche! » Elle se trouvait pourtant bien en vue, sur une moulure de la cloison. Mais, comme Volodia s'approchait d'elle, à pas de loup, un hurlement sauvage glaça le sang dans ses veines. Cela venait du fond de l'hôtel, incontestablement. Des bottes tapaient contre un battant de bois sonore. Des voix criaient :

— Ouvre! Ouvre, salaud!

Volodia se glissa hors de sa chambre et vit quatre ou cinq soldats massés à l'extrémité du couloir, devant une porte close. Le directeur de l'hôtel apparut sur le palier, joignit les mains sous son menton gras, et courut à petites enjambées fléchissantes dans la direction du groupe. Volodia l'arrêta au passage :

— Que se passe-t-il?

— C'est épouvantable, balbutia le directeur. Le colonel Staroff habite là... Il est en permission... Je suis sûr que c'est lui qui a tiré de sa fenêtre sur les soldats... Maintenant, il s'est barricadé... Ils vont... Ils vont enfoncer la porte... le tuer... Que faire?

Au bout du corridor, tendu de papier violet à ramages et éclairé par un œil de bœuf aux croisillons doublés de neige, les capotes grises s'agitaient frénétiquement. Des coups de crosse firent voler les premières planches du vantail. La porte hoquetait, secouée sur ses gonds. Les gars hurlaient :

— Ouvre, salaud! C'est toi qui as tiré! On le sait! Ouvre!

— Faut le prendre vivant.

— On l'emmènera à la Douma.

— Ouvre!

Soudain, une voix énorme éclata, dominant le tumulte :

« Dieu protège le tsar!
« Règne pour notre gloire,
« Règne pour terrifier l'ennemi,
« O notre tsar orthodoxe! »

C'était le colonel qui chantait. Il chantait faux, avec violence, avec exaltation, comme un homme ivre. Puis il se tut, et un coup de feu retentit, seul et sec.

— Fumier, cria un soldat. Il s'est brûlé la cervelle.

La porte s'effondra enfin, et les hommes s'engouffrèrent dans la pièce. Une légère fumée bleuâtre flottait dans l'encadrement du chambranle. Volodia porta la main à son cœur, comme s'il eût été sur le point de défaillir. Les muscles de ses jambes tremblaient. Une mauvaise nausée lui desserra les dents. Il voulut s'enfuir, mais il n'avait pas la force de bouger. Bientôt, les soldats reparurent, traînant par les pieds le cadavre du colonel. Il était en tenue de parade, avec toutes ses décorations épinglées sur la poitrine. Ses bras retournés glissaient sur le tapis, derrière le corps. Sa tête forte et ovale, hérissée d'une barbe grise, était ficelée de sang frais. Les yeux grands ouverts regardaient le plafond avec intelligence. Volodia rentra précipitamment dans sa chambre, se jeta sur son lit et se mit à geindre :

— Qu'ils me laissent tous en paix avec leurs histoires! J'en ai assez! Assez!

Les soldats passèrent devant sa porte. Il les entendit haleter, trébucher, jurer comme des portefaix. La voix du directeur psalmodiait :

— Aïe! Aïe! Quel malheur!... Et le tapis qui est entièrement taché!... Attention aux marches...

Les bottes sonnèrent dans l'escalier. Une femme sanglotait à l'étage supérieur. Puis, par degrés, le silence revint dans la maison comme une eau qui monte. Volodia regarda le mur. La mouche n'avait pas bougé.

(A suivre.)

HENRI TROYAT.

CHRONIQUES

LECTURES

SUR LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE DE SADE

Contrairement à ce que prétendait Anatole France, il est utile de traiter un texte de Sade comme on le ferait d'un texte de Pascal : « Tout le bonheur de l'homme est dans son imagination : il ne peut prétendre à la félicité qu'en en servant tous les caprices (1). » *Telle serait, selon Maurice Nadeau, anthologiste et commentateur, la formule qui donne le fin mot de la philosophie du célèbre marquis, celle qui pourrait la rendre humainement acceptable et même socialement applicable. Nadeau précise encore que* « Sade a compris que l'imagination possédait cette vertu singulière de porter en elle-même sa propre satisfaction ». *Pour avoir la clé de ces interminables scènes d'érotisme noir et celle des vues philosophiques qui les accompagnent sans cesse, il faudrait donc comprendre que l'objet de la pensée « sadiste » était de nous délivrer des phantasmes de l'imagination « sadique », en les produisant au grand jour d'une vaste entreprise de défoulement, en sorte qu'ils deviendraient innofensifs. Révélée au « sadisme » l'humanité serait affranchie du désir de le mettre en application en vertu du principe selon lequel il est inutile d'aller chercher dans la réalité ce qu'on a le loisir de se procurer en rêve.*

Je ne doute pas que cette interprétation semi-psychanalytique contienne objectivement une bonne part de vérité, qu'un bon usage de la vertu cathartique de l'imagination soit celui qu'un

(1) Marquis de Sade. Textes choisis par M. Nadeau et précédés d'un essai : *Exploration de Sade*, (La Jeune Parque, 1947.)

honnête homme puisse faire de la lecture de Sade de telle manière qu'il lui viendra ensuite à la pensée d'aller recommander son exemple à autrui avec le conseil « purgez-vous! » *(formulé expressément par Maurice Nadeau). Je ne doute même pas que Sade lui-même, composant ses écrits dans des conditions où, comme on le sait, seule la liberté du rêve lui était concédée, ait pu apprécier pour son propre compte l'effet bienfaisant de cette instruction d'hygiène. Je doute cependant que l'auteur de* « *Juliette* » *ait pensé tirer explicitement un parti de vertu d'une nécessité de tout accomplir en songe dont les quatre murs de sa prison constituaient la véritable expression. Replacé dans son contexte, le texte de Sade cité plus haut ne paraît nullement avoir le sens que son commentateur voudrait lui conférer. On ne voit pas que l'imagination dispense de la réalisation puisqu'elle est au contraire donnée comme l'incitation, au cours de l'entretien de Saint-Fond avec la jeune fille qui devra personnifier* la prospérité du vice.

Le ministre dans lequel on a pensé retrouver Choiseul prend soin d'ailleurs de préciser en parlant du rôle qu'il attribue à l'imagination que « le plus fortuné des êtres c'est celui qui a le plus moyen de satisfaire à tous les égarements qu'elle inspire (1). » *Rarement interprétation fut plus sollicitée et détournée que celle de Nadeau dont l'excuse est le bon motif qui l'inspire, soit le parti d'opposer Sade aux* « *sadiques* ».

Pour une semblable raison, c'est-à-dire en vertu du respect des textes quels qu'ils soient, je ne me sentirais pas d'humeur à partager la vertueuse indignation de Nadeau contre ceux qui penseraient découvrir le moindre affinité entre les créatures nées de l'imagination du marquis et les « *sadiques par raison d'état* » *tels que les récents procès intentés aux criminels de guerre sont venus les révéler. Ce point appelle naturellement des précisions : on n'ignore pas que Sade s'est élevé avec un beau courage contre la peine de mort telle que la concevait Robespierre, c'est-à-dire comme un instrument destiné à faire régner* « *la vertu* ». *L'antipathie de cet* « *ennemi des lois* » *pour les* « *monstres froids* » *est certaine et s'il est une espèce de* « *sadisme* » *que l'on découvrirait difficilement dans ses écrits c'est celui qui serait d'inspiration uniquement juridique ou morale. Il ne découvre pas la moindre*

(1) Nadeau, *loc. cit.*, p. 198. Contexte du texte de Sade cité plus haut.

inconséquence avec ses principes dans l'attitude qu'il a personnellement adoptée à l'égard de la Terreur révolutionnaire lorsqu'elle mettait en œuvre la guillotine judiciaire plutôt que la fureur des Septembrisades (on sait qu'il fut l'apologiste de Marat).

Des sadiques qui pensent abriter leurs envies naturelles derrière le prétexte de la « raison d'État » conservatrice ou révolutionnaire et utiliser pour leurs fins personnelles l'instrument de puissance qu'elle fournit, on en découvrira cependant autant que l'on en voudra parmi les héros de Sade : Saint-Fond le ministre, Borchamps le conspirateur, Catherine l'impiratrice, le grand maître de la police romaine et jusqu'à Dolmancé lui-même. A propos de ce dernier personnage, Mme de Saint-Ange, l'une des héroïnes de la Philosophie dans le Boudoir *remarque avec satisfaction que* « dirigeant le glaive des lois, le scélérat s'en est souvent servi pour satisfaire ses passions. » *Ce dernier point précise bien à quelles conditions la « raison d'État » elle-même peut être réhabilitée dans la perspective sadiste. Je n'hésite pas à penser à ce propos que Nadeau se montre d'une injustice flagrante à l'égard des petits tortionnaires des camps de concentration nazis en supposant qu'ils se sont bornés à exercer leur fonction comme de simples « robots ». Ceux qui ont fait la triste expérience de leur savoir-faire ont souvent témoigné du contraire et si la plaisanterie n'était pas déplacée dans un pareil sujet, on pourrait dire que si les criminels en question avaient trouvé des juges disposés à l'entendre de la même oreille que Mme de Saint-Ange, leur acquittement était certain. Il paraît tout de même abusif de soutenir qu'il n'y a nulle affinité entre l' « univers concentrationnaire » et le monde du marquis de Sade. On en découvrirait au contraire de nombreuses et de certaines : le secret propice qui garde ces lieux d'élection où l'on peut tout faire comme en rêve, l'inutilité là-bas de s'encombrer de l'appareil des lois, la nécessité cependant de se plier à une règle d'inhumanité sévère si l'on veut assumer la condition de maître et de gardien. Bien plus, si l'intérêt pour l'œuvre de Sade a grandi depuis la dernière guerre au point que les études et les anthologies se sont multipliées à un rythme précédemment inconnu, je ne pense pas que les révélations récentes soient étrangères, au moins dans l'esprit du public, à une pareille vogue, quelque superficielle on puisse croire cette interprétation. Tout s'est passé, comme si, pour reprendre le titre d'un ouvrage*

publié en Angleterre et qui avait trait à d'autres camps de concentration, l'autre face de la lune (1), *celle qui se tient constamment secrète, venant soudain d'être dévoilée, on allait s'enquérir des traités d'astronomie faisant la théorie de ce curieux phénomène.*

Où voulais-je en venir avec ce liminaire critique? Non pas à confondre Sade avec ses personnages. Encore qu'il soit moins « blanc » qu'on veut souvent le dire, il n'y a pas plus de raison de douter de ses « vertus d'humanité » que de son « dérèglement d'imagination » et sans doute faut-il le prendre tel qu'il se présente lui-même dans l'une des lettres inédites que vient de révéler Gilbert Lely (2). *Mais pour éviter d'avoir à présenter cette œuvre extraordinaire dans une perspective faussée, il conviendrait de l'étudier dans un esprit d'exégèse plutôt que d'apologétique moralisante. La meilleure étude sur Sade qui demeure celle de Pierre Klossowski* (3) *n'échappe pas à ce travers et l'introduction de M. Nadeau y tombe à plein, malgré la diversité d'inspiration des deux auteurs, l'un converti au catholicisme et l'autre qui se pense à la fois surréaliste et révolutionnaire marxiste. Lorsqu'on dit que Sade est un des « plus grands moralistes de tous les temps » — et cela est vrai — une équivoque persiste sur le sens du mot « moraliste ». Plutôt que de le prendre à la lettre ou de lui inventer un esprit qui n'est pas le sien, il faudrait sans doute restituer à l'étiquette dont on voudrait faire honneur à Sade le sens qu'elle garde encore parfois : le « moraliste » est celui qui contribue à nous faire progresser dans la connaissance de l'homme, la plus importante sans doute.*

De ce point de vue, Sade apparaît bien comme le Christophe Colomb d'un nouveau monde, comme l'autre découvert par mégarde. Bien que le moraliste ait pensé faire du Système de la Nature *du Baron d'Holbach, cette version du spinozisme à l'usage des athées du XVIII*e *siècle, la* « base de la philosophie (4) », *je suis porté à croire — et sur ce point je m'accorde avec Klossowski — qu'il s'en éloigne aussi véritablement que le navigateur l'avait*

(1) *The dark dide of the moon.* Ouvrage publié par la Générale Sikorskaia avec une préface de T. S. Eliot.

(2) *Morceaux choisis,* de Sade, par. G. Lely. (P. Seghers, 1948)

(3) *Sade mon prochain.* (Éd. du Seuil, 1947.)

(4) G. Lely, *loc. cit.*, p. 129. *Lettre inédite.*

fait des Indes. Parti en explorateur hardi à la fine pointe de son imagination, le déroulement des conséquences l'amène très loin des principes sur lesquels il avait cru se guider. Une certaine manière de rencontrer l'absurde est le gage le plus sûr de l'authenticité d'une découverte. En dépit des contradictions apparentes qu'il présente de l'extérieur avec les multiples « systèmes » soutenus par divers personnages (1), *il suffit de se laisser orienter par un certain fil conducteur pour voir apparaître dans toute sa rigueur l'architecture du Système Sadiste lui-même. Sa construction a présupposé le renversement conscient ou inconscient de toute idéologie régnante au XVIII*e *siècle en particulier de tout ce qu'on pensait savoir de l'homme au Siècle des « Lumières ».*

L'auteur de la Philosophie dans le boudoir *suivant une démarche inverse de celle de Rousseau, de Kant et de Robespierre a pensé faire de l'athéisme le véritable postulat de la Raison pratique. Je n'irai pas dire avec Klossowski qu'il ne s'agissait là que d'un « voile ». Mais devançant le héros de Dostoïewski, Sade a dégagé cette conséquence que* Si Dieu n'existe pas, tout est permis. *A quoi cela servirait-il de savoir que « tout est permis » s'il ne devait s'agir de retrouver tout ce qui a été défendu? Au lieu de supposer avec les naïfs athées de son temps que cette révélation pouvait être compatible avec la simple substitution de l'utilitarisme à l'ancienne morale théologique, refusant de s'arrêter en si beau chemin, D. A. F. de Sade a découvert la possibilité de bâtir une contre-morale aussi rigoureuse que l'autre, aussi ferme dans ses principes que dans ses conséquences. Bien loin que cette entreprise fût un simple jeu de l'esprit, elle lui donnait le pouvoir de contempler, plus qu'aucun autre ne l'avait fait avant lui, l'envers du décor humain, en mettant à nu le jeu des instincts que la morale ordinaire avait toujours cru réprimer en même temps qu'elle le voilait. On sait quelle règle de conduite prescrit la morale de Kant dont les affinités avec Robespierre ont été finement notées par Henri Heine, affinités historiquement explicables si l'on songe à l'influence exercée par Rousseau sur le révolutionnaire comme sur le philosophe. Il s'agit, selon la seconde formule de l'impératif catégorique de « traiter l'humanité, soit dans sa per-*

(1) La très belle étude de M. Blanchot publiée dans *Les Temps Modernes* fait ressortir la complexité plutôt que l'unité de ces vues.

sonne, soit dans celle d'autrui, toujours comme une fin et jamais seulement comme un moyen ». Si l'on renverse la formule kantienne selon le procédé de pensée à rebours illustré par Lautréamont dans Poésies *quant à la manière de traiter les maximes, on obtient le principe de la contre-morale du libertinage découvert par Sade et poursuivi par lui rigoureusement dans toutes ses applications : traiter l'humanité, soit dans sa personne, soit dans celle d'autrui, toujours comme un moyen (de jouissance) et jamais seulement comme une fin (que l'on croirait à tort plus respectable que celle qui nous serait proposée par l'un quelconque des accidents de la nature). De là découlent d'extraordinaires conséquences tant positives que négatives : la légitimité du refus de procréer au cours des diverses fantaisies du libertinage sexuel (puisque le développement de l'humanité n'est pas une fin et de ce point de vue apparaît le bien-fondé de la sodomie), la recommandation de la torture et du meurtre comme œuvres pies (puisque ces pratiques reviennent à traiter la personne humaine comme une simple chose, matière à ouvrer en vue d'opérer une transformation naturelle).*

*Les bons athées du XVIII^e^ siècle comme Helvetius et le baron d'Holbach avaient toujours pensé qu'en s'affranchissant de la morale théologique, on donnait simplement libre cours à d'innocentes jouissances proscrites par la « superstition », mais que pour le reste les principes permettaient de sauvegarder l'essentiel de ces vertus d'humanité sans lesquelles aucune société et même aucune existence humaine ne paraît concevable. L'homme n'est-il pas un égoïste « raisonnable » susceptible d'entendre la voix de l'« intérêt bien entendu »? Ainsi Spinoza lui-même, qu'ils n'avaient pas tout à fait tort d'invoquer, estimait possible par cette voie la conversion de l'*homo homini lupus *en* homo homini deus. *Le postulat de cette argumentation, c'est qu'il n'y a pas d'autre instinct fondamental chez l'homme que celui de la conservation individuelle et spécifique : la* tendance de l'être à persévérer dans l'être *que Spinoza encore découvrait au fond de toutes choses. Dans cette perspective la voix de la Raison et celle de l'Instinct ne sont pas discordantes. Le principe du plaisir étant subordonné à l'appétit de conservation, il apparaît, s'il vient à y contrevenir, qu'il s'agit de simples erreurs de l'entendement toujours susceptibles d'être corrigées pourvu que l'on consente à*

s'éclairer. Les vices destructeurs de l'humanité individuelle et collective ont leur source dans l' « intérêt mal entendu » auquel une meilleure éducation pourra toujours remédier.

Si Sade, en renversant le principe de la morale spiritualiste, est allé tout droit à d'autres conséquences, c'est qu'il a pensé que chez l'homme comme dans la nature, le principe de la conservation, loin d'être seul à régner, serait plutôt un obstacle à l'inépuisable fécondité que l'on découvre au fond de toutes choses, s'il n'était contrebattu sans cesse par un principe de destruction au moins aussi puissant. Cette puissance de négativité que Nadeau rapproche judicieusement de l' « instinct de mort » de Freud étant donnée, le « système de la nature » va se trouver dialectiquement dégelé au point de se transformer en fournaise. Il est remarquable de constater qu'ainsi la contre-morale s'adosse à une contre-métaphysique et même à une contre-théologie qui n'ont rien d'agnostique ou de « mondain ».

Cette puissance universelle de destruction dont la révélation dans le cœur de l'homme sera le sado-masochisme, est-elle Dieu ou la Nature? Nadeau est très préoccupé de sauvegarder contre Klossowski l'orthodoxie philosophique de l'athéisme « sadiste ». Il suffit pourtant de se rappeler que Spinoza invoqué comme maître par tous les athées du XVIII^e^ siècle disait Deus sive natura *pour comprendre à quel point cette dispute peut être frivole. Saint-Fond, lorsqu'il s'improvise para-théologien pour découvrir à Juliette l'existence de l'*Être Suprême en méchanceté *et le Pape lorsqu'il entreprend de communiquer à l'héroïne un enseignement plus orthodoxe au sens de Nadeau, en dépit de la lettre, disent exactement la même chose. Le Pape « sadiste », athée comme il se doit, demeure cependant assez bon théologien pour maintenir la distinction entre la « nature naturante » et la « nature naturée » reprise par Spinoza à la tradition médiévale et qui n'est pas autre en dernière analyse, sous le voile de la substance et des modes, que celle de Dieu et des créatures. Il est d'ailleurs remarquable de le voir rapporter à la « Nature naturante » l'exigence de destruction rendue indispensable pour faire place à une fécondité sans cesse renouvelée. Le vœu des créatures particulières qui tentent de se conserver pourrait y faire obstacle. Il s'agit donc de savoir si l'on s'attachera à la loi des créatures ou à celle de la Puissance Suprême. De ce point de vue d'ailleurs*

une certaine liberté paraît se trouver restaurée, en dépit de la profession fataliste que Sade emprunte encore à Spinoza via d'Holbach. L'athéisme de Sade, pourvu qu'il soit convenablement interprété, porte sur la notion du « Bon Dieu ». C'est pourquoi on le voit célébrer une contre-providence acharnée à faire triompher le vice et à écraser la vertu. Si l'on veut bien entendre quelle est la « vertu » condamnée, on verra qu'il s'agit de l'appétit de conservation des créatures et de tout ce qui peut le servir et quel est le « vice » glorifié, la soumission à l'impératif cosmique de la destruction qui se manifeste par l'attrait de la plus haute jouissance. Malgré les réserves inspirées au chevalier de la Philosophie dans le Boudoir *par la ténébreuse manière qu'a Dolmancé d'engager les* « Français » *à devenir* « républicains », *le choix de Sade, théoriquement du moins, n'est pas douteux. Si son ambivalence persiste à l'égard du monstre horrible qu'est devenu pour lui* Deus sive natura, *il n'est pas du parti des créatures. Ainsi le chimiste Dalmani, un autre de ses héros qui professe la plus épouvantable aversion à l'égard de la « Nature », n'entreprend pas moins de l'imiter pour s'égaler à elle en puissance de destruction, c'est-à-dire qu'en fin de compte son objet est bien de se diviniser. Une contre-mystique avec l'exigence d'un semblable ascétisme marqué au signe inverse, vient couronner la contre-théologie de la même façon que celle-ci couronnait la contre-morale. Toutes les descriptions d'orgies sadistes sont auréolées par une lueur d'apothéose. Il s'agit bien d'une imitation de* Deus sive natura *conçu sous les espèces de l'*Être Suprême en méchanceté. *A quel point cette notion du « divin » peut être incoercible dès qu'on entreprend de porter un attribut quelconque à son degré de paroxysme, c'est ce dont on se rendrait compte encore en constatant que les plus fervents admirateurs de Sade n'ont pas hésité à l'utiliser pour qualifier le « marquis » lui-même.*

La contre-morale sadiste demeure bien une morale à sa manière puisqu'elle maintient une norme de réciprocité dans cette sorte d'impératif catégorique formulé à l'envers où l'on peut découvrir sa véritable expression. Si j'ai résolu de traiter la personne humaine d'autrui comme s'il s'agissait d'un simple objet de consommation destiné à être détruit pour ma propre jouissance, je dois accepter que, le cas échéant, les autres procèdent de même à mon égard. Au moins dois-je accepter d'en courir le risque.

Tel est le pacte fondamental du libertinage destiné à se substituer au Contrat social *ou à la législation universelle de la* République des fins. *L'aboutissant logique du système, dans lequel on chercherait en vain la moindre fissure, n'est donc pas une espérance de salut à rechercher dans le monde plutôt que dans l'autre, comme le suggérait toute la philosophie du XVIII*e *siècle : il s'agit au contraire d'obtenir le consentement final de l'homme à sa propre perte individuelle et même collective ou spécifique, conséquence maintes fois relevée par Sade. Le libertin est celui qui accepte d'être un homme* perdu *à tous les sens du mot. En droit aussi bien qu'en fait, logiquement aussi bien que psychologiquement les exigences du jouisseur et de l'objet de jouissance, du bourreau et de la victime sont complémentaires et réversibles. C'est ici que l'on voit apparaître le masochisme comme l'indispensable complément du sadisme et peut-être même comme son secret. Cette dernière hypothèse qui avait déjà été envisagée par Freud dans ses derniers essais a été subtilement développée par Paulhan dans sa préface de* Justine, *sans doute en forçant la note pour mieux faire ressortir cet autre aspect de la vérité. Une telle conception appelle d'importantes réserves puisque l'imagination de Sade paraît le faire ranger dans la catégorie des « actifs » plutôt que dans celle des « passifs ». Mais je ne vois pas la nécessité de la reprendre avec autant d'acrimonie que le fait Gilbert Lely dans sa préface des* Morceaux Choisis.

Eclairer l'homme dans une perspective qui fût résolument « inhumaine », telle paraît bien avoir été consciemment ou inconsciemment l'entreprise poursuivie par Sade dans ses écrits. On ne doutera pas qu'elle l'ait mené au moins à d'importantes découvertes concernant le « dessous des cartes ».

Est-ce là le dernier mot. Je n'en suis pas encore certain. Le texte inédit publié par Gilbert Lely grâce à l'obligeance du comte Xavier de Sade, dans lequel on voit l'auteur de Juliette *écrivant à sa femme, décrire comment son aïeule Laure, la belle amie de Petrarque, lui est apparue en rêve, à la-manière d'une Isis nocturne pour se pencher sur sa misère et l'inviter à venir la rejoindre dans un autre monde* (1), *appellerait encore bien des réflexions. Tandis que l'imagination diurne du marquis est peuplée d'images horribles on la voit, contrairement à ce qui*

(1) *Loc. cit.*, pp. 125-127.

se passe chez les autres hommes, profiter du sommeil pour émigrer vers les hauteurs. S'il est vrai que le Sadisme est l'envers du décor humain, il y a encore un envers de l'envers de ce décor qui n'équivaut pas simplement au rétablissement de la perspective ordinaire des hommes. Au point de fuite de l'imagination sadiste on redécouvre la Fontaine de courtoisie.

AIMÉ PATRI.

A PROPOS DU *MUSÉE IMAGINAIRE* D'ANDRÉ MALRAUX

Le Musée Imaginaire (Skira) est le premier volume d'une œuvre qui doit en comprendre trois; évitons de tirer d'un premier examen des conclusions sous forme de jugement : pour cette raison d'inachèvement, *le Musée Imaginaire* appelle d'abord une description. Par ailleurs, l'importance des sujets traités, la place du livre dans l'œuvre de Malraux, sa forme même (style, rythme, construction) sont pour le critique autant de raisons qui l'incitent à progresser prudemment. Plus une œuvre propose de difficultés, de secrets, plus elle apparaît complexe, embarrassée dans ses racines, dans les liens de sa naissance, plus il est nécessaire que son examen soit accompagné d'une constante conscience de la méthode de cet examen : il est nécessaire de se tenir en même temps qu'on tient l'œuvre. Application difficile quand il s'agit d'un livre qui *entraîne*, dont toutes les formules ont leur force augmentée par un extraordinaire agencement des mots, un style à la démarche véritablement royale, le son d'une voix qui fait se lever en nous — comme un accompagnement musical — le souvenir des dialogues de *la Condition Humaine*, de *l'Espoir*; enfin une puissance qui est comme la pointe (provisoire) d'une œuvre jamais involontaire mais toujours organisée, conquise avec de secrètes réponses de livre en livre, une reprise acharnée des mêmes thèmes, un va-et-vient souterrain d'explication et d'implication.

***

Le plan apparemment nouveau auquel atteint Malraux avec la *Psychologie de l'Art* contient donc tous les autres, ceux sur lesquels évoluaient ses livres précédents ; mieux : il les justifie,

les exprime avec une largeur ou une profondeur accrue. Tout ce *Musée Imaginaire* fait penser à une grande ouverture romantique, enlevée sur un rythme rapide, avec ses thèmes exposés en phrases-éclairs, des arrêts brutaux, des raccourcis qui éclatent sous le soleil d'une révélation. Il ne s'agit pas pour Malraux d'histoire de l'art mais véritablement de création — d'une tentative d'instauration de valeurs nouvelles, d'une prise de conscience de la civilisation du XX^{e} siècle. La première idée à laquelle Malraux s'attache est celle de l'évolution, par le moyen de l'art, des rapports de l'homme et de l'œuvre depuis la naissance de cet extraordinaire musée imaginaire que permet la reproduction mécanique. C'est ce musée qui nous conduit à un plan nouveau de la connaissance. Il mène à la découverte des styles : à partir du moment où l'on peut avoir sur sa table tout Rubens ou tout Cézanne, l'ère de la véritable compréhension commence : *tout rapprochement d'un grand nombre d'ouvrages de même style crée les chefs-d'œuvre parce qu'il nous contraint à en comprendre le sens.* En fait la reproduction délivre l'œuvre de sa matière. Elle est un facteur d'intellectualisation : celle-ci qui résulte de la rencontre volontaire d'œuvres qui à leur naissance l'ignoraient, influence les conceptions des créateurs contemporains. Qu'il s'agisse de cette évolution de la conscience artistique, de cet examen de l'art par lui-même et de ce progrès réalisé par des moyens autonomes — ou de la place de l'esquisse par rapport à l'œuvre achevée — ou de l'analyse de l'art moderne, (art abstrait, art religieux) — pour ne prendre que quelques exemples — Malraux dépasse constamment le domaine de la plastique pure. Cela n'étonne pas. S'il y a un terme qui revienne souvent, non seulement dans cette *Psychologie de l'art,* mais encore dans toute son œuvre, c'est bien *l'homme* (*l'homme est le seul objet digne de notre passion,* écrivait-il il y a vingt ans dans un de ses premiers essais : *D'une jeunesse européenne*). Ancienne obsession (comme celle, voisine, de l'histoire), obsession nécessaire à l'unité secrète d'une œuvre. Il s'agit aujourd'hui de *l'homme devant l'art,* non pas des productions de l'art considérées comme des objets immobiles; pour tout dire, c'est la notion de civilisation qui est en cause — et plus spécialement la notion de civilisation européenne. On sait que Malraux s'est exprimé longuement à ce sujet lors de la session parisienne de l'U.N.E.S.C.O. en 1946. On retrouvera ainsi dans *Le Musée Imaginaire* quelques-unes des propositions essentielles de *l'Homme et la Culture artistique.*

***

Ce livre fait de longs morceaux d'analyse brusquement confrontés à quelques formules synthétiques, nous venons d'en donner la mélodie. Un éblouissant commentaire technique en est l'accompagnement : sur la peinture italienne — sur l'évolution de l'art plastique (de la création d'un univers sacré à celle d'un univers transfiguré puis d'un univers autonome, spécifiquement artistique) — sur la définition du chef-d'œuvre — sur le langage spécifique de la peinture, sur l'art conçu dans son autonomie en dehors de tout réalisme — sur bien d'autres sujets, Malraux jette une lumière violente. Il a forgé cent définitions qui feront partie dorénavant des références esthétiques; l'art moderne, notamment, trouve chez lui sa plus valable défense.

***

Mais revenons-en à l'essentiel. Donc ce n'est pas en historien ou en critique d'art que Malraux se présente dans ce livre où tout parle pourtant de formes et de couleurs. La chronologie, les influences, les écoles? Là n'est pas le sujet. Il s'agit de l'homme. Quelles sont les forces qui le poussent à dessiner, à peindre, à sculpter? Après quelle transformation? Avec quelle intention? Quelle est, enfin, la valeur, quel est le sens de ce monde irréductible au réel — et inséparable du réel — que l'artiste construit? Révolte de la créature voulant renouveler le geste divin? Tentative d'arracher à ses propres fantômes, à ses abîmes intérieurs, les images qui seront chargées d'exorciser le destin?

Ces questions, Malraux, les pose sans cesse et oblige son lecteur à se les poser. Cela ne surprend pas ceux qui connaissent son œuvre; tout entière, dans son abstraction frémissante (abstraction : résidu d'une expérience brûlée), elle n'est qu'une métaphysique vécue, une grande interrogation sur l'homme, son destin, sa liberté. Mais jamais encore cette interrogation ne nous avait été posée de cette façon, dans une telle simplicité, avec des couleurs aussi tranchées. L'un des moyens de sauver l'homme de la honte, il apparaît donc que ce soit l'art. On retrouve dans Malraux cette volonté de découvrir ou d'inventer une image parfaite de l'homme. Voici la créature vue à travers les images d'elle-même qu'elle a données, des images qui la

révèlent dans sa vérité (c'est-à-dire sa volonté : l'homme n'est pas ses secrets).

Mais derrière cette analyse des styles, cette grande confrontation des images que l'homme a laissé de lui-même et de ses dieux, on retrouve, toujours présente, l'inquiétude des temps d'aujourd'hui, la conscience d'une civilisation en crise, toute une *aura* collective dont Malraux, une fois de plus, se sera montré l'extraordinaire formulateur. C'est l'inéluctable liaison de l'Histoire et de l'Art, deux termes constants de la mythologie de Malraux : « L'espoir d'un art nouveau qui s'ouvrait sur un monde ouvert à l'infini s'arrête avec l'espoir d'une science nouvelle qui allait le conquérir. L'esprit européen, menacé dans sa forme, se métamorphose comme l'esprit médiéval, sous les coups des guerres sans fin, fit son enfer au XV^e siècle avec le grand espoir perdu des cathédrales. Mourante ou non, à coup sûr menacée, l'Europe toute chargée des résurrections qu'elle embrasse encore — semble se penser moins en mots de liberté qu'en terme de destin (1) ».

Cette citation, prise entre cent autres, montre le ton véritable du livre, de combien il dépasse la simple étude des formes — même poussée jusqu'à la recherche des lois, de l'absolu — et comment s'y opère le passage d'une réflexion esthétique à des vues qui se rattachent étroitement à une philosophie tragique de l'histoire.

Et n'est-ce pas une tragédie que l'évolution de l'art — une tragédie où le destin et sa victime sont visibles en même temps; une tragédie avec les longs repos du chœur, les crises, les cris monotones, les formules prophétiques qui ébranlent la foi la plus ancienne? Tout, dans l'art qui traverse les siècles, a une signification — est symbole — tout parle de l'homme et de ses rêves. Mais si l'histoire est le drame de l'homme, de ses mythes et de ses dieux, l'art est aussi une histoire et la plus profondément significative qui soit. Psychologie de l'art, psychanalyse

(1) L'art tragique d'aujourd'hui, dit aussi Malraux, arrache *ce poing imposteur dont la civilisation clôt la bouche de la destinée.* Art de révélation, de dénonciation des manques et des fautes d'une civilisation. Art chargé de dire si l'homme a un avenir. Jusqu'à présent, Malraux éclaire surtout une *renaissance de la fatalité*, à ce moment où nous sommes d'une histoire à laquelle ont contribué Rubens, Giotto, Poussin, Cézanne, Picasso, les miniaturistes du Moyen-Age, les sculpteurs Summériens. L'accent dominant de la prise de conscience de Malraux, de l'histoire est maintenant mis sur l'art — l'histoire s'augmente de l'art.

aussi — enquête où toutes les œuvres sont invoquées *comme des preuves*. Ce que rêve l'homme, disait Hegel, c'est son portrait. Ce que veut l'homme, c'est son art, pourrait-on écrire après Malraux. C'est son unité. L'obsession de l'unité, comme visage de l'absolu ou comme moyen d'y parvenir, c'est elle que l'on retrouve dans l'héroïsme selon Malraux, dans son recours à l'érotisme, et, aujourd'hui, dans cet élan quasi désespéré qui le lance véritablement à la conquête de l'art. Une conquête de l'art pour l'homme : l'art c'est la main de l'homme sur un monde privé de sens, c'est ce qui nie l'absurde, résout les contradictions; c'est ce qui permet à l'homme de s'identifier avec lui-même, de découvrir sa vérité essentielle (ce que T. E. Lawrence nomme *personnage central*). Si l'on veut il s'agit de parvenir non seulement à la sérénité, mais à une véritable invulnérabilité — une réponse à la mort et au désespoir — d'essence proprement religieuse.

GILBERT SIGAUX.

TOUJOURS LE JANSÉNISME

Guillaume Francœur (1), notre ami, s'apprêtait pour toutes les fêtes. Non pour les plus viles. Mais il n'eût pas appelé fête ce qui l'eût abaissé, ayant déjà dans la colonne vertébrale une bonne dose de fierté, et — pourquoi pas? — d'orgueil. Pour toutes les fêtes (Fabrice), et aussi, il me semble, pour ce que les moralistes appellent : la lutte pour la vie (Julien Sorel). J'ai souvent songé à ce titre annoncé sur la page de garde des romans de Fraigneau : *Le concours de grimaces*. Titre qui n'a jamais pris corps. Pourquoi? La raison en est simple : Fraigneau s'est converti. N'entendez rien d'autre que ceci : il a tourné, il s'est détourné d'un certain ordre de choses au profit d'un autre ordre de choses. Naturellement, un goût amer de l'excellence excitait l'âme de Guillaume comme un goût amer du bonheur n'abandonne pas celle de ce Monsieur de Pontchateau (2)

(1) C'est le nom du héros des premiers romans de Fraigneau : L'*Irresistible* et *Camp volant*.

(2) André Fraigneau : *Le journal profane d'un solitaire* (La Table Ronde).

dont, pudiquement, Fraigneau invente le journal, à la fois par amour et par haine du je. Mais le rapport des couleurs s'est modifié, et le goût de l'excellence l'emporte sur celui du bonheur. Peut-être Guillaume gardait-il le vœu de *gagner?* Pontchateau lui préfère le vœu de se sauver. Se sauver, c'est d'abord fuir. Je précise : fuir le concours de grimaces. La famille des « jansénistes », dont je n'ai pas fini de parler, peut se compter sur ce texte : « J'ai commencé une vie nouvelle. J'ai abandonné mon palais, mes amis brillants, Poussin, et jusqu'à mon nom (voici l'explication de ce journal d'emprunt)... Je suis M. Fleuri et j'habite le premier étage d'une masure, au bord du Tibre. »

De tout ce livre, un point surtout me frappe, éloquent : la rencontre Retz-Pontchateau. C'est vraiment une rencontre. On sait que Retz était l'ami de Port-Royal. On peut assurer que cette amitié était inspirée par la haine d'un pouvoir qui tracassait aussi Port-Royal. Il y avait une autre raison : une secrète estime. Le condottiere vaincu (mais il a suffisamment fait enrager le monde pour que ses défaites lui procurent de la joie) regarde le janséniste avec envie. Il ne comprend pas tout à fait son langage. Ainsi, de Saint-Cyran, dont Pontchateau lui rapporte qu'il commanda de célébrer avec dignité la mort du Roi, Retz dit : « Quel maître! ». Sur quoi Pontchateau rectifie : « Non, Monseigneur, quel sujet! » La différence d'esprit est là : mais ces fossés sont de ceux qui se comblent, comme je disais qu'ils se pouvaient sans peine combler entre le Malatesta et l'Alvaro de Montherlant.

Sur quoi je prie ceux qu'indigne la tentation janséniste, et qui préfèrent Retz querellant à Retz retraité, Rancé éperdu de gloire à Rancé éperdu de sainteté, de ne pas s'indigner trop vite. La couleur du monde ne cesse pas de nous émerveiller, elle ne cesse pas d'émerveiller Pontchateau. Mais il faut que nous reprenions courage. Vos hommes d'affaires qui nous proposent de gagner, vos députés qui nous pressent de prendre part à leurs loteries, mentent et trichent. Rien ne les effraie comme de voir que nous n'acceptons pas leurs règles du jeu. M. de Pontchateau se retire du concours de grimaces.

***

Fuir; se sauver, c'est aussi le vœu de Cyril Connoly (1), écrivain, et directeur de revue. Sans doute Connoly sait-il jusqu'où va l'horreur de la vie des lettres. J'explique ainsi une bonne part de son heureux désenchantement. Mais surtout il a connu la guerre. On dira que ce n'est pas un privilège. Il a connu la guerre et a voulu ne pas la connaître. Cela est déjà moins commun. Regardez comme nous restons marqués par elle, comme nous nous querellons encore autour des mauvaises années, comme nous tenons éveillés nos ressentiments, et aussi comme nous demeurons, dans l'inquiétude, les yeux fixés aux journaux. Connoly écoutait aussi la B. B. C. : il ne lui trouvait pas une grande beauté de ton! Encore un esthète, direz-vous. Je déteste le mot. Je dis : voici un homme libre. Jouisseur, épicurien, la mémoire chargée des souvenirs douloureux de la Méditerranée et de Paris, aimant qu'on sache de lui qu'il apprécie la bonne chère, et les fleurs, et la vie douillette. Mais une sorte de remords menace sa délectation : il veut maigrir. Ne nous trompons pas sur ce souhait : il y va de sa santé morale. Connoly déteste la graisse. Chaque matin, il gymnastique, par son journal, pour perdre du poids, et se tenir dans une forme alerte. C'est que, pendant qu'Énée mène sa guerre, détruit, protège et fonde des empires (du moins espérait-il fonder l'empire de la liberté), Palinure mène une autre aventure, combat sur un autre front, et se jugeant peut-être indigne d'enseigner aux hommes à bien mourir, s'applique au moins à vivre bien. Étonnante et rare probité. Qu'elle nous soit un exemple, même si les chemins personnels à Connoly croisent parfois les nôtres sans exactement les recouvrir.

Encore deux mots. D'abord la revanche sur une époque, qui prétend ne compter que par masses (masses qu'on mobilise ou qu'on égorge, ou qu'on soulève), c'est que quelques individualités y demeurent inexpugnables comme des forteresses. Rien ne peut rien contre elles. Ici, un Anglais, là un Allemand, et quelques autres, éparpillés, seuls, auront « dominé le débat ». Le reste n'est que blague.

Ensuite (et Dieu sait que nous sommes peu suspects de pratiquer le vocabulaire en usage sur ce chapitre), comment

(1) Cyril Connoly : *Le tombeau de Palinure* (Laffont).

n'être pas frappés par le destin de Paris, et la valeur de ce destin? Paris où les mémoires adverses de l'Anglais Connoly et de l'Allemand Junger se retrouvent dans l'amitié que cette ville commande. Pendant ce temps, les maîtres de la mode décrètent que Paris, c'est Aubervilliers (1) : et une bonne partie de la jeunesse française enfourche ce cheval.

MICHEL BRASPART.

SPECTACLES

DE BERGSON A BOURVIL

On a beaucoup ri cette saison au théâtre, si nous en croyons l'affiche des spectacles. L'auteur le plus souvent joué, au Français, à l'Athénée, à Marigny, a été Molière, auteur comique national. M. de Létraz a occupé comme d'ordinaire une scène ou deux; les théâtres du boulevard ont offert le contingent ordinaire de pièces gaies ou légères, avec une mention spéciale à M. André Roussin pour sa Petite Hutte. *On a repris fièrement Feydeau. La pièce annuelle de M. Salacrou était gaie, celle de M. Anouilh rose. Après Pâques, le début le plus remarqué est celui de M. Marcel Aymé avec* Lucienne et le Boucher. *Empereur incontesté du comique contemporain sur les ondes, M. Bourvil tient la vedette dans une opérette qui se joue depuis des mois. Attiré du royaume des ombres par le bruit de nos éclats de rire, Grock lui-même nous est revenu : il n'a d'ailleurs pas beaucoup ajouté à notre joie, ce n'est plus guère qu'une mécanique plaquée sur un clown qui fut vivant. En cette année* 1948 — *automne des peuples, guerre froide et drôle de paix, — tandis que l'existentialisme cherche encore les chemins de la liberté, tandis que Kafka prend la taille et la*

(1) Ne pas confondre ce snobisme intellectuel avec la vigilance missionnaire que dépensent ceux qui tentent d'arracher à la misère des foules privées de connaître le bienfait d'habiter Paris. Pour juger, sur ce point, Sartre et Prévert, l'auteur anonyme des *Lettres à l'Assistante* (Bloud et Gay) nous propose un ordre de références d'une scrupuleuse et belle honnêteté.

figure d'un grand inquisiteur qui fait notre procès, l'année du Procès, *de* la Terrasse de Midi, *des* Mains Sales, *nous avons essayé de rire. En nous tenant éloignés des considérations post-bergsoniennes sur la nature du comique, et des lamentations banales sur la vulgarité de M. Bourvil, essayons de comprendre cette démangeaison.*

Réaction naturelle, dit-on d'abord : nous cherchons à rire parce que le train du monde ne nous apporte guère que des occasions de pleurer. Cette volonté de rire existe bien, mais déjà l'histoire du théâtre nous invite à la prudence : la grande comédie classique française date, non point d'un siècle malheureux, mais des plus belles années du Roi Soleil; la comédie anglaise s'est développée non point au siècle des révolutions, mais au suivant; la belle période du vaudeville et de la comédie de boulevard la plus spirituelle, ce sont les quelques lustres qui ont précédé ou suivi 1900; Offenbach est une fleur de l'euphorie Second Empire, Knock *de l'euphorie des années 20. Les périodes tristes, les périodes angoissées n'ont pas de théâtre gai : le plus souvent d'ailleurs, elles n'ont pas de théâtre du tout.*

Mieux encore : on a connu quelquefois des sociétés qui riaient parce qu'elles étaient inconscientes de leur fin prochaine, on a connu de joyeuses décadences, dans l'antiquité; à l'époque de Beaumarchais; à Vienne, au temps des opérettes... Mais depuis que nous nous savons mortelles, nous autres civilisations, nous passons notre temps à nous ausculter; ce n'est pas l'imminence, mais la conscience de notre fin qui gâte notre envie de rire. Il suffit de regarder d'un peu près quelques spectacles de la saison pour voir au travail cette mauvaise conscience du rire contemporain.

Quand M. Louis Jouvet monte Don Juan, *certes, il choisit déjà dans l'œuvre de Molière une comédie qui n'est pas particulièrement gaie. Il la joue, il la respecte, il nous donne un spectacle qui commande l'estime; mais peut-être craint-il que nous ayons ri, de temps à autre, sans une arrière-pensée assez grave, et il permet à la fin à M. Christian Bérard d'ouvrir un tombeau sur la scène et d'organiser autour une sorte de carnaval macabre. Comme si même la gravité de Molière ne pouvait tempérer suffisamment notre rire, on y ajoute quelque chose comme la gravité de Pascal revue par un couturier.*

Peut-être simplement parce qu'ils aiment rire comme vous et moi, M. Jean-Louis Barrault et Mme Madeleine Renaud reprennent Occupe-toi d'Amélie, *un classique de Georges Feydeau. Impossible ici de sortir du magasin des accessoires et de laisser traîner dans la chambre d'Amélie le crâne du pauvre Yorick. On s'excusera donc par d'autres moyens, et d'abord en jouant à la fois la pièce de Feydeau et une reconstitution parodique de la représentation de cette même pièce il y a quarante ans. Les effets ne s'additionnent pas, ils se neutralisent. L'intention historique s'inscrit, en effet, dans des éléments statiques, et d'abord dans les toilettes (d'ailleurs ravissantes, et qui font honneur à M. Malclès) ; puis dans la manière de grouper ces toilettes : le rideau se lève sur un tableau vivant ; l'acte de la mairie est conçu en grande part dans le même esprit. Enfin, la place du mime dans leur jeu oblige les acteurs à observer des temps. Or, tout cela doit s'inscrire dans un vaudeville de Feydeau, c'est-à-dire dans une mécanique dont la force est de ne pas s'arrêter, d'avancer d'un mouvement, lent d'abord, puis de plus en plus accéléré qui doit entraîner un rire à peu près ininterrompu. En chargeant le côté* 1900, *M. Barrault nous oblige à regarder des choses qui étaient invisibles à la création, il nous oblige à dérober du temps à Feydeau. Nous ne pouvons pas nous occuper à la fois d'Amélie et des robes de Mme Renaud. La pièce a quelques rides : lenteur de l'exposition, saveur d'époque de quelques mots, etc. Mais elle garde aussi une vigoureuse jeunesse, et la curiosité du spectacle est de voir cette jeunesse lutter contre le style historique de la mise en scène comme une vivante contre les bandelettes d'une momie. On rit : mais en reserrant la mécanique, en précipitant le mouvement, un peu comme M. Cocteau l'avait essayé pour la tragédie ; ne pouvait-on nous faire rire davantage et sans arrière-pensée? M. Barrault n'a pas osé nous faire rire tout simplement : sa pacotille* 1900, *c'est une manière de nous adresser un clin d'œil, de nous signifier qu'il a l'air de rire, mais qu'il n'oublie pas les malheurs du temps et que nous ne devons pas les oublier plus que lui.*

Au Vieux-Colombier, avec Lucienne et le Boucher *de M. Marcel Aymé, nous assistons à un combat pour le rire analogue. Nous voulons rire, la pièce aussi, mais on ne nous ménage pas les rappels au sérieux. Il y a dans la pièce de la caricature aimable, de la charge, de la comédie, des situations et des mots. Mais il*

y a aussi autre chose, une lamentable humanité, une histoire qui a un côté navrant, une sévère misogynie. Bref, avec parfois des moments un peu gros, et parfois des moments moins bons que les autres, le comique de M. Marcel Aymé est, comme le comique de Molière, un comique humain. Comme pour Molière, on s'est donc avisé que lorsqu'on vient de rire, on devrait pleurer : et de souligner l'aspect tragique des deux derniers actes, d'humaniser le cocu au point de glacer le rire sur nos lèvres quand il lance ses répliques les plus ridicules, puis de rendre gênant son cadavre de pauvre bougre. Certes la tragédie est à l'intérieur : mais par un effet de contraste, elle apparaîtrait avec d'autant plus d'âpreté que nous aurions ri plus largement et plus franchement. M. Douking et ses interprètes croient au contraire devoir nous rappeler constamment le côté dramatique des choses. La pièce leur résiste fort bien d'ailleurs, et il est probable que les rires du public remettront en place bien des répliques, notamment dans la très belle scène du quatrième acte. Le rappel au sérieux ne disparaîtra pas pour autant, car il est inscrit dans le texte.

La réussite de M. Marcel Aymé comme auteur dramatique n'est d'ailleurs pas sans importance. On a souvent écrit des articles pour montrer que notre temps était à la recherche de sa tragédie. Mais le comique contemporain est peut-être plus rare encore à la scène que le tragique. Il est clair en effet qu'en dehors des reprises de Molière ou de Feydeau, les spectacles gais d'aujourd'hui se caractérisent par une parfaite inexistence littéraire. Un spectateur doué d'un minimum de conscience ou de réflexion ne peut qu'être consterné par les productions courantes du boulevard, dans l'ordre de la comédie, du vaudeville ou de l'opérette : on se trouve en présence d'œuvres qui relèvent d'une sorte de scolastique du théâtre gai. Les auteurs utilisent des moules, appliquent des formules, font appel à un stock extrêmement restreint de situations et de mots. Il s'agit de chatouiller mécaniquement l'esprit, mais cela ne peut provoquer le rire que dans un esprit totalement vide. Cette condition étant remplie pour des foules immenses de spectateurs, nous n'avons pas à nous inquiéter du succès de ces productions.

Mais ce qui est devenu presque inconcevable, ce dont on a perdu la recette, c'est le rire d'une âme, non plus abrutie, mais bien nourrie et bien élevée. Le respect superstitieux de l'intelli-

gence a conduit à stériliser le rire, ou à le rejeter dans le camp des imbéciles. Nous avons perdu le goût de rire avec le goût du lait, et celui de combien de choses trop simples pour notre malice et notre distinction. Il serait intéressant d'ailleurs d'examiner le problème du rire au cinéma dans un esprit analogue : si Monsieur Verdoux *est un chef-d'œuvre, on y trouverait peut-être des traces cependant d'une mauvaise conscience du comique chez M. Chaplin. Quant au cas des rois du rire — c'est-à-dire, me semble-t-il, Mickey, Donald, Popeye et leurs compagnons — il faudrait analyser la part d'un élément purement mécanique et celui d'une poésie peut-être surimposée par nous, peut-être spontanée pour l'Américain. Quant aux acteurs de l'espèce de M. Bourvil, le cinéma ne fait évidemment que multiplier d'une manière mécanique leur rayonnement théâtral. D'une manière générale, le cinéma pas plus que le théâtre ne me semble parvenu à faire jaillir une source comique, efficace et nouvelle.*

Comment faire rire le vieil homme européen, ce vieil homme triste? Peut-être est-il trop conscient de lui-même, trop enfermé dans sa dignité et dans son souci. Mais il est douteux qu'on atteigne au comique tout en lui rappelant ce souci et cette dignité. Ce vieil homme, on ne peut plus le faire rire : mais on peut essayer de le rajeunir, en le guérissant de ses scléroses et en le traitant comme un homme au lieu de le traiter comme un vieillard.

ROBERT KANTERS.

LE SENS DE L'ART « NAIF »

Sous le signe de la naïveté, une peinture gauche et sans fleur, celle des portraits de famille aux yeux fixes et bulbeux, des perspectives en deux tons, où l'on dénombre les portes et les fenêtres, quitte les greniers et les foires de province, pour se mêler aux expositions du jour. On lit déjà dans *La Saison en Enfer* qu'au moment où paraissent « dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne », on aime invinciblement « les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires, opéras, vieux refrains niais, rythmes naïfs ».

L'art ayant trop bien mis en doute son objet et ses ressources, les maladresses et les enfantillages exercent une sorte de fasci-

nation. Les manifestations qui se multiplient en l'honneur de l'art « naïf » et des « peintres du dimanche » (1) trahissent un besoin de rapprocher de nous ces ouvrages dérisoires mais nécessaires, comme une irritation agaçante, facile à enflammer.

Aux anonymes provinciaux du siècle dernier, s'ajoutent les travaux méticuleux de ces petits employés autodidactes — si nombreux en France — qui réalisent sur le tard des ambitions longtemps comprimées : ils décrivent alors de mémoire des cathédrales, des rues grises et bleues, d'un charme monotone, des places aux pavés trop précis qui respirent la hantise et l'agoraphobie, ou des châteaux trop arrondis, trop copieux, entourés de feuillages trop bien découpés sur le blanc du ciel. Ils élèvent leurs monuments faux dans une splendeur arbitraire et les parent de prestiges romanesques et excessifs.

On peut refuser la vertu de naïveté aux tableaux facétieux de Jean Dubuffet, et à ses collègues de l'art « brut », mais leurs petits attentats à la pudeur esthétique n'ont pas seulement le mérite de la gaîté, ils reviennent aux moyens enfantins, l'asphalte crayonné, les verroteries, l'irisation savoureuse des ordures, les cailloux brillants, les graffiti. Les vrais peintres naïfs ne vont jamais jusque-là, ils ont une trop haute idée de l'art : Louis Vivin est aussi sérieux que le maître de tous les artistes instinctifs, le grand mythomane, de douanier Rousseau. Mais les parodies sarcastiques trahissent leur secret : l'art naïf est la figuration rigoureuse d'un univers complet et fermé sur lui-même, projeté hors du temps et au bord de l'espace; sa vision est dense et mécanique, ses emboîtements de formes fatals; il n'admet aucune liberté esthétique. Si le peintre naïf représente une noce, une procession, elles ne sont pas un prétexte à variations impressionnistes; il dispose ses figurines minuscules et leurs visages ronds dans un réseau d'évidences qu'il transcrit laborieusement; il peint l'image nécessaire et définitive de la noce, et il n'y revient pas. Avec ses contours excessifs et ses a plats décidés, il tend à une possession exacte de l'objet. Et ces petits tableaux acides sont les véhicules naturels de toutes les superstitions; sans leurs dessous obsessionnels ils ne nous atteindraient pas. Le douanier Rousseau qui se maria deux fois et devint deux fois veuf, se représenta avec ses épouses sur une toile intitulée *Le présent et le passé*; on raconte qu'il jouait certains jours un air de flûte devant

(1) Galerie Lambert-Marie : peintures naïves du XVIe au XIXe siècle; Galerie Bing : Louis Vivin; Anglo-French Art Center (Londres) : Lefranc, etc...

le tableau, en l'honneur du double de sa première épouse. L'art naïf est fait de toutes ces intentions bizarres et il en a la mystérieuse intensité. Il subsiste une révérence confuse à l'égard du sacré dans cette application aux formes simples; et c'est par là que la peinture naïve semble parfois communiquer avec l'art des « primitifs » gothiques ou des « peintres de la réalité » qui célébraient dans sa fraîcheur un univers magique et naturellement religieux. Pour atteindre les sources vives de cette inspiration, il faut visiter les vieux sanctuaires où il s'attarde légitimement. L'un des plus extraordinaires est sans doute celui de Notre-Dame de Laguet, au-dessus de la Turbie (1). La Vierge de Laguet préserve des chutes graves et des accidents de voiture; les ex-voto qu'on lui offre depuis deux ou trois siècles représentent des ponts qui s'effondrent, des diligences qui versent, des précipices où l'on roule. Les murs du sanctuaire sont couverts des images expressives et débiles que des artistes locaux devaient exécuter à la demande, pour les bénéficiaires du miracle : dans ces scènes de mouvement effroyable, tout est précis, découpé et statique, colorié au vif, sans aucune suggestion d'instantané. Et le style est stéréotypé et sans histoire. Ces réunions d'œuvres votives révèlent ainsi que l'art naïf — si populaire soit-il — n'est que le stade figé, gauche ou maniaque selon les cas, de la déviation des styles. Il vit volontiers de formules empruntées, tout modèle lui est bon : l'indication fournie par un artiste évolué de passage sera utilisée sans ingéniosité ni regret. Sous ces formes maladroites, se trahit l'arrêt délibéré de l'effort créateur, une fois le résultat atteint. Ce que nous goûtons ici, c'est parfois l'extinction et le durcissement des formules classiques, c'est toujours l'exiguïté de la démarche, qui en imite une plus importante et qui devient éloquente, par sa sécheresse et sa maigreur. Ce qu'on croit le naturel, l'expression populaire, est d'ordinaire un aboutissement. Tel dicton paysan n'est que le recroquevillement d'un vers de La Fontaine; tel tour banal, le résidu d'une trouvaille de mots, dont on a oublié combien l'auteur était raffiné. La leçon de l'art naïf, va au rebours de ce qu'on en dit souvent, quand on oublie qu'en France et dans tout l'Occident l'inspiration populaire est toujours reliée aux aspects antérieurs ou contemporains de la culture savante.

ANDRÉ CHASTEL.

(1) Voir dans la revue *Arts de France*, nos 17-18, l'article de A. Jakovsky : « Aux sources de la naïveté ».

A PROPOS DES PIEDS NICKELÉS

Il est de tragiques rendez-vous. Celui que l'homme fixe à son enfance est de ceux-ci; pourtant il l'a voulu, et de la façon la plus simple, que ce soit en montant les marches qui conduisent à un grenier, que ce soit en cherchant sur de pâles clichés le fortin de sable des dernières vacaces. Recueillement et angoisse lui dessèchent la gorge, explorateur audacieux et absurde, l'homme risque dans l'instant de perdre son enfance en en perdant les illusions.

Triangulairement, sur l'écran, trois sourires ont crevé trois cerceaux de papier, trois visages, au-dessous desquels trois noms : Croquignol, Filochard, Ribouldingue. Les corps suivent, vêtus d'affreux maillots à raies de ces condamnés à l'évasion perpétuelle. L'homme vient attendre, imprudemment, dans cette salle de cinéma, que son enfance, exacte au rendez-vous, lui fasse retrouver la moue innocente de son rire de petit garçon. Il n'est plus temps pour lui de retourner, deux fois « Dandin, tu l'as voulu! », le dernier recours de l'homme serait peut-être de fermer les oreilles et les yeux. Hélas! comme un sort jeté par quelque sorcière, ses sens restent en éveil aux images, mobiles sur l'écran.

Le nez de Croquignol était plus long, plus noir le bandeau de corsaire du rondouillard Filochard. Et cette barbe, orgueil de Ribouldingue, ressemblait plus à un balai brosse. Croquignol s'appelle Rellys. Il y a travesti; il ne peut pas rire, on a déguisé des acteurs de ces dépouilles mémorables, on lui a volé ses héros. Il pense : ce n'est pas de cette façon que Ribouldingue se moquerait du policier Sherlokokos. Il y a *contrefaçon*.

Dans le noir, la voisine de l'homme, pouffant de rire, a bégayé :

— Ces Pieds-Nickelés... Tout de même!!!

A côté d'elle, son petit garçon, dix ans et des taches de rousseur, ne répond pas : le rire l'étouffe.

Après tout, se demande l'homme, pourquoi ne pas rire? Ces épouvantails qui avancent les bras en croix dans le dos des gendarmes et qui s'immobilisent quand ces derniers, jambes en demi-lune, se retournent; la lutte des six fantômes, — Pieds Nickelés contre Maréchaussée, — leur métamorphose, victoire finale des trois compères, en représentants de la loi, laissant les autres en caleçons longs et en chemisettes; les arrosoirs en

tirailleurs, cachant des visages trop connus de l'anthropométrie, qui, tels des torpilles, partent à l'abordage de la barque de Sherlokokos, le réduisant au bain forcé; les clefs de la cellule tombant en pluie des poches des trois détenus... il y a là de quoi rire. La salle est un immense éclat de rire, un bruit régulier de piston poussant la machine sur le rail, un rire « malgré soi », maussade, un affreux rire d'homme; d'homme en corvée de joie, — il fallait que cela soit : l'homme *rit*.

De ces adultes, de ces clowns burlesques aux masques de carnaval, un enfant a ri que l'homme a oublié. *Contrefaçon*, pensait-il, il y a bien *contrefaçon, mais quel en est l'objet*?

Les Pieds Nickelés : hommes à faire rire les enfants, mais on ne rit pas à deux âges des mêmes drôleries. Là où l'enfant a ri, l'homme ne peut plus rien.

JEAN-MICHEL BERNARDIN.

PROMENADES

NOTES SUR DES JEUNES

Je viens de lire un manuscrit de 200 pages que m'envoie un jeune auteur. C'est un récit autobiographique, narrant les aventures d'un garçon de 17 ans, passé en Espagne au début de 1943, pour rejoindre, en principe, les Forces Libres (Je reviendrai tout à l'heure sur cet « en principe »). Document original sur un aspect assez peu connu de la Dissidence, l'ouvrage est, en même temps, un témoignage du plus haut intérêt sur le comportement, la sensibilité, les aspirations d'une certaine partie de la jeunesse française.

Le « périple méditerranéen » que relate Raymond D. semble avoir revêtu des formes fixes pour la plupart des transfuges. Il débute par un séjour dans les prisons ou les camps de concentration de Castille ou d'Estramadure. On est incarcéré pour une durée de trois mois à un an, mêlé aux autres détenus politiques ou de droit commun, tondu, guenilleux, affamé. Libéré un beau jour à la suite d'une décision mystérieuse des autorités — mystérieuse quant au choix des bénéficiaires, mais derrière laquelle on devine la passion des ambassades alliées. On arrive

enfin à Madrid, pour végéter à nouveau pendant des semaines et des mois, aux frais des Consulats anglais et américains, de l'Institut Français, de la Croix-Rouge. On s'épuise en démarches interminables, visites officielles, demandes de visa pour le Portugal. On reçoit même un coup de téléphone de l'Ambassade d'Allemagne qui vous connaît, qui sait votre nom et votre âge, épie vos faits et gestes, et vous invite par la voix persuasive d'un certain Werner von M. à quitter « le camp des agonisants » pour rejoindre celui des « vainqueurs ». Enfin le passage clandestin en Portugal, l'arrivée en Afrique du Nord où l'on tombe en pleine confusion, en plein désordre, en pleine bonne vieille pagaïe militaire, l'Afrique du Nord où s'affrontent diverses conceptions de la Dissidence, ou Giraudistes et Gaullistes essaient de vous racoler en se dénigrant mutuellement (« N'allez pas chez de Gaulle : c'est une racaille d'anarchistes et de communistes ». « N'allez pas chez Giraud, ce sont tous des pétainistes »). On croyait trouver une légion de partisans « unis dans le même idéal ». On est accueilli par des aboyeurs, les schismes, les hérésies, les dissidences au sein de la Dissidence. Non seulement les gens ne sont pas d'accord sur les moyens et les méthodes, mais ils divergent parfois sur les fins mêmes du combat. Au-dessus de cette confusion, la machine de guerre des Alliés : vaste organisation disciplinée, cohérente, qui sait très bien que nous ne pouvons pas contribuer efficacement à la victoire, mais nous offre avec un dédain magnanime l'occasion de sauver notre honneur; les Alliés, riches, outillés et puissants, qui tolèrent à leur côté une cohorte continentale également prête au sacrifice et au parasitisme, et témoignant un indulgent mépris à ces « frères de combat » dont ils se passeraient assez volontiers... Dur et cruel tableau d'une France ayant tout perdu, désunie, déchirée, inutilisable, et qui va lamentablement offrir à un Allié dédaigneux l'appui de sa misère, de son humiliation et de son orgueil.

Le reste du récit pourrait s'intituler « guide du parfait parasite en temps de guerre ». Raymond D. réformé pour inaptitude physique, sans avoir jamais combattu, « travaille » dans des emplois successifs, toujours aux frais de l'armée, cette banque anonyme au capital illimité. Il est même commissaire à bord d'un rafiot qui patrouille dans les eaux méditerranéennes. Il a des compagnons transfuges comme lui, et comme lui, non combattants. On les a jugés indésirables. Il est vrai qu'ils n'ont guère la vocation du combat. C'est ici qu'il convient de revenir sur la réserve que je faisais au début. Il semble que

la plupart des jeunes Français que nous montre le récit de Raymond D. aient passé en Espagne pour s'engager, en principe, dans les Forces Libres; en fait, par désir d'évasion, goût de l'aventure et d'autres motifs moins avouables (mais dans le témoignage qui nous occupe, équivoquement et grossièrement avoués) : l'espoir de vivre « aux crochets » des Alliés, dans ce « confort » américain qui a été, pour l'Europe affamée de 1940-1945, un mythe analogue à celui de la Terre Sainte pour les Juifs de l'exode. Je crois qu'une bonne partie des adolescents français de l'occupation, outre les raisons pratiques et urgentes qu'ils avaient de quitter la France (échapper au S. T. O. par exemple) ont rêvé des Forces Libres parce que ces deux mots étaient associés, dans leur esprit, à des images de jouissance immédiate : élégant uniforme de G. I., cigarettes, chocolat, films, jazz, en bref, cette mythologie du bien-être organisé, qui est au fond de l'éthique américaine et qui aura été, en ce milieu du XX^e^ siècle, la grande tentation de l'Occident. Les jeunes transfuges que nous décrit Raymond D. n'ont donc pas la vocation du combat, mais ils ont celle de la bagarre, à la sortie des cafés, des dancings, avec les soldats alliés. Trop artistes pour souhaiter la bagarre bassement utilitaire des champs de bataille, ils aiment mieux les rixes de bordel, plus pittoresques, et qui ont, elles, le mérite, de la gratuité. Ils écoutent religieusement Philippe Henriot, distraction de choix dans l'ennui de la vie à bord, et se donnent le luxe de l'exalter, au grand scandale du brave commandant anglais, qui les reçoit à sa table, les nourrit, les habille, les fournit en cigarettes et qu'ils traitent de « vieux c... ». Car ces jeunes intellectuels français (ex-lycéens, ex-étudiants) s'ils souhaitent paresseusement la défaite allemande, s'enorgueillissent de n'y point contribuer, ils accablent d'un égal mépris les Alliés, les Gaullistes, et les Pétainistes. « L'ennemi pour nous, c'est la c..... » déclame l'un d'eux, avec la plus grande simplicité. Ces jeunes anarchistes ont des âmes de porcs bourgeois. S'ils rêvent de femmes, c'est d'une femme du type illustré par Gabriel Domergue, c'est-à-dire d'un mannequin de luxe dont ils puissent être flattés. Ils parlent beaucoup de pureté, de gratuité, dans un baragouin emprunté à un Surréalisme de Prisunic, mais leur souci constant, presque obsessionnel, est de découvrir (je cite) « les différents moyens de vivre à l'aise sans fatigue ». Ils aimeraient être parachutés en France, pour l'amour de l' « action individuelle », mais « surtout si on parvenait à se faire confier un sac de millions pour les frais de la Résistance. On s'arrangerait

pour le camoufler un peu, histoire de ne pas avoir à se casser les... pieds pour la croûte, au lendemain de la guerre ».

Qu'on ne confonde pas. Il ne s'agit pas ici de « cynisme douloureux », de « désespoir », de « nihilisme ». Encore moins de « révolte ». Il s'agit de fumisterie, de goinfrerie et de prétention. La veulerie de ces jeunes gens n'a d'égale que leur cupidité, et leur cupidité n'a d'égale que leur orgueil, quasiment bestial. J'ai cherché, en vain, dans ces deux cents pages, un élan de pitié, de générosité, un sourire de simple joie, ou encore le raidissement d'une fierté authentique. J'ai cherché en vain le doux éclat (ce que les Anglais appellent : *glamour*) le charme que l'on associe généralement aux images de l'adolescence et de la jeunesse. Je n'ai pu capter qu'un accent de hargne haineuse (cette caricature de la belle et pure révolte), d'insatisfaction, et de l'envie la plus hypocrite : celle qui dissimule son essentielle bourgeoisie sous les dehors tapageurs de l'anarchisme. Le même accent que l'on entend aussi parfois dans cet autre livre sur la jeunesse de la guerre : *Banlieue Sud-Est* (il y aurait d'ailleurs d'autres rapprochements à établir entre les deux ouvrages : la même verve impure et vulgaire, la même crudité de langage, les « mêmes envols » occasionnels vers une poésie de pacotille. Si le jeune auteur, Raymond D., tire facilement son épingle du jeu et sort à peu près indemne de son livre, c'est par la vertu d'une lucidité sans complaisance, par un effort parfois admirable d'auto-critique, enfin par la simple réussite formelle d'une prose dont la qualité rythmique touche souvent au grand art). L'ouvrage de Raymond D. comme celui de René Fallet, me propose le visage d'une certaine jeunesse française, me propose, avec une authenticité qui emporte la conviction, un certain visage de la jeunesse — visage grinçant, pénible, parfois odieux, mais que nous ne pouvons pas récuser.

Dans l'essai liminaire de son ouvrage *Le Yogi et le Commissaire*, Kœstler fait usage d'une métaphore séduisante et commode pour illustrer les diverses attitudes de l'homme sur le plan de la sociologie et de la politique : la métaphore du spectre solaire. S'il me fallait classer selon cette image quelques livres, publiés naguère, qui ont pour auteurs des « moins de vingt ans » et témoignent chacun d'une attitude psychologique bien distincte, je placerais *Banlieue Sud-Est*, par exemple, dans la zone infra-rouge, et le *Patrick* de Michel Bataille, en plein ultra-violet. L'infra-rouge est prolétarien, cascadeur,

âpre, révolté, impudique. Il parle un langage direct et cru, ou l'argot. L'ultra-violet est aristocratique, ou tout au moins grand bourgeois, raffiné et plutôt conformiste. Son idéalisme oscille entre Nietzche et les Scouts de France, effleurant même occasionnellement, l'éthique (et l'esthétique) des *Jours heureux*. (Jeunesse, fraîcheur, amour! Le spectacle peut être vu par tous, Au Ciné-Famille, salle paroissiale dimanche prochain après vêpres.) Le premier est débraillé, cynique. Le second, distingué, délicat. A égale distance de ces deux pôles, dans une zone intermédiaire, l'*Hapax* de M. Pierre Copin. Ni aristocrate, ni prolétarien. Ni pur, ni débraillé (l'argot qu'on y parle parfois est celui de nos lycéens). Ni sexuel, ni courtois. On se contente de désirer le professeur de grec (une dame, bien entendu). A côté de *Banlieue Sud-Est*, je placerais le récit de Raymond D. bien que sa conclusion soit nettement ultra-violette. Complet sur la Connaissance, la Foi, l'Amour; d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, M. Fallet a, lui aussi, quelques échappées poétiques dans l'ultra-violet. Tous comptes faits, l'univers de *Banlieue* et celui de *Patrick* interfèrent en plus d'un point. Le héros du premier livre est, malgré tout, un bon garçon, qui a le sens du devoir, de l'honneur : il n'abandonnera pas sa petite amie enceinte, il ira se battre « pour la France », — la blague fleurissant au coin des lèvres gouailleuses (« Pour Dieu, pour ma Dame et pour mon Roy ».) Dans le fond il est « propre », ce jeune homme, et « propre » est un adjectif cher au cœur de Patrick. Je suis sûr que Patrick, en définitive, tendra la main au banlieusard infra-rouge. Pierre l'Hapax, à qui son professeur aura cédé enfin, par amour du grec, ne tardera pas à les rejoindre. Je les verrai très bien dansant un pas de « trois » intitulé *Les Conscrits* ou *Jeune France*, ou encore *Our Bright Young Men*.

Il est curieux et instructif de passer des livres de Fallet, Copin, Raymond D. et même Bataille, à ces images de la jeunesse d'hier et d'avant-hier que nous offrent la correspondance Fournier-Rivière, par exemple, ou la Correspondance Gide-Louÿs-Valéry (ce que nous en pouvons lire, du moins, dans l'étude de M. Mondor) ou encore la Correspondance Gide-Francis Jammes, publiée récemment. Passer du style convulsionnaire de nos garçons d'aujourd'hui au style ronronnant des garçons du début du siècle et de la fin de l'autre siècle. (Et par style, j'entends style de vie aussi bien que style tout court, écritures, ces deux choses sont d'ailleurs étroitement

liées, et seule une convention scolaire les dissocie.) On a le sentiment d'une absolue solution de continuité. On est en présence de deux mondes distincts, à peu près irréductibles.

Je ne peux guère relire sans agacement et même sans une irritation occasionnelle, la Correspondance Fournier-Rivière. Bien entendu j'admire et apprécie comme il convient la merveilleuse finesse de ces deux jeunes hommes, leur précocité, leur aisance et aussi les belles vertus morales dont ils sont riches : honnêteté, respect, sérieux... Mais je suis agacé par leur insatiable fringale de savoir, leur goût maniaque de l'acquisition intellectuelle, cette âpreté et cette minutie dans la thésaurisation, bref tout ce côté « capitalistes de la culture ». Ils me feraient chérir l'ignorance. (Soyons sincères : n'y a-t-il pas un peu d'envie dans cet agacement? A côté de types dans le genre Fournier-Rivière, je me sens pauvre, démuni, terne, un peu Béotien...) Je suis irrité aussi par leurs échanges de compliments et de politesses, leurs grâces gentilles, leurs fausses naïvetés, et cette comédie « gendelettre » qu'ils jouent parfois, en dépit d'eux-mêmes, semble-t-il. Le voltage littéraire est trop constant dans cette correspondance : j'aimerais une rupture de tension, çà et là, un mouvement naturel, un peu vulgaire. Même impression en lisant les lettres du jeune Pierre Louÿs au jeune André Gide. Malaise et sourire devant des phrases comme celle-ci : « Eh bien! va, écris, ponds, retourne-toi, vide-toi sur le papier, tire de toi-même des richesses ignorées, extasie-toi devant ton moi qui se révèle et dont tu n'avais pas idée. S'il me fallait prédire le cours de ta vie littéraire et quel type tu seras plus tard, je te verrais comme une sorte de Musset très aimé... Je te conjure de soigner ta forme..., etc... » Et leur habitude à tous ces jeunes gens, de terminer toutes leurs lettres par des professions d'amitié, d'attachement admiratif, de tendresse... (Lire, dans le journal de Gide, les pages d'une férocité concentrée, qu'il a consacré à Jammes. Puis reprendre la correspondance Gide-Jammes.) Ce ne sont que des « je vous donne mon amitié... Vous me savez votre ami... Je suis profondément ton ami... Je t'embrasse... Je t'embrasse profondément... Ah! cher ami, tu es né pour servir les âmes! Ah! cher vieux, cher ami, chère tendresse, — te voir!... Tu me négliges. Ami es-tu donc si découragé, allons donc! Ton admirable génie est là... » Etc...

Nos garçons d'aujourd'hui sont souvent des brutes, des convulsionnaires ou des singes obscènes. Mais, grands dieux, ils connaissent et pratiquent, sur le plan intellectuel et aussi

sur le plan affectif, une dure méthode de la réserve et de la discrétion. O sainte pudeur! — Toutefois, pour être juste, convenons aussi que cette dureté correspond probablement à une déperdition de sensibilité, de richesse intérieure, et de sens de l'humain.

JEAN-LOUIS CURTIS.

APRÈS LE VIOL

S'il arrive d'une petite fille de douze ans qu'elle soit violée au coin d'un bois, toute la suite de sa vie intérieure et de son comportement sera marquée par cette horrible aventure. Même si ce n'est pas de sa faute, même si elle a été victime d'un guet-apens, cette expérience pèse à jamais sur sa conscience.

Mais le mal est irréparable si cette enfant, humiliée jusqu'au fond, dans son corps et dans son âme, en pleurs et les vêtements déchirés, rentre chez sa mère et que sa mère lui dise avec une abjecte tendresse : « Mon enfant, ce n'est rien, c'est la vie et, pour te rassurer, je vais recommencer la même chose devant toi et devant tout le monde, avec n'importe qui, dans l'honneur et la dignité.

. . . .

R.-P. BRUCKBERGER,
Dominicain.

TROIS JOURS

1er *Jour.*

Été écouter Jean-Paul Sartre à la Réunion du Rassemblement Démocratique et Révolutionnaire (les noms de partis ou de rassemblements sont devenus des lieux communs : ils sont aussi gênants à entendre et aussi difficiles à écrire quand on se souvient de les avoir entendus).

Je ne sais plus qui a dit que la littérature du XVIIIe siècle avait abouti à la tribune. Nous sommes en progrès : maintenant, ce sont les mêmes qui passent de l'une à l'autre, Malraux ou Sartre.. Au propre : non comme Voltaire et d'Alembert, mais comme Marat et Saint-Just,

Peut-être sommes-nous plus disposés à écouter les écrivains qui tendent à la tribune.

C'est cela : à les *écouter*.

Pour revenir à Sartre, il nous a dit que lorsqu'un homme revendiquait parce qu'il avait faim, ce n'était pas par « matérialisme sordide », mais pour se libérer de sa faim, pour pouvoir penser à autre chose.

Il doit y avoir longtemps que Sartre n'a pas eu faim. Sinon, il ne s'occuperait pas de justifier l'homme qui a faim.

Je ne pensais pas cela en l'écoutant.

Peut-être, parce que je sens mon estomac ce soir, est-ce que j'en veux à tous ceux qui parlent de ma faim sans avoir à la supporter.

Ou peut-être, au contraire de ce que j'avais cru, Sartre est-il un « orateur » et m'a-t-il entraîné.

Je l'avais entendu à sa conférence de l'Unesco, et j'étais curieux de le voir, hier, à une réunion politique. J'avais pensé que, par la netteté et par la vigueur, mais sans éclats (ou plutôt sans écarts), de sa voix et de sa pensée, son talent était celui d'un conférencier plus que d'un « orateur ».

Mais sa froideur soutenue est peut-être plus convaincante, plus prenante que ne le sont les effets, concertés ou non, des tribuns professionnels.

Nous ne nous méfions pas de nous-mêmes en effet, puisqu'on ne cherche pas à nous enflammer.

2e *Jour*.

Ce matin, j'ai cassé mon verre, ma lampe à pétrole et mon réveil. Tout se touche dans ma chambre. La table de toilette est contre le lit, et la table où je travaille est coincée entre l'armoire et la table de toilette.

Celui-là pouvait faire des voyages autour de sa chambre : je peux tout juste y tourner sur place.

Et si je relâche un instant la surveillance qu'il me faut exercer sur moi, si je fais un geste plus large de quelques centimètres que le geste prévu, je vois se déchaîner une suite de catastrophes dont j'attends la fin avec un serrement de cœur, regardant choir ma lampe à pétrole, mon réveil et ma boîte à mégots en leur souhaitant tout le bien possible, retenu immobile par ma casserole qui n'a pas encore pu trouver sa position d'équilibre sur le réchaud.

Lorsqu'on est deux ici, cela ressemble au métro : on se bouscule avec des mots de politesse. Trois, on ne peut plus rouvrir la porte : la cabine d' *Une nuit à l'Opéra*.

C'est à ce genre de niche que la tradition bourgeoise, dans sa progressive décrépitude, a donné le nom de chambre de bonne, remplaçant ainsi les communs.

3e *Jour.*

Je commence à mesurer la perte que j'ai faite hier.

Mon dénuement donne aux objets, mieux qu'une autre valeur : *leur* valeur. La lampe à pétrole que j'ai perdue, ce n'est pas celle que je peux remplacer en allant chez le quincaillier : c'est la lumière. C'est-à-dire la possibilité de lire ou d'écrire le soir, et de me coucher autrement qu'à tâtons. Le réveil, ce n'est pas celui qu'il me suffit de porter à l'horloger pour le faire réparer : c'est l'heure, que je vois le matin en me réveillant, ou qui me réveille, que j'ai à côté de moi toute la journée, sans être obligé de descendre six étages pour aller la voir au bistro d'en face, ou de l'estimer à la raie de soleil que je vois sur le mur de ma cour intérieure.

Je vois bien que j'ai la liberté de crever de faim si j'en ai envie (pas ici d'ailleurs, pour ne pas causer d'embêtements à ma propriétaire), mais pas d'avoir l'heure et la lumière, dans une ville qui crève de lampes à pétrole et de réveils inutiles, réservés à ceux-là seuls qui en ont déjà d'autres.

Et je me demande maintenant si Sartre n'a pas raison. Si ce que je demande lorsque je revendique (en fait, je ne revendique pas, je suis isolé. Je le dis seulement ici), ce n'est pas autre chose que la liberté d'être un homme : la liberté de voir le soleil le jour, et d'être éclairé la nuit; de manger autre chose que des pommes de terre, ou les morceaux de bidoche que je fauche aux étals des bouchers : que je suis *réduit* à voler, ce qui me diminue presque autant que d'avoir faim, non parce que c'est un mal, mais parce que je suis forcé de le faire.

Malte Brigge avait encore les poignets propres. Maintenant, vous pouvez me reconnaître, les miens sont sales.

Et vous m'avez reconnu. Lorsque vous me voyez, vous savez aussitôt que je ne suis pas des vôtres et que nous ne devons pas rester ensemble. Et vous n'aimez pas à me rencontrer, ni à serrer la main que vous vous obstinez à voir sale. Comme ces parents qui forcent leurs enfants à mentir pour leur

montrer qu'ils sont menteurs, vous m'avez forcé à voler pour me montrer que j'étais voleur. Mais je suis comme le gosse : il lui importe peu de mentir, il m'importe peu de voler. Ce qui me diminue, ce qui me souille, c'est d'être en votre pouvoir, même lorsque je me tourne contre vous.

JEAN-PIERRE DARRÉ.

> « L'action n'a que faire de la vérité et j'approuve ceux qui se moquent d'elle quand le but auquel ils aspirent — c'est le cas pour les communistes — m'est sympathique... D'aucuns trouveront ces propos incohérents... »
>
> JULIEN BENDA.
> *Questions du communisme.*

DE LA TERREUR...

Il ne s'agit pas ici (qu'on se rassure) de terreur politique et policière, mais d'un mal singulier dont me semblent atteints l'art et l'artiste de ce temps.

La terreur que je dénonce est celle que font peser sur les plus beaux talents les sectes de la rive gauche. L'excès de pouvoir que je combats est celui des cafés, des cénacles, des menues chapelles. La dictature que je refuse est celle d'une avant-garde qui a pris, dans la domination des intelligences, la place désertée du bourgeois et du bien-pensant.

Adieu la corde de Nerval. Adieu la plainte de Verlaine. Adieu l'enfer d'Arthur Rimbaud. Où sont les successeurs et les fils de ces réprouvés? Ils sont dans les salons; leur revanche est complète et le siècle est pour eux un sectateur obéissant.

Je voudrais que chacun ici — écrivain ou lecteur, créateur ou critique — acceptât de s'interroger, de descendre au profond de soi. Goûte-t-il et vénère-t-il ce qu'il dit goûter et vénérer? Ne vit-il pas dans la hantise de ne point paraître admirer (ou, pour les plus sincères, de ne pas admirer vraiment) ce qu'il est convenu de juger admirable? N'aime-t-il pas de confiance, selon certaines lois auxquelles il tremblerait de faire une infidélité? Croit-il qu'il ne confondrait pas, si on le mettait

au pied du mur, un poème de Tristan Tzara avec un poème de Georges Ribemont-Dessaignes? Mais la règle étant d'admirer ce qu'il est permis d'admirer, rien en deçà, rien au delà, on admire, avec complaisance... et, pour le reste, on le refuse. Sinon, c'est le soupçon de fascisme artistique et littéraire. La Béotie. Le déshonneur.

J'en parle d'autant plus librement que je n'ai aucun goût pour les croisades genre Mauclair, pour ces essais chroniques de défense de l'esprit français, d'exaltation de la clarté, de retour au réel, qui dissimulent mal une haine tenace de ce qui est neuf et vivant. J'estime et j'admire plus que personne Audiberti, Joë Bousquet, et Henri Michaux, et Caldwell. Mais contre eux, contre ce que j'aime, je réclame la liberté.

***

Cette note était achevée quand les journaux nous ont appris qu'en U.R.S.S., après les écrivains, les peintres et les cinéastes, c'est au tour des compositeurs d'être sévèrement rappelés à l'ordre par le parti communiste et le dictateur spirituel André Idanov. En se détournant des traditions de la grande musique classique, en cédant à un formalisme exagéré, en compliquant leur art à l'extrême, en cultivant la recherche et l'extravagance, ces artistes ont *trahi le peuple*. Déjà Prokofiev s'est repenti, jurant de prendre une autre voie...

Et notre droite politique, et notre gauche artistique et littéraire ont crié à la tyrannie, à l'opprobre, à l'oppression. D'autres, gênés, se taisent. Un débat est ouvert, qui sera utile et bienfaisant, s'il conduit à un dur examen de conscience, à un juste retour sur soi, non seulement les plus sensibles aux directives de Idanov, mais tous les créateurs, tous les artistes de ce pays et de ce temps.

Que l'État sorte de son rôle en imposant aux musiciens de quitter des jeux ravissants pour revenir aux grandes sources de l'inspiration nationale et populaire, je suis prêt à en convenir. Que sa mission soit davantage d'orienter et de proposer, je ne le nierai pas davantage. Que la décision d'André Idanov favorise demain la venue au jour de navets grandiloquents et gigantesques, c'est possible, et je n'en sais rien. Mais là n'est pas la question. Ce qui compte et ce qui m'importe, c'est que cette résolution, cette volonté révolutionnaire de mettre fin au divorce actuel de la beauté avec le peuple, marque un retour aux règles éternelles de l'art et de la poésie.

Ne perdons pas cette leçon. Quel que soit le régime politique et social de l'Europe de demain, d'après-demain, que le communisme y triomphe, que le fascisme y renaisse, que la démocratie parvienne à grand-peine à s'y maintenir, il y a une certitude où déjà nous pouvons nous accrocher : c'est que cet art secret où nous nous délectons et où je me délecte autant que d'autres, ces *petites secousses*, ces *bougies roses*, seront un jour balayés au grand souffle vivant de l'Histoire, qu'on n'arrête pas. Je me souviens d'un remarquable article de *la Nouvelle Revue Française* où M. Boris de Schloezer, avant la guerre, défendait Wagner contre ses détracteurs et leur musique de nabots. Ce nanisme et cet onanisme, ces soupirs d'impuissants, ces actes brefs, cette tyrannique religion du nombril et du spasme, font peser sur les meilleurs d'entre nous une sorte de peur dont il faudra bien aussi nous délivrer.

La poésie est prisonnière. Que se rouvrent pour elle les portes saintes de la vie!

CHARLES MAUBAN.

> Il faut convenir que si tous les hommes de lettres ressemblent à celui-là, c'est une troupe bien ennuyeuse et bien ridicule.
>
> STENDHAL. 14 *juillet* 1804.

RAPHAEL A TOMBOUCTOU

Les trésors de Vienne ont maintenant quitté Paris — pour continuer leur voyage forcé ou pour regagner Vienne? Notre curiosité si facilement (trop facilement!) satisfaite et notre joie maintenant assouvie qui fut certes assez considérable, pourquoi ne dirais-je pas ici trois ou quatre mots, contre le fait même de ces provisoires exportations de chefs-d'œuvre? Car certains Autrichiens que l'on nous délègue pour nous séduire comme on le ferait d'un chef d'orchestre viennois, ces tapisseries françaises que l'on envoie en caisses outre-Atlantique, comme du vin de Champagne, pour griser New-York, chacun trouve normal, légitime et rationnel qu'elles affrontent les dangers les plus prévisibles (incendies, naufrages, écarts de température préjudiciables à leur conservation) pour « témoigner » du goût français ou autrichien dans les capitales les plus étrangères

et pour former le bon public de celles-ci à domicile. Ainsi le veut la belle marche du temps.

« Ambassades esthétiques », « pacifiques conquêtes », me dit-on. Comme cette vertueuse logomachie est pénible! Et comme ce rôle diplomatique dévolu à d'innocents chefs-d'œuvre est triste!

Nous disions autrefois : « Je vais à Vienne pour voir ses trésors. » Et nous savions qu'entre cette décision née d'un désir impérieux et la réalisation de celui-ci, se placeraient quelques incidents notables après lesquels on pourrait enfin *mériter* d'entrer en communion parfaite avec les chefs-d'œuvre espérés. Nous disions l'autre mois : « Je vais à Vienne », et nous prenions le métropolitain pour descendre à Champs-Élysées-Clemenceau. Quelle dérision! Nous allions entre deux courses fourrer notre gros nez curieux dans les trésors des Habsbourg, les juger souverainement en une heure et demie, comme on l'eût fait dans la galerie d'art du coin pour critiquer en trois minutes les petits tableaux de Jacques ou d'André. Qui estime que cette satisfaction lui est, ma foi, bien due, me serre le cœur affreusement. Vertus de l'effort, puissances du désir, aiguillons de la curiosité, comme vous semblez étrangers au siècle de la culture rapide et organisée!

Une œuvre d'art possède sa valeur intrinsèque, ne me faites pas dire ce qui n'est pas et ce que je n'ai pas dit, et ce qui est admirable à Vienne peut l'être tout aussi bien à Paris. Je serais, par conséquent, très heureux que le Livre du Cœur d'amour épris qui est le plus beau livre du monde et que la salière de Benvenuto Cellini, restassent à Paris, ou que le Trésor de la Toison d'Or fut à jamais restitué à Dijon, ce qui serait pour moi la seule façon d'admettre l'exportation, à bon escient et à bon échange bien entendu, des œuvres d'art. Ce que je voulais vous faire comprendre, c'est que vous n'avez pas pu être à Paris dans cet état de grâce indispensable qui aurait été le vôtre s'il vous avait été donné de voir dans le domaine, matériel et spirituel, qui lui est propre et qu'il n'aurait jamais dû quitter, ce que vous avez vu dans les salles anonymes du Petit-Palais des Champs-Élysées. Tant pis pour nous, si nous ne pouvons jamais atteindre ce domaine!

Si vous n'avez pas compris cela, vous trouverez très naturel qu'avant un siècle on expose pour quinze jours la Sainte-Chapelle à Buenos-Ayres. Et je vous assure que je n'ai pas du tout envie de rire.

YVAN CHRIST.

LE TRAIN D'AVIGNON

Le rapide de nuit Marseille-Paris arrive à Avignon, plein jusqu'aux portières, jusqu'aux soufflets, jusqu'aux lavabos. Il est dix heures (vingt-deux heures, dans la langue des hommes précis). Sous la lumière glaciale, la foule est déjà accablée par le sommeil. Avec une extraordinaire souplesse, les corps sont tombés sur les valises et les ballots, et composent un étrange puzzle de visages, de bras, de jambes. Des soldats, qui ont préféré le rapide à un train spécial, jugé trop lent, des marins qui n'ont pas droit au train spécial, des Nord-Africains, dont on se demande avec curiosité ce qui les appelle à Paris, jonchent, en désordre, le sol, avalent, à pleines bouches, la poussière fraîche.

Toutes ces « personnes humaines » sont libres. La preuve de leur « liberté » c'est qu'elles payent. D'ailleurs, nous vivons la paix. Pourtant, des « personnes humaines » aux « personnes déplacées », si la distance est grande, elle est vite franchie. Il suffit d'un décret.

Il ne faut pas une excessive imagination pour se représenter ce que durent être les derniers voyages vers les camps de la dernière guerre, ce que seraient les voyages vers les camps de la prochaine guerre.

Montez à Avignon dans le train de Paris.

Ce train est un train de déroute, chargé de sa cargaison de chair vivante, que le sommeil insensibilise. « Les beaux jardins d'Armide » sont de fer et roulent dans la nuit à quatre-vingts kilomètres à l'heure.

M. B.

ÉTUDE ET DOCUMENT

SURRÉALISME ET RÉVOLUTION (1)

(Fin)

Sur la question de la littérature prolétarienne, Breton prend une position qui, si elle est celle dont aucun vrai créateur ne peut éluder les exigences, n'est pas au goût des dirigeants du Parti. Il a beau faire appel à de nombreux textes dont l'orthodoxie ne peut être soupçonnée — Hégel, Lénine — pour expliquer que les ouvriers doivent être initiés à la véritable culture et non se voir proposer une simili-littérature construite à la mesure de ce qu'on imagine très gratuitement être leurs préoccupations, les camarades communistes s'acharnent à voir en lui le défenseur de conceptions incompatibles avec les impératifs d'un marxisme bien entendu. Breton tient bon et affirme qu' « il ne croit pas à la possibilité d'existence actuelle d'une littérature ou d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière » et cela « nonobstant la prétention de quelque fumistes et de quelques roublards qui se donnent aujourd'hui en France [...] pour des écrivains et des artistes prolétariens, sous prétexte que dans leur production tout n'est que laideur et que misère... » (*Second manifeste...*, p. 47-49.) Il refuse d'admettre que ce soit avec des expressions comme *bohème révoltée* « et des allusions convention-

(1) Voir *La Table Ronde*, n° 4.

nelles aux cafés littéraires, voire à la fumée des pipes, qu'on parviendra à rendre Maïakowski — ou, toute proportion gardée, Rimbaud — suspect d'individualisme conservateur » (*Point du jour*, p. 98) (1). Il conteste qu'il faille, au nom d'une quelconque unification prolétarienne, abandonner la lutte intellectuelle telle qu'elle est engagée différemment dans chaque pays :

« De cette lutte on sait en effet qu'elle a pour objectif l'accroissement de la culture générale. Chacun doit, selon moi, continuer de participer à cette lutte dans le sens de sa qualification la plus spéciale. S'il est révolutionnaire il le doit et il doit, *d'autre part*, aider de tous ses autres moyens à l'action révolutionnaire. C'est là la condition même de son équilibre. Privé du droit de poursuivre ses investigations dans le domaine qui lui convient, tôt ou tard cet homme sera perdu pour lui-même, et perdu pour la Révolution. Il importe au plus haut point de ne pas laisser se consommer la rupture, qui pourrait être imminente, entre les révolutionnaires professionnels et les autres catégories d'intellectuels révolutionnaires. Il importe de ne pas laisser se dégrader entre les mains de ceux-ci, pour reprendre une parole de Lénine, « le trésor de science amassé par l'humanité » dont ils se trouvent être passagèrement les dépositaires. » (*Misère de la poésie*, p. 15) (2).

Breton ne conteste pas la notion de littérature *utile*, mais il n'entend point ce qualificatif dans le sens immédiat

(1) Il est émouvant de voir Breton en appeler une fois encore à l'exemple de Maïakowski qui connut, en son pays, une expérience semblable à celle qu'il vécut en France, mais autrement plus dramatique en raison du climat politique de l'U. R. S. S. Maïakowski aussi (je cite ses propres termes) « revendique son droit à exister comme écrivain de la révolution, pour la révolution »; lui aussi entend « démontrer que l'écrivain révolutionnaire n'est pas quelqu'un en marge dont les rimailleries sont imprimées dans un livre, et restent sur les rayons à se couvrir de poussière, que l'écrivain révolutionnaire est un homme qui prend part à la vie ordinaire, quotidienne, et à la construction du socialisme ». Et de s'écrier sur un ton dont nous pouvons exactement mesurer la douleur lorsque nous apprenons que vingt jours à peine le séparent de son suicide : « *A chaque instant je suis obligé de prouver que l'activité du poète, que le travail du poète est un travail nécessaire dans notre Union Soviétique...* » (Texte cité par Mme Elsa Triolet, *Maiakowski et nous*, o. c., p. 11-12.) On croit entendre Breton.

(2) Cf. également *Les vases communicants*, p. 158-161.

que lui donnent les communistes, qui facilement se contentent des formes artistiques les plus périmées et les moins inspirées, du moment qu'elles servent à la propagande du Parti (1). Dans une conférence consacrée au concours de littérature prolétarienne organisé par *L'Humanité* (1933), il précise qu' « il importe grandement que nos camarades apprennent à discerner ce qu'il peut y avoir de remarquable dans un texte, même si ce texte ne présente pas d'intérêt immédiat pour la lutte des classes (il est d'ailleurs clair qu'il en présente toujours, pour peu seulement qu'on sache l'analyser). » (*Point du jour*, p. 144.) Malgré la parenthèse — paratonnerre dont nous verrons qu'il lui est une habituelle prudence — la leçon est nette. D'autre part, Breton achève sur ces lignes un article consacré à la gloire de Maïakowski dont les communistes essayaient de salir la mémoire à cause de son suicide, jugé naïvement par eux inexplicable dans un pays prolétarien

(1) Cf. la position analogue de Léon Trotsky : « La forme populaire de l'art est identifiée en U. R. S. S. à la mise des œuvres à la portée de tout le monde. « Ce qui n'est pas utile au peuple; déclare la *Pravda*, ne peut avoir de valeur esthétique. » Cette vieille idée de populistes, qui écarte l'éducation artistique des masses, acquiert un caractère d'autant plus réactionnaire que la bureaucratie se réserve le droit de décider quel est l'art dont le peuple a ou n'a pas besoin; elle publie les livres à son gré et elle en établit la vente obligatoire sans laisser le moindre choix au lecteur. Tout se réduit à la fin à ce que l'art s'inspire de ses intérêts et trouve à leur service de quoi rendre la bureaucratie attrayante pour les masses populaires. (*La révolution trahie*, o. c., p. 210-218.) Vieille querelle, au demeurant, et dans laquelle Charles Baudelaire prenait position en ces termes dans son Introduction de 1852 aux *Contes* d'Edgar Poe : « Il y a depuis longtemps aux États-Unis, un mouvement utilitaire qui veut entraîner la poésie comme le reste. Il y a là des poètes humanitaires, des poètes de suffrage universel, des poètes abolitionnistes des lois sur les céréales, et des poètes qui veulent faire bâtir des *work-house*. Je jure que je ne fais aucune allusion à des gens de ce pays-ci. Ce n'est pas ma faute si les mêmes disputes et les mêmes théories agitent différentes nations. Dans ses secteurs, Poe leur déclara la guerre. Il ne soutenait pas, comme certains sectaires fanatiques insensés de Gœthe et autres poètes marmoréens et antihumains, que toute chose belle est essentiellement inutile; mais il se proposait surtout pour objet la réfutation de ce qu'il appelait spirituellement *la grande hérésie poétique* des temps modernes. »

(mais on sait combien retorse est la naïveté communiste!) (1)

« Nous nions, et ceci encore pour longtemps, la possibilité d'existence d'une poésie ou d'un art susceptible de s'accommoder de la simplification outrancière — à la Barbusse — des façons de penser et de sentir. Nous en sommes encore à demander qu'on nous montre une œuvre d'art « prolétarienne ». La vie enthousiasmante du prolétariat en lutte, la vie stupéfiante et brisante de l'esprit livré aux bêtes de lui-même, de notre part il serait par trop vain de ne vouloir faire qu'un de ces deux drames distincts. Qu'on n'attende de nous, dans ce domaine, aucune concession (o. c., p. 108-109) (2). »

Même intransigeance quant au changement de titre dont fut malhonnêtement l'objet le film *L'âge d'or* de Bunuel et Dali, devenu « sur les insistances de quelques révolutionnaires de pacotille obstinés à tout soumettre à leurs fins

(1) Staline n'avait pas encore à l'époque consacré à Maïakowski une remarque élogieuse qui en refit soudain un pur pour tous les communistes, en U. R. S. S. et ailleurs.

(2) Cf. Léon Trotsky : « Le régime totalitaire n'est pas moins funeste à la littérature. La lutte des tendances et des écoles a fait place à l'interprétation des volontés des chefs. Tous les groupements appartiennent obligatoirement à une organisation unique, sorte de camp de concentration des lettres. Des écrivains médiocres mais bien-pensants comme Gladkov et Sérafimovitch sont proclamés classiques. Les écrivains doués qui ne savent pas se faire violence autant qu'il est désirable sont traqués par des meutes de mentors sans scrupules armés de citations. De grands artistes se suicident; d'autres cherchent matière à leur travail dans un passé reculé ou se taisent. Les livres honnêtes et portant la marque du talent ne paraissent que par hasard, comme s'ils échappaient à l'étouffoir; ils forment une sorte de contrebande. La vie de l'art soviétique est un martyrologue. [...] Les jugements littéraires sont revisés en quelques semaines, les manuels remaniés. [...] Le secrétaire des J. C. dit à une conférence d'écrivains que « les indications du camarade Staline font la loi pour tous », et l'on applaudit, bien que certains aient au front le rouge de la honte. Et comme si l'on tenait à infliger à la littérature un suprême outrage, Staline, incapable de construire correctement une phrase en russe, est déclaré un des classiques du style. » (*La révolution trahie*, o. c., p. 209-210.) Et Trotsky d'en appeler à Lénine qui « faisait preuve de la plus grande circonspection en matière d'art, invoquait volontiers son incompétence [...] et restait fort éloigné de l'idée de vouloir faire de ses goûts littéraires la loi (o. c., p. 206). »

de propagande immédiate » : *Dans les eaux glacées du calcul égoïste :*

« Je n'aurai pas la cruauté d'insister sur ce qu'il peut y avoir de puérilement rassurant pour certains dans l'étiquetage, au moyen d'un membre de phrase de Marx tiré des premières pages du *Manifeste*, d'une production aussi peu réductible que *L'Âge d'or* à l'échelle des revendications *actuelles* de l'homme. Par contre, je m'élève de toutes mes forces contre l'équivoque introduite par ce titre [...] *Dans les eaux glacées du calcul égoïste :* il était évidemment trop facile de faire entendre par là — au mépris du contexte de Marx mais n'importe — que c'est l'amour qui tend à nous enfoncer dans ces eaux; qu'il faut, n'est-ce pas, tout particulièrement en finir avec cette sorte d'amour, défi éclatant au cynisme de plus en plus général, injure inexpiable à l'impuissance physique et morale d'aujourd'hui. Eh bien, non! Jamais, *sous aucun prétexte*, je n'en passerai par cette manière de voir. Coûte que coûte je maintiendrai que « dans les eaux glacées du calcul égoïste » c'est peut-être partout, sauf où *cet* amour est. Tant pis si cela doit désobliger les rieurs et les chiens. » (*L'Amour fou*, p. 115).

Il n'empêche que le suicide de Maïakowski, comme « la mort obscure » d'Essénine, témoignent réciproquement d'une regrettable *incursion de la vie privée* dans le domaine de l'action révolutionnaire :

« Le seul moyen de l'éviter est de préparer à l'existence subjective une revanche éclatante sur le terrain de la connaissance, de la conscience sans faiblesse et sans honte. Toute erreur dans l'interprétation de l'homme entraîne une erreur dans l'interprétation de l'univers : elle est, par suite, un obstacle à sa transformation. Or, il faut le dire, c'est tout un monde de préjugés inavouables qui gravite auprès de l'autre, de celui qui n'est justiciable que du fer rouge, dès qu'on observe à un fort grossissement une minute de souffrance. Il est fait des bulles troubles, déformantes qui se lèvent à toute heure du fond marécageux de l'*inconscient* de l'individu. La transformation sociale ne sera vraiment effective et complète que le jour où l'on en aura vraiment fini avec ces germes corrupteurs. On en finira avec eux en acceptant, pour pouvoir l'intégrer à celle de l'être collectif, de réhabiliter l'étude du moi. » (*Les Vases communicants*, p. 153.)

Selon Breton, une sorte de division du travail doit se faire à l'intérieur de l'action révolutionnaire. S'ils n'ont

« rien à gagner à se placer directement sur le plan politique », les surréalistes y ont leur place marquée qui est d'user « en matière d'activité humaine du rappel aux principes et [de] servir [ainsi] de leur mieux la cause de la Révolution ». (*Point du jour*, p. 57.) Nul ne peut, en ce domaine, lui apporter plus efficacement aide qu'eux, ce que les communistes semblent avoir par trop tendance à mettre en doute. Dans une volonté très nette d'absorber Breton et ses amis, qu'ils veulent visiblement noyer dans la masse des militants, les marxistes feignent de mépriser ces artistes que demeurent malgré tout les surréalistes (1). Mais Breton met les choses au point :

« Quelle qu'ait été l'évolution du surréalisme dans le domaine politique, si pressant que nous en soit venu l'ordre de n'avoir à compter pour la libération de l'homme, *première condition de la libération de l'esprit*, que sur la Révolution prolétarienne, je puis bien dire que nous n'avons trouvé aucune raison valable de revenir sur les moyens d'expression qui nous sont propres et dont à l'usage il nous a été donné le vérifier qu'ils nous servaient bien. » (*Second manifeste...*, p. 44.)

Ou encore :

« De notre place, nous soutenons que l'activité d'interprétation du monde doit continuer à être liée à l'activité de transformation du monde. Qu'il appartient au poète, à l'artiste, d'approfondir le problème humain sous toutes ses formes, que c'est précisément la démarche *illimitée* de son esprit en ce sens qui a une valeur potentielle de changement du monde, qu'une telle démarche — en tant que produit évolué de la superstruc-

(1) Déjà à l'époque de la collaboration avec *Clarté*, les surréalistes reprochaient à leurs amis communistes de se méfier d'eux, de les cantonner dans une besogne exclusivement littéraire, de ne pas les défendre. Voir *Au grand jour* (1927). Breton est si préoccupé par cette attitude sourdement hostile qu'elle hante ses nuits, comme en témoigne le récit d'un de ses rêves : « Arrive Vaillant-Couturier qui se comporte d'abord comme s'il ne me voyait pas, puis me serre la main (je suis assis). [...] Il m'explique assez cauteleusement que « ma foi, le sujet de la conférence [que j'ai à faire à Berlin] lui avait paru fort bien pouvoir être le surréalisme ». Je raille intérieurement cette manière de présenter les choses ». L'origine de ce rêve paraît être à Breton une longue conversation avec Vaillant-Couturier « sur l'utilisation possible des surréalistes par le P. C., conversation de sa part assez surveillée ». (*Les vases communicants*, p. 36 et 53.)

ture — ne peut que venir renforcer la nécessité du changement économique de ce monde. » (*Position politique du surréalisme*, p. 96.)

Enfin :

« Dans le domaine des faits, de notre part aucune équivoque n'est possible : il n'est personne de nous qui ne souhaite le passage du pouvoir des mains de la bourgeoisie à celle du prolétariat. En attendant, il n'en est pas moins nécessaire, selon nous, que les expériences de la vie intérieure se poursuivent et cela, bien entendu, sans contrôle extérieur, même marxiste. » (*Point du jour*, p. 58-59.)

En effet, « c'est pure et simple supercherie d'insinuer que la substitution d'un régime à un autre pourrait mettre fin à un tel ordre de revendication » (*Anthologie de l'humour noir*, p. 79), c'est-à-dire aux exigences de l'esprit étouffé par des contraintes psychologiques que la révolution, telle que la conçoivent les marxistes, laisseraient intactes (1) :

« Il est naturel que les hommes qui pensent de ce côté de la terre, déterminés qu'ils sont à juger toutes choses dans le crépuscule qui leur est fait, se défendent mal d'un mouvement de surprise, d'un geste peut-être en lui-même aussi crépusculaire (« ce n'est que cela! ») à la contemplation des images qui leur sont données de ce qui se passe sur cette terre toute jeune, là-bas vers l'Orient, sur cette terre où tout doit être si différent, si supérieur à ce qu'on attend, à perte de vue, et sur laquelle ne s'agitent après tout encore que des hommes et des femmes incomplètement libérés du souci de vivre, de savoir et, par-ci par-là, qu'ils s'en cachent ou non, d'être heureux. » (*Les vases communicants*, p. 146.)

Et encore :

« Je ne me lasserai pas d'opposer à l'impérieuse nécessité actuelle, qui est de changer les bases sociales par trop chancelantes et vermoulues du vieux monde, cette autre nécessité non moins impérieuse qui est de ne pas voir dans la Révolution

(1) Cf. Charles Baudelaire : « Alfred de Vigny a écrit un livre pour démontrer que la place du poète n'est ni dans une république, ni dans une monarchie absolue, ni dans une monarchie constitutionnelle; et personne ne lui a répondu. » (*Introduction* de 1852 aux Contes d'Edgar Poe.)

à venir une fin, qui de toute évidence serait en même temps celle de l'histoire. La *fin* ne saurait être pour moi que la connaissance de la destination éternelle de l'homme, de l'homme en général, que la Révolution seule pourra rendre pleinement à cette destination Toute autre manière d'en juger, de quelque prétendu souci des réalités politiques qu'elle se targue, me semble fausse, paralysante et, du strict point de vue révolutionnaire, défaitiste. Il est trop simple, selon moi, de vouloir réduire le besoin d'adéquation de l'homme à la vie à un réflexe pénible qui aurait chance de céder à la suppression des classes. Ce besoin est pour cela beaucoup trop insituable dans le temps et c'est même, je ne crains pas de le dire, parce que je veux le voir s'imposer sans entrave à l'homme que je suis révolutionnaire. J'estime, en effet, qu'il ne s'imposera sans entrave à l'homme que lorsque la précarité toute artificielle de la condition sociale de celui-ci ne lui voilera plus la précarité réelle de sa condition humaine (o. c., p. 163-164). »

Après un acte de foi total dans le marxisme (« au delà nous ne trouvons qu'empirisme et rêverie »), Breton ne pouvait s'empêcher d'écrire : « Et cependant il est en nous des lacunes que tout l'espoir que nous mettons dans le triomphe du communisme ne comble pas. » (*Point du jour*, p. 40.) Il osait nommer ces vides douloureux : « Une inappétence réelle de bonheur, tout au moins durable, une impossibilité foncière de pactiser avec la vie, à la stupidité, à la méchanceté de laquelle l'homme ne remédiera jamais que dans une faible mesure — ce que j'en dis n'est pas pour réduire moralement la portée de l'action sociale, seule efficace, mais en deçà comme au delà, que faire contre la boue, je parle au sens physique, contre la dispersion extérieure et intérieure, contre l'usure, contre la lenteur, contre la maladie (o. c., p. 97)? » Des parenthèses semblables à celle qu'il a glissée dans cette phrase sont fréquentes chez notre auteur qui semble toujours craindre d'être mal compris par ses amis révolutionnaires. (Vous avez aussi noté, tout à l'heure, les mots crépuscules et crépusculaires, destinés à faire passer l'audacieux : « Ce n'est que cela! ».) Un homme faisant de l'honnêteté intellectuelle sa principale préoccupation est toujours en état d'infériorité devant des militants qui usent comme d'une arme de la déloyauté. Mais ces précautions n'enlèvent rien à la trop

certaine existence de cet *en deçà* et de cet *au delà* sur lesquels l'homme non religieux demeure sans pouvoir — et ce n'est point *par-ci par-là,* comme il le dit par timidité devant ses juges communistes, que Breton souhaite à l'homme d'être heureux.

Une inappétence réelle de bonheur... Breton touche là au problème qui hante les meilleurs esprits de ce temps. Malraux le rencontre lorsqu'il fait dire à l'un des combattants de *L'Espoir :* « Dans le monde, il y a aussi le bonheur... (1) » et à l'un des personnages de *La lutte avec l'Ange :* « Dans cette dévalade farouche sous le poing de la mort, il ne lui restait qu'une haine hagarde contre tout ce qui l'avait empêché d'être heureux (2). » Hemingway lui donne une réponse dans son admirable roman *Pour qui sonne le glas :* en plein combat, lui aussi, et à la veille de mourir, son héros Robert Jordan connaît le bonheur sous la forme d'une passion qui le transfigure. Il vit en trois nuits toute l'éternité de l'amour humain et rencontre à la veille de mourir la femme de sa vie, sans pour autant trahir la cause des hommes, puisque c'est pour eux qu'il sacrifie son existence, *a fortiori* celle de son bonheur, dans cette guerre pour la liberté. Albert Camus fait de ce même problème le thème central de *La Peste.* « Maintenant, je sais que l'homme est capable de grandes actions. Mais s'il n'est pas capable d'un grand sentiment, il ne m'intéresse pas. » L'héroïsme ne lui suffit plus. Il a appris que les meilleurs des hommes sont capables de mourir pour une idée. Ce qui l'intéresse désormais, « c'est qu'on vive et qu'on meure de ce qu'on aime ». Mais il y a de la honte à être heureux tout seul. La question est donc de concilier ces exigences contradictoires : ne pas renoncer au bonheur tout en ne se désintéressant pas du malheur de ses frères. « Rien au monde ne vaut qu'on se détourne de ce qu'on aime », si ce n'est, peut-être, l'amour des hommes. Les héros que Camus charge d'exprimer sa pensée se sacrifient en définitive au bonheur d'autrui et c'est la seule façon qu'ils trouvent de n'avoir pas honte des quelques bribes de

(1) *L'Espoir,* p. 348.
(2) *La lutte avec l'Ange,* p. 201.

bonheur personnel qu'il leur est possible de goûter (1). Or le bonheur des hommes est bien, malgré les apparences, la moindre préoccupation des communistes. Breton est de ceux qui pensent avec cet autre héros de Malraux : « Être rapproché du Parti ne vaut rien si c'est être séparé de ceux pour qui le Parti travaille », ou avec celui-ci encore, toujours dans l'*Espoir :* « Il n'est pas un des échelons que j'aie gravis dans le sens d'une efficacité plus grande, d'un commandement meilleur, qui ne m'écarte davantage des hommes. Je suis chaque jour un peu moins humain (2). » Comme Malraux, comme Camus, comme Hemingway, Breton n'acceptera jamais, à quelque nom que ce soit, d'être un peu moins humain.

Il en était arrivé dès 1926 à faire cette solennelle déclaration :

« Ce que nous ne pouvons souffrir, [...] est que l'équilibre de l'homme, rompu, c'est vrai, en Occident, au profit de sa nature matérielle, puisse se retrouver dans le monde par le consentement de nouveaux sacrifices à sa nature matérielle. C'est pourtant ce que, de bonne foi, pensent certains révolutionnaires, notamment à l'intérieur du Parti communiste français. » (*Point du jour*, p. 61-62.)

Et en 1930 :

« Je ne vois vraiment pas, n'en déplaise à quelques révolutionnaires d'esprit borné, pourquoi nous nous abstiendrions de soulever, pourvu que nous les envisagions sous le même angle que celui sous lequel ils envisagent — et nous aussi — la Révolution : les problèmes de l'amour, du rêve, de la folie, de l'art et de la religion. » (*Second manifeste...*, p. 27.)

Et *Misère de la poésie* s'achevait sur cette fière profession de foi :

« Je refuse de condamner, dans aucune des recherches qu lui sont propres, le surréalisme qu'on voudrait politiquement me faire condamner et de cesser d'attendre de son *devenir* même qui nous a portés, mes amis et moi, sur le plan révolu-

(1) Albert Camus, *La Peste*, pp. 182-183-224-230-286-328.
(2) Voir mon *Malraux* ou *Le mal du héros*, II, IV, notamment p. 225-226.

tionnaire, où nous en sommes, qu'il témoigne au grand jour de notre volonté, qui aura été de faire progresser la connaissance de notre époque, en même temps que de servir la cause du prolétariat. »

J'ai déjà attiré l'attention sur cette sorte de complexe de culpabilité qui n'abandonne pas Breton, même et surtout lorsque la rupture définitive est sur le point d'être consommée entre le Parti et lui. Certes, il connaît son innocence et la mauvaise foi de ses adversaires; mais un amour blessé conserve de la tendresse jusqu'au plus profond du dégoût et c'est la force du communisme (et sa grandeur) de conserver ce pouvoir sur ceux-là mêmes qui se sont détachés de lui. En cela semblable à tous les intellectuels qui se sont vus dans l'obligation de se désolidariser par honnêteté intellectuelle de la politique communiste, André Breton se résigne mal à être réduit du même coup à quitter les camarades du Parti, aux yeux de qui il craint d'apparaître comme un contre-révolutionnaire et un traître. Répondant à une calomnie de *L'Humanité*, il écrit timidement qu'*il ne voit pas le moyen* d'accepter sans mot dire une telle injustice : « Je pense que ce ne saurait être *attaquer de l'extérieur* l'organe central du Parti Communiste Français que de vouloir écarter de soi cette pelletée de boue. » En 1932, il n'a pas voulu encore admettre cette évidence, à savoir que les communistes ne veulent pas de lui. Une *Association des écrivains révolutionnaires* ayant été créée sans qu'il ait été fait appel à son nom (1), il adresse à *L'Humanité* une lettre d'adhésion qui, deux mois après, n'aura pas

(1) C'est à cette époque qu'il écrit dans *Les vases communicants :* « Intellectuellement, il y avait [pour moi en 1931] l'extraordinaire difficulté de faire admettre que ce n'était pas par vulgaire romantisme, par goût de l'aventure pour l'aventure, que je soutenais depuis des années qu'il n'était pas d'issue poétique, philosophique, pratique à l'activité à laquelle mes amis et moi nous étions voués, hors de la Révolution sociale, connue sous sa forme marxiste-léniniste. Rien n'avait jamais été plus contesté que la sincérité de nos déclarations dans ce domaine; pour ma part, je m'attendais à ce que, pour ne pas le reconnaître, on multipliât contre nous, à perte de vue, les mensonges et les pièges (p. 37-38). »

encore reçu de réponse (1). Néanmoins il écrit, toujours avec la même humilité : « Je ne vois pas non plus de nécessité révolutionnaire à m'abstenir de discuter, tout à fait en dehors de la ligne politique [du Parti], *ligne que j'approuve et qui ne saurait être pour moi que la seule juste* [c'est lui qui souligne], et par suite sous l'angle le plus exclusivement technique, les modalités d'application récente, en France, des thèses de Kharkov. » (*Misère de la poésie*, p. 17.) Dans les derniers mois de 1933, Breton est exclu du Parti communiste en même temps qu'Éluard et que Crevel, jugés avec lui responsables d'un article paru dans *Le surréalisme au service de la Révolution*, où Ferdinand Alquié stigmatisait « le vent de crétinisation qui souffle de l'U. R. S. S. ».

Encore qu'il ait refusé de souscrire sans réserve à la règle posée par Francis Picabia : « Il faut être nomade, traverser les idées comme on traverse les pays ou les villes » car (écrit-il) « quand bien même toutes les idées seraient de nature à nous décevoir, je ne me proposerai pas moins, en commençant, de leur consacrer ma vie » (*Les pas perdus*, p. 127), André Breton est incapable d'être fidèle à autre chose qu'à sa vérité, ce qui est du reste la plus authentique des fidélités :

> « Les idées ne sont ni bonnes ni mauvaises, elles sont : à concurrence pour moi de déplaisir ou de plaisir, bien dignes encore de me passionner dans un sens ou dans l'autre. Pardonnez-moi de penser que, contrairement au lierre, je meurs si je m'attache (o. c., p. 131). »

C'est le Breton de la dernière adolescence qui ose parler ainsi; et sans doute ne fut-il jamais aussi sincère qu'au

(1) Ici encore le rapprochement avec Maïakowski est saisissant. En effet, Mme Elsa Triolet nous apprend que l'*Association des écrivains prolétaires* refusait l'adhésion du poète soviétique : « Il voulait être de l'Association, qui ne voulait pas de lui, le renvoyait à ses aïeux bourgeois et consentait tout juste à le considérer comme *un compagnon de voyage*, quelque chose comme un sympathisant (o. c., p. 27). »

moment où il rajeunissait ces lieux communs de sa neuve r aîcheur :

« Sans aucune affectation, je puis dire que le moindre de mes soucis est de me trouver conséquent avec moi-même. « Un événement ne peut être la cause d'un autre que si on peut les réaliser tous deux au même point de l'espace », nous apprend Einstein. C'est ce que j'ai toujours grossièrement pensé. Je nie tant que je touche terre, j'aime à une certaine altitude, plus haut que ferai-je? »

Breton ne peut résoudre la contradiction pensée-action sur laquelle viennent se heurter les intellectuels qui, ainsi que le notait Malraux dans *L'Espoir*, sont avant tout les hommes « de la nuance, du degré, de la qualité, de la vérité en soi, de la complexité ». Comme Malraux, il est tenté par le communisme, comme Malraux qui, plus sage, s'il rôde longtemps autour de la porte ne se décide lui, jamais à entrer. Bien lui en prend et Breton regretta de n'avoir pas été aussi prudent. Les *Prolégomènes a un troisième manifeste du surréalisme ou non* s'ouvrent sur cette profession de foi :

« Sans doute y a-t-il trop de *nord* cn moi pour que je sois jamais l'homme de la pleine adhésion. Ce nord, à mes yeux mêmes, comporte à la fois des fortifications naturelles de granit et de la brume. Si je ne suis que trop capable de tout demander à un être que je trouve beau, il s'en faut de beaucoup que j'accorde le même crédit à ces constructions abstraites qu'on nomme les systèmes. Devant eux ma ferveur décroît, il est clair que le ressort de l'amour ne fonctionne plus. Séduit, oui, je peux l'être, mais jamais jusqu'à me dissimuler le *point faillible* de ce qu'*un homme comme moi* me donne pour vrai. » (*Les manifestes du surréalisme*, p. 193.)

Nous voilà loin de l'inébranlable certitude communiste. Bien avant son expérience marxiste, André Breton exprime une vérité qui ne cessera jamais d'être la sienne, lorsqu'il s'écrie, au cours d'une conférence prononcée à Barcelone le 17 novembre 1922 :

« Il n'y a qu'une chose qui puisse nous permettre de sortir, momentanément au moins, de cette affreuse cage dans laquelle nous nous débattons et ce quelque chose c'est la révolution,

une révolution quelconque, aussi sanglante qu'on voudra, que j'appelle encore aujourd'hui de toutes mes forces. » (*Les pas perdus*, p. 206.)

Une révolution quelconque... Mots lourds de sens et qui rejoignent de façon poignante ceux qu'emploie à peu près à la même époque cet autre écrivain français dont je parlais tout à l'heure, qui a lui aussi la Révolution dans le sang et qui tournera autour du communisme mais sans y pénétrer jamais : André Malraux. André Malraux qui donne dan *Les Conquérants* à son Garine « *le désir d'une grande action quelconque* (1) ». Non, il n'est pas d'entente possible entre les communistes et ces aventuriers de l'intelligence et du cœur (2). Aventuriers de la liberté, surtout, ce qui est leur justification et leur gloire. En 1938, écrivant la préface de *Trajectoire du rêve* le jour où le bruit court que Freud a été arrêté par les nazis, Breton s'écrie dans une phrase où la dictature hitlérienne n'est pas seule évoquée (c'est en effet aussi le temps des procès de Moscou) : « A coup sûr nous savons, nous ne pouvons nous dissimuler que, désespérant chaque jour un peu plus de se faire entendre, se croisent au-dessus de nos têtes d'autres appels, tant en faveur des peuples qui ne demandent rien d'autre que rester libres qu'en faveur des hommes les plus sûrs, accusé tout à coup de crimes monstrueux... »

A la fin de 1942, Breton déclare dans sa conférence aux étudiants français de l'Université de Yale :

« J'écrivais en 1924 au début du premier *Manifeste du surréalisme :* « Le seul mot de liberté est tout ce qui m'exalte encore. » Cette exaltation m'est restée. Liberté : quel usage

(1) Cf. mon *Malraux* ou *Le Mal du Héros*, p, 167-202-218-219-220.

(2) Cf. Claude Morgan : « Malraux passait pour un écrivain d'extrême gauche parce qu'il a recherché, pendant un temps, l'aventure à gauche. [...] Le malheur pour Malraux c'est qu'il n'y a pas d'aventure à gauche (j'entends d'aventure personnelle). car on n'y fabrique ni surhommes, ni archauges. Le héros communiste, de Gabriel Péri au colonel Fabien, ne connaît pas la triste, la desséchante exaltation du moi. Il ne considère pas qu'il est un héros, et il n'agit que parce qu'il se sent profondément lié aux autres hommes, solidaire d'eux et non au-dessus d'eux. » (In *Les lettres françaises* du 17 janvier 1947.)

grossièrement abusif qu'on ait essayé de faire de lui, ce mot n'est en rien corrompu. » (*Situation du surréalisme entre les deux guerres.*)

Bien plus, « d'une guerre à l'autre, on peut dire que c'est la quête passionnée de la liberté qui a été constamment le mobile de l'action surréaliste ». Breton explique les scissions qui se sont produites à l'intérieur du mouvement et les diverses exclusions auxquelles il lui fallut procéder par sa fidélité fondamentale à cette passion essentielle (1). Ont été ou se sont éliminés ceux qui, d'une façon ou d'une autre, *ont démérité de la liberté.* Celle-ci « étant, dans le surréalisme, révérée à l'état pur, c'est-à-dire prônée sous toutes ses formes, il y avait, bien entendu, maintes manières d'en démériter ». Et Breton d'en donner quelques exemples, sans nommer personne, mais il nous est facile de suppléer à sa discrétion. Première manière de démériter de la liberté : revenir aux *formes fixes* en poésie (Aragon); deuxième manière : renoncer à s'exprimer hors des cadres d'un parti, « ce parti fût-il à vos yeux celui de la liberté » (Aragon); troisième manière : croire que l'on peut sans déchoir se commettre impunément avec n'importe qui (Desnos); etc...

En 1946, André Breton précise à M. Jean Duché : « *Il faut* en finir avec l'infâme précepte : la fin justifie les moyens. » Mais cette exigence de son esprit est déjà ancienne. L'utilisation des œuvres lui a toujours paru aussi peu acceptable que l'utilisation des hommes, considérés les uns et les autres comme des moyens (2). Il refuse que des

(1) Une autre fois, c'est à la conception que chacun de ses amis se faisaient de l'amour qu'il reconnaît ce rôle de décantation.

(2) Cf. Lénine, in la *Maladie infantile du communisme :* « Il faut savoir consentir à tout, à tous les sacrifices, et même — en cas de nécessité — user de stratagèmes variés, de ruses, de procédés illégaux, du silence, de la dissimulation de la vérité pour pénétrer dans les syndicats, y demeurer, y poursuivre à tout prix l'action communiste. » Trotsky, commentant cette déclaration dans *Leur morale et la nôtre* et l'approuvant d'un point de vue non seulement politique mais éthique, précise que « la lutte à mort ne se conçoit pas sans ruses de guerre, en d'autres termes sans mensonge et tromperie (p. 71) » et que « les moyens sont

livres, que des vies soient interprétés pour les besoins de la cause. La pensée que l'on commémore Rimbaud en tant que combattant de la Commune le révolte :

« L'usage fait ici du nom de Rimbaud est abusif. Des révolutionnaires ne doivent pas répondre à la déloyauté de leurs adversaires par la déloyauté. C'est truquer les faits que de nous représenter Rimbaud — l'artiste et l'homme en proie à *tous* ses problèmes — comme parvenu en mai 1871 à une conception de son rôle qui serait opposable à celle des chercheurs poétiques d'aujourd'hui. Faire cela, ou encore prétendre impudemment que Rimbaud s'est tu « faute d'audience » — de la même manière, en jouant sur une simple homonymie, on a tenté jadis de nous faire confondre l'auteur des *Chants de Maldoror* avec l'agitateur blanquiste Félix Ducasse — c'est avancer sciemment un faux témoignage (1). Pour un révolutionnaire, le premier courage doit être de préférer la vie à la légende. Le Rimbaud véritable d'alors, acquis, certes, socialement à la cause révolutionnaire, n'est pas seulement l'auteur des *Mains de Jeanne-Marie*, c'est aussi l'auteur de *Cœur volé*, ce n'est pas non plus exclusivement, comme on voudrait nous le faire croire, le très jeune « tirailleur de la Révolution » de la caserne de Babylone, c'est l'homme préoccupé au plus haut point de problèmes apparemment extérieurs à la Révolution, c'est celui que révèle tout entier la lettre dite « du Voyant » datée assez caractéristiquement du 15 mai 1871. » (*Position politique...*, o. c. p. 94-95.)

De même Breton écrit-il qu'il est « étrangement abusif de présenter Lewis Caroll comme un réfractaire « politique »

organiquement subordonnés à la fin (p. 82) ». Ce qui ne signifie pas qu'il accepte sans en préciser exactement les limites d'application le principe « la fin justifie les moyens ». En effet, dit-il, « le moyen ne peut être justifié que par la fin. Mais la fin a aussi besoin de justification. [...] Ne sont admissibles et obligatoires que les moyens qui accroissent la cohésion du prolétariat, lui insufflent dans l'âme une haine inextinguible de l'oppression, lui apprennent à mépriser la morale officielle et ses suiveurs démocrates, le pénètrent de la conscience de sa propre mission historique, augmentent son courage et son abnégation. Il découle de là précisément que tous les moyens ne sont pas permis (p. 79-81). »

(1) Aragon s'était montré, à l'époque, plus indigné encore de cette confusion malhonnête qui voulait faire d'Isidore Ducasse un révolutionnaire. Cf. *Traité du style*, p. 201 et suiv.

et de prêter à son œuvre des intentions satiriques immédiates». (*Anthologie de l'humour noir*, p. 79).

« Comment veux-tu que le surréalisme m'intéresse? J'ai fait de plus violentes expériences spirituelles sur la Somme », dit un personnage d'un roman contemporain (1). Breton écrirait volontiers la même chose du communisme. Mais Sartre : «Qu'avions-nous besoin de construire patiemment des objets auto-destructifs puisque chacun des moments de notre vie nous était escamoté subtilement? [...] Que nous importait d'ailleurs la destruction surréaliste qui laisse tout en place, quand une destruction par le fer et par le feu menaçait tout, y compris le surréalisme (2)? » La vérité est qu'ils ont tous raison, Nizan, Breton, Sartre, dans la mesure où ayant besoin du combat ils l'ont porté sur le terrain à leur avis le plus menacé. Comme tous les intellectuels qui ont pris conscience des difficultés, pour eux insurmontables, de l'engagement à sens unique, André Breton a toujours été obsédé par une obscure mais exigeante nostalgie de l'action (3). Et s'il agissait d'une façon ou d'une autre dans l'espoir d'échapper à cette hantise, l'action ne lui suffisait plus : c'était d'héroïsme qu'il avait besoin. Dès 1922, il avoue :

« Après tout, qui parle? André Breton, un homme sans grand courage, qui jusqu'ici s'est satisfait tant bien que mal

(1) Paul Nizan, *La Conspiration*, p. 99. Mais Breton : « Que pourraient bien attendre de l'expérience surréaliste ceux qui gardent quelque souci de la place qu'ils occuperont *dans le monde?* » (*Second Manifeste...*, p. 10).

(2) J.-P. Sartre, « Qu'est-ce que la Littérature? » *in* n° 21 des *Temps Modernes*, p. 1624.

(3) Cf. *in L'Amour fou :* « Le souci que j'avais, sur le plan révolutionnaire, de ne pas me couper les voies de l'action pratique, m'a peut-être retenu [à l'époque des *Vases communicants*] d'aller jusqu'au bout de ma pensée, eu égard à la difficulté de faire admettre à la plupart des révolutionnaires *de ce temps* un point de vue aussi rigoureusement dialectique que celui assurant que l'auto-analyse peut parfois épuiser le contenu des événements réels. Le passage à l'action pratique ne m'ayant pas pour cela été permis, je n'éprouve aujourd'hui aucun scrupule à y revenir... » (p. 94).

d'une action dérisoire et cela parce que peut-être un jour il s'est senti à jamais trop durement incapable de faire ce qu'il veut. Et il est vrai que j'ai conscience de m'être déjà dévalisé moi-même en plusieurs circonstances; il est vrai que je me trouve moins qu'un moine, moins qu'un aventurier. N'empêche que je ne désespère point de me reprendre et qu'à l'entrée de l'année 1922, dans ce beau Montmartre en fête, je songe à ce que puis encore devenir. » (*Les Pas perdus*, pp. 129-130.)

Moins qu'un moine... L'aveu est significatif, notons-le en passant, de la part de qui essayait de nous faire croire — nous l'avons vu — qu'il avait envie de vomir de dégoût à la face de chaque prêtre. « Maintenant je sais que l'homme est capable de grandes actions », disait le héros d'Albert Camus. Mais c'est pour avoir fait la guerre d'Espagne et payé de sa personne qu'il avait le droit de ne pas croire à l'héroïsme en le considérant comme *une chose facile*. Breton n'en peut avancer autant quant à lui. Aventurier, disions-nous tout à l'heure à son propos. Et voilà qu'il se considère lui-même comme étant moins qu'un aventurier, alors que sans doute Malraux (n'en déplaise à MM. Garaudy, Morgan et Mounin) est beaucoup plus que cela. Entre l'auteur de *La Condition humaine* et celui de *Nadja*, il y a cette différence essentielle que si l'un et l'autre jouent avec la mort, le premier seul risque effectivement sa vie. Ou plus exactement : fait dépendre sa vie de hasards sur lesquels sa volonté ne peut rien dès lors qu'il s'y est abandonné et dont il est même impossible de dire qu'ils sont toujours susceptibles de le prendre en traître, car il s'est délibérément et en toute conscience livré à eux. Bien sûr, Breton risque gros; mais c'est sur le plan de la vie intérieure, non sur celui de la vie. Il ne cesse jamais de conserver le contrôle des opérations. En aucune circonstance il ne franchit cette frontière qui le ferait échapper à sa propre compétence en le rendant justiciable des lois de la cité ou de celles du champ de bataille. « Sur une aiguille de chemin de fer j'ai vu se poser l'oiseau splendide du sabotage. » (*Poisson soluble*, p. 158.) Mais ce n'est pas lui qui l'a lâché. Des idées surréalistes, Breton note que « nous savons assez qu'à un degré d'expression

près — l'action — elles nous mettent hors la loi ». (*Point du Jour*, p. 38.) C'est ce dernier degré qu'il ne franchit jamais. De son amie Nadja, il écrit, lorsqu'elle a été internée à son grand étonnement, qu'il n'avait « jamais pensé qu'elle pût perdre ou qu'elle ait jamais perdu ce minimum de sens pratique qui fait qu'après tout mes amis et moi, par exemple, *nous nous tenons bien* sur le passage d'un drapeau [on n'a pas oublié le besoin qui ne le quitte pas de rigoler comme un sauvage devant le drapeau français! (*Second Manifeste...*, p. 15)], nous bornant à ne pas le saluer, qu'en toute occasion nous ne prenons pas à partie qui bon nous semblerait, que nous ne nous donnons pas la joie sans pareille de commettre quelque bon sacrilège, etc... » (*Nadja*, p. 188.) Tant que cette Révolution pour le compte de laquelle il œuvrait n'éclatait pas, il était en droit de se rassurer; ce n'était point sa faute si les combats n'avaient pas encore débuté. Il serait temps de prendre les armes lorsque la guerre aurait commencé. Il ne pouvait tout de même, à lui tout seul, donner le signal de l'action. Mais c'est bien d'une promesse d'action qu'en décembre 1926 André Breton double sa profession de foi habituelle :

« Nous ne défendrions pour rien au monde un pouce de territoire français, mais nous défendrions jusqu'à la mort en Russie, en Chine, une conquête minime du prolétariat. Étant ici, nous aspirons à y faire notre devoir révolutionnaire comme ailleurs. Si nous manquons peut-être d'esprit politique, du moins ne peut-on nous reprocher de vivre retirés en notre pensée comme en une tour autour de laquelle les autres se fusillent. De notre plein gré, nous n'avons jamais voulu entrer dans cette tour et nous ne permettrons pas qu'on nous y enferme. » (*Point du Jour*, p. 64.)

Mais son esprit résiste toujours à l'engagement. Dans *L'Amour fou*, il avoue avoir éprouvé, à l'occasion d'une simple aventure sentimentale, « un grand besoin de fuir, de se réfugier dans le sommeil, pour couper court à certaines décisions qu'il craignait d'avoir à prendre » (p. 84). Lorsqu'il ne se passe rien *ici*, c'est *ailleurs* que va Malraux, et précisément en Chine. Et Malraux n'hésite pas non plus

à défendre lorsqu'il le faut le territoire français attaqué, parce qu'il sait bien que ce sont aussi les conquêtes du prolétariat — entre beaucoup d'autres plus généralement humaines — qui sont en cause. Les communistes ont beau jeu de répondre à Breton que de gré ou de force et qu'ils le veuillent ou non, c'est dans une tour d'ivoire que se sont enfermés les surréalistes. Lorsque la guerre d'Espagne se fut déchaînée, Breton sentit son inquiétude s'alourdir. Malraux, lui, était sur le front de Teruel et dans Madrid investie. Malraux qui n'avait pas attendu que la Guerre et la Révolution se rapprochent, puisqu'il avait été les chercher au bout du monde des années plus tôt. A tout cela, Breton songe *non sans fièvre* en 1936 :

« Certes ma vie alors ne tenait qu'à un fil. Grande était ma tentation d'aller l'offrir à ceux qui, sans erreur possible, et sans distinction de tendances, voulaient coûte que coûte en finir avec le vieil « ordre » fondé sur le culte de cette trinité abjecte : la famille, la patrie et la religion. Et pourtant vous me reteniez par ce fil qui est celui du bonheur, tel qu'il transparaît dans la trame du malheur même. J'aimais en vous tous les petits enfants des miliciens d'Espagne, pareils à ceux que j'avais vu courir nus dans les faubourgs de poivre de Santa-Cruz de Tenerife. Puisse le sacrifice de tant de vies humaines en faire un jour des êtres *heureux!* Et pourtant je ne me sentais pas le courage de vous exposer avec moi pour aider à ce que cela fût. » (*L'Amour fou,* pp. 174-175.)

Encore le bonheur, mais qui n'a sans doute pas été payé à son prix — comme chez les héros de Malraux, d'Hemingway, de Camus. A qui s'adresse-t-il ainsi, ce contempteur des liens sociaux les plus sacrés et qui croit devoir s'écrier, une fois de plus : « Qu'avant tout l'idée de famille rentre sous terre! »? A la petite fille qu'il a eue d'une femme bien-aimée. Ne parlons pas encore de la religion. Mais de la patrie, nous vîmes combien il demeurait le fils — pour employer un de ces lieux communs qui reprennent toute leur fraîcheur lorsque se reproduisent les circonstances auxquelles ils devaient d'être nés — nous le vîmes aux heures nouvelles de l'épreuve française. Breton est très jeune en 1914. Il prend part à la Grande Guerre dans le personnel médical. Je ne sache pas qu'il se soit élevé contre

elle au moment même. Lorsque tout fut fini, dans le désarroi d'une fausse victoire chèrement payée, la mode est de ne pas prendre au sérieux les anciens combattants survivants. Il y sacrifie avec plus de véhémence que quiconque. L'attitude d'Apollinaire sur le front lui paraît *ridicule*. (*Les Pas perdus*, p. 203.) Il ne trouve pas de mots assez haineux pour dénoncer Poincaré, *le sinistre Lorrain* (*Point du Jour*, p. 39) et sa *dictature* (*Second Manifeste*, p. 49). Mais en 1940-45, Breton prend part au micro de la radio américaine à la guerre idéologique. Bien sûr, il s'agit beaucoup plus de gagner sa vie que la guerre. Pour une fois il doit accepter une certaine discipline extérieure. Il le fait avec humilité, consentant très simplement à l'anonymat, lui dont la voix de prophète a entraîné depuis vingt ans tant de cœurs (1). Mais lorsqu'il s'adresse le 10 décembre 1942 aux étudiants français de l'Université de Yale — dont beaucoup vont d'un jour à l'autre partir se battre — et qu'il a de nouveau le droit de parler en tant qu'André Breton, il trouve, pour évoquer le gigantesque combat engagé et en dépit d'une gêne bien compréhensible, les mots que ses auditeurs devaient attendre de lui. Son anxiété vient du fait que ce que le monde exige de ces jeunes gens est par trop disproportionné avec ce qu'il peut lui, Breton, leur donner. Faisant allusion à leur proche sacrifice, il ne craint pas de dire que « la grandeur humaine est au prix de tels renoncements » et il avoue son émotion devant ces regards levés vers lui où « se préfigurent quelques-uns des actes d'abnégation, voire d'héroïsme auxquels le monde à venir devra pour une part d'être ce qu'il sera ». Nous sommes loin de *Nadja* : « De braves gens, disiez-vous, oui, braves comme ceux qui se sont fait tuer à la guerre, n'est-ce pas? Tranchons-en : des héros : beaucoup de malheureux et quelques pauvres imbéciles » (p. 89). Et certes il ne s'agit plus seulement de la patrie dans cette lutte à mort que se

(1) Breton a du reste toujours été pauvre. De sa relative gêne, il a écrit qu' « il acceptait d'avoir à payer la rançon de son non-esclavage à vie, d'acquitter le droit qu'il s'était donné une fois pour toutes de n'exprimer d'autres idées que les siennes. Nous n'étions pas tant... » (*L'Amour fou*, p. 169.)

livrent (dit-on) deux conceptions de la civilisation. Mais la patrie est aussi et surtout engagée, il le sait. Elle seule est une certitude, il le sait. (Car mieux vaut, n'est-ce pas, ne point insister sur la fraternité de ces alliés d'occasion, les U. S. A. et l'U.R.S.S.). La certitude, c'est que la volonté d'hégémonie mondiale des nations de « l'axe » et la servitude qui résulterait de leur victoire pour l'ensemble du monde « doivent, sans discussion possible, nous dresser contre eux et nous faire accepter dans toute sa rigueur la loi de la jungle ». (*Position du Surréalisme entre les deux guerres.*) Nul ne reprochera à Breton de n'avoir pas, comme Malraux encore, contribué à cette guerre en payant de sa personne. Affaire de nature. Nombreux sont ceux qui savent trop bien ce que c'est pour avoir souffert eux-mêmes d'une inhibition semblable, en dépit de la véhémence d'un appel intérieur qui exigeait l'action. Mais une voix plus forte l'emportait toujours à la fin : « Le danger est bien assez grand pour que j'aille volontairement au-devant de la mort; j'ai à parler encore; je n'ai encore rien dit; j'ai à vivre; aucune mort n'est exemplaire; aucune mort individuelle ne sert à rien. » Sophismes dont essayait de se satisfaire cette autre partie d'eux-mêmes assoiffée de sacrifice et qui savait bien que le don de sa vie était sans doute ce que l'homme pouvait faire de plus grand. Ces hommes n'étaient pas des lâches. Ils avaient seulement peur de se lâcher eux-mêmes et de se perdre. Mais peut-être, au fond, est-ce cela, la lâcheté? (On a compris que je ne parle pas ici du seul Breton.) Nous le verrons, à propos de l'affaire Aragon, s'élever avec véhémence contre l'accusation qui lui était faite de ne pas mettre ses actes en rapport avec ses paroles. Mais l'expression était d'Aragon lui-même qui s'en faisait une règle à l'époque où il était surréaliste (1) et il ne semble pas que Breton ait alors protesté. « Il est risible qu'on se fasse de la pensée cette idée qu'elle est immédiatement exécutoire à tous les coups », écrivait Aragon (2).

(1) *In Traité du Style*, p. 216 et suiv.
(2) O. c., p. 225. Aragon déclarait, en revanche, assumer la pleine responsabilité de ce qu'il écrivait (p. 231).

Quoi qu'il en soit, la revue *Monde Libre* ayant demandé un peu plus tard (mai 1943) un article à Breton, celui-ci donnait sous le titre de *Lumière noire* un texte dont il écrivit après la guerre *qu'il ne sacrifiait pas outre mesure au ton officiel de cet organe* (in *Ajours*, dans l'édition parisienne d'*Arcane* 17, p. 184). Il y reconnaissait cependant, et nous ne saurions l'en blâmer, qu' « il y a dans le cadre abominable de la guerre beaucoup de grandeur déployée » (p. 189) et reprenait sur un autre ton (à propos cette fois de la discipline exigée du soldat et non plus de celle que les communistes attendent du combattant révolutionnaire) sa vieille défense de l'action sur le plan de la psychologie :

« Je reste fidèle, pour ma part, à la conviction que l'action, même sous sa forme rigoureuse et indiscutée qu'elle prend aujourd'hui pour ceux qui combattent au nom de la liberté, n'aura de valeur qu'autant que l'interprétation du monde, en même temps ne sera pas freinée, c'est-à-dire que l'on continuera à chercher, sans absurdes illusions, de quoi cette liberté peut être faite. Tout le reste est obscurantisme et, qu'on le veuille ou non, pro-fascisme » (p. 200).

Mais une sorte de remords ne le quitte pas — celle de l'inaction. Au cours d'un paisible voyage au Canada, en 1944, il note :

« Tout en jouissant au possible de la minute présente, je surmonte incomplètement le trouble qui me vient du fond de l'âme. En moi, ce que ma situation propre, à cet instant même, a de plus privilégié renforce encore, par contraste, la conscience de la partialité du sort qui là-bas voue tant d'autres à la terreur, à la haine, au carnage, à la famine. [...] A quoi puis-je bien devoir, pour ma part, cette rémission d'une peine que tant d'autres endurent sans se sentir plus coupables que je ne le suis aujourd'hui? » (*Arcane* 17, pp. 27-28-35.)

C'est dans les quelques jours où Paris se libère, en août 1944, qu'André Breton écrit *Arcane* 17. Nous l'y entendons glorifier la Résistance :

« Tout ce qui s'y accomplit de plus exaltant et de plus noble parce que n'obéissant à aucune volonté extérieure, à aucune contrainte et ne reculant pas devant le sacrifice de la vie

— seulement alors on peut être sûr que ce sacrifice est volontaire — est commandé par l'esprit de résistance tel qu'il s'est manifesté dans les pays occupés d'Europe. Tout autorise ici à parler d'héroïsme, restitue sa valeur à une notion galvaudée » (p. 159).

Rafraîchi de l'autre côté de l'Océan par ce souffle de liberté venu de la patrie presque entièrement rendue à son indépendance, il s'explique, en une longue parenthèse, sur *les sentiments que ses amis et lui nourrissent à l'égard de ce qui est français :* « Un certain tour de nos déclarations passées, que nous n'avions pas craint de vouloir provocant, tendait à faire croire que nous nous en désolidarisions entièrement », avoue-t-il, non sans quelque embarras. Après avoir fait remarquer que la contribution apportée à la culture française par ceux qui se sont faits les contempteurs de *l'esprit français* (Baudelaire, Rimbaud, Huysmans — et il sous-entend : les surréalistes eux-mêmes, « compense très largement le tort qu'ils ont pu faire, en France ou dans le monde, à l'esprit en question, qui n'est, à tout prendre, que l'*écume de cette culture* », il écrit, en une page dans laquelle, acceptant enfin de *rentrer dans la tradition*, il réalise sa prophétie de 1922 (*in* passage précité des *Pas perdus*, p. 182) :

« Si nous nous sommes faits résolument les contempteurs de cet esprit, n'est-ce pas très précisément dans la mesure où nous voulions en réveiller un autre sur lequel celui-ci menaçait de plus en plus de l'emporter, un autre qui, à de trop longs intervalles, s'est montré en France même tout de vie, de force, avec ce que cette vie et cette force impliquent de gravité, de goût de l'investigation et du risque, d'insatisfaction motrice et plus encore de *confiance* généreuse, indéracinable, soucieuse de rester ouverte à toutes les voies du progrès humain? Je prétends que c'est nous qui nous sommes montrés les plus fidèles à cet esprit, dans la mesure même où nous ne perdions pas une occasion de fouailler l'autre, de l'acculer à ce qu'il a de branlant derrière sa feinte assurance et son rire jaune. Il est, dis-je, dans la vraie, dans la grande tradition française, un esprit que nous n'avons jamais cessé de revendiquer, de faire nôtre : c'est celui qui passe dans les Cahiers des États généraux et qui anime les décrets de 93, celui qui, à travers les fluctuations d'intérêt d'un problème à l'autre, inspire aussi bien le mouvement de Port-Royal que l'*Encyclopédie*, qui

suscite Benjamin Constant et Stendhal tout comme, au long du dernier siècle, il imprime sa marque caractéristique au mouvement ouvrier. Qu'on ne voie ici de ma part nul plaidoyer à l'appui de quelque humble requête destinée à abréger un temps d'exil. Je reste convaincu qu'un peuple, eût-il été historiquement le plus grand porteur de liberté qui soit au monde, ne peut aucunement se reposer dans l'attente que les autres peuples parviennent à son niveau, sous peine d'y perdre son génie et de voir se corrompre les idées dont il ne fait plus que rétrospectivement sa substance. Non seulement selon moi il est admissible mais il est impérieusement nécessaire que de son sein s'élèvent alors des voix qui le tourmentent et l'excèdent en l'accusant sans répit de forfaire à sa mission. » (*Arcane* 17, pp. 118-123.)

Nos maîtres les plus chers:Constant, Stendhal. Et Port-Royal lui-même! « *Jansénius, oui, je vous attends prince de la rigueur* », lisions-nous dans un poème de 1940 où il plaçait, à côté du portrait de Marat, celui de la mère Angélique. (*Pleine Marge* in *Jeunes cerisiers garantis contre les lièvres.*) Nous sommes comblé au delà de toute attente sans être pour autant le moins du monde étonné. Sartre avait raison de rappeler que ce Breton « qui voulut mettre le feu à la culture, a reçu son premier choc littéraire en classe, un jour que son professeur lui lisait Mallarmé », bref qu'il est, comme chacun de nous, un petit bourgeois français solidement ancré dans une tradition (1). Pourquoi faut-il que, le danger écarté de la France, Breton — ayant retrouvé la liberté, et, qu'il le veuille ou non, l'ayant retrouvée par la guerre — renie le cri que l'exil lui avait arraché? On lui reproche avec véhémence de ne pas avoir fait partie de la Résistance active, notamment Tristan Tzara, l'exclu d'autrefois, dont c'est sa façon de répondre aux nouvelles « avances » de Breton :

« Or qu'est aujourd'hui le Surréalisme et comment se justifie-t-il historiquement, quand nous savons qu'il a été absent de cette guerre, absent de nos cœurs et de notre action pendant l'occupation qui, inutile d'insister, a profondément affecté nos façons de réagir, et celles de comprendre la réalité? [...] Après ces événements récents dont l'incontestable portée n'a

(1) J.-P. Sartre, Qu'est-ce que la Littérature? o. c., p. 1412.

pas atteint le Surréalisme qui hors de ce monde cherchait une justification à son demi-sommeil béat, je ne vois pas sur quoi celui-ci serait fondé pour reprendre son rôle dans le circuit des idées, au point où il le laissa, comme si cette guerre et ce qui s'ensuivit ne fût qu'un rêve vite oublié (1). »

Mais c'est bien à cela que pense Breton ! A Paris, en mai 1947, il croit bon de s'expliquer, de s'excuser à propos de cette page dont « le contenu a passagèrement alarmé, nous dit-il, ses amis dont l'estime lui tient à cœur ». Il avoue même avoir quelque repentir, mais ne se croit pas très coupable. Il a toujours pensé, en effet, il pense encore qu'un ver est dans le fruit du monde et que « quelle qu'elle soit, cette larve a un nom : elle s'appelle *nationalisme* » :

« Il me semblait, et il me semble encore, que recommander ce que je porte ici à l'actif de l'esprit français (par opposition, d'ailleurs, à de si graves travers et même à des vices pouvant, jusqu'à nouvel ordre, passer pour rédhibitoires (2)) au même titre que, dès les premières pages d'*Arcane* 17, je vante l'apport italien, anglais, allemand ou russe pour ce dont j'estime qu'on lui est universellement redevable, n'impliquait de ma part l'attribution au mot « France » d'aucun mérite hors de pair. Si je m'égarai un instant, ce fut, je le veux bien, cédant à l'ardeur polémique qui fait perdre quelque peu le contrôle des mots, de parler de « vraie » tradition par opposition à une autre qui depuis lors ne s'est pas avérée la moins viable. J'ai pu aussi faire acte de candeur en admettant autrement que sous caution, d'après des informations hâtives et tendancieuses,

(1) Tristan Tzara, *Le surréalisme et l'après-guerre*, o. c., pp. 27 et 74.

(2) Lorsqu'il écrivait *Arcane* 17, la France venant tout juste — et encore partiellement — d'échapper à l'étreinte d'un peuple étranger le ton était tout autre : « Je ne vois pas comment on pourrait contester que ces traits [de l'esprit français] soient réels et haïssables. » (p. 120). Ces traits ? Certains, parmi beaucoup d'autres. La balance penchait en définitive pour l'esprit français défini avec soin dans ses qualités traditionnelles. Le danger passé, Breton rompt l'équilibre dans l'autre sens. Il y a là une démarche dont les raisons sont certes apparentes — et qui témoigne du désir de rester conséquent avec un certain aspect passé de soi-même qui a valu à l'auteur des amitiés et des admirations auxquelles il attache du prix.

que Paris avait réussi à trouver en soi-même des forces suffisantes pour se libérer... »

Mieux vaut ne pas insister et point davantage sur cette raison que donne, parmi d'autres, Breton de sa déception : les *queues* s'allongeant encore aux portes des boulangeries. A peine plus sérieuse son allusion à ce qui « est venu frapper de mensonge les prétendus *buts de guerre* » (car ne connaissait-il pas à Yale déjà les sophismes de la propagande? Et ne sait-il pas, aujourd'hui comme hier, que l'esclavage de la France n'était pas, lui, *prétendu* (1)?). Nous le suivons davantage dans sa reprise d'un leitmotiv dont nous avons vu qu'il exprime l'essentiel de sa pensée et qu'il formule, nous dit-il, après Bacon, Condillac et Fourier : la principale, la plus urgente préoccupation demeure de *refaire l'entendement humain*. On nous répondra qu'il s'agit d'aller au plus pressé en assurant à l'homme la vie, la simple vie et le simple bonheur, avant de lui apprendre à penser différemment. Sartre, qui n'est pourtant pas d'accord avec les communistes, leur donne ici une fois de plus la préférence sur Breton. Reprenant la formule que nous avons citée (« *Transformer le monde, a dit Marx. Changer la vie, a dit Rimbaud. Ces deux mots pour nous n'en font qu'un* »), il assure qu'elle suffit à dénoncer chez l'animateur du surréalisme un *intellectuel bourgeois :*

« Car il s'agit de savoir quel changement précède l'autre. Pour le militant marxiste il ne fait pas de doute que la transformation sociale peut seule permettre des modifications radicales du sentiment et de la pensée. Si Breton croit pouvoir poursuivre ses expériences intérieures en marge de l'activité révolutionnaire et parallèlement à elle, il est condamné d'avance; car cela reviendrait à dire qu'une libération de l'esprit est concevable dans les chaînes, au moins pour certaines gens, et, par conséquent, à rendre la révolution moins urgente. C'est la trahison même que les révolutionnaires ont reprochée

(1) Aux mesures préconisées par Fourier « pour rétablir l'équilibre des populations », écrit Breton, « on a préféré la bonne vieille méthode — *qui consiste à pratiquer des coupes sombres dans la multitude fantôme — sous l'anesthésique à toute épreuve des drapeaux.* » (*Ode à Charles Fourier*, p. 17.)

de tout temps à Épictète, et Politzer hier encore à Bergson (1). »

Je répondrais quant à moi que si nombreuses sont les chaînes qu'on ne voit pas pourquoi la division du travail préconisée par André Breton entre ceux qui se sont donné pour mission de libérer l'homme sur tous les plans ne serait pas admissible? Il n'en reste pas moins que la question proprement sociale a pris aujourd'hui dans le monde un caractère si aigu que les communistes — qui n'ont pas commis la faute, en ce qui les concerne, de se désintéresser de la France (et peu importe que la conception qu'ils se forment de la notion de patrie soit équivoque) — ont des raisons valables (à leur point de vue) d'assurer que ce sont eux qui donnent l'exemple et qui tiennent le beau rôle dans la mesure où des scrupules — aussi légitimes soient-ils — ne les détournent pas d'agir en une époque où l'homme, s'il veut vivre, doit faire autre chose que rêver — ou même inventer. Car c'est à une sorte d'expectative impuissante et désespérée que semble aboutir Breton dont Sartre, non sans justification apparente, peut dénoncer le *quiétisme* (2). Dès 1925, les surréalistes osaient déclarer dans un tract : « Nous avons accolé le mot de surréalisme au mot de Révolution uniquement pour montrer le caractère désintéressé, détaché et même tout à fait désespéré de cette révolution. » Rien d'étonnant dès lors à ce que

(1) J.-P. Sartre, Qu'est-ce que la Littérature, o. c., p. 1423. Cf. Breton : « La considération de la nécessité matérielle, telle que sur un plan très général elle fait échec à l'amour aussi bien qu'à la poésie en concentrant sur le problème de la subsistance toute l'attention humaine qui devrait être disponible, cette considération qui s'est révélée, chemin faisant, assez accablante peut ne plus laisser place à aucune autre dans l'esprit de certains de mes amis... » (*L'Amour fou*, p. 116.)

(2) O. c., p. 1423. Quiétisme qui facilement semble dégénérer en attentisme. C'est ainsi que si les surréalistes proclament en 1947 leur attachement de principe au trotskysme et à l'anarchie, c'est pour ajouter : « Il serait néanmoins aventureux pour le surréalisme d'adopter à l'égard de ces mouvements une autre position que celle d'un sursis de décision. » (*Rupture inaugurale*, o. c., p. 10.)

nous trouvions en 1940 sous la plume de Breton ces vers désenchantés :

« *Certains vont même jusqu'à soutenir qu'il n'est pas impossible que l'homme*
« *Cesse de dévorer l'homme bien qu'on n'avance guère de ce côté...* »

(Fata Morgana.)

Et cet autre, en 1943, baptisés *Guerre*, précisément :

« *...Pourtant certains persistent à penser que le jour va naître.* »

(Jeunes cerisiers..., o. c.)

La guerre : « La Bête se lèche le sexe je n'ai rien dit. » Eh! si, il le dit, et en pleine guerre totale il ne craint pas non plus d'écrire, en une page qu'il faut citer tout entière car les problèmes fondamentaux soulevés par le surréalisme et portés par lui sur le plan pratique s'y trouvent évoqués :

« Tant que les hommes n'auront pas pris conscience de leur condition — je ne dis pas seulement de leur condition sociale mais de leur condition en tant qu'hommes et de d'extrême précarité de celle-ci : durée dérisoire par rapport au champ d'action de l'espèce tel que l'esprit croit l'embrasser, soumission plus ou moins en cachette de soi-même à des instincts très simples et très peu nombreux, pouvoir de penser, oui, mais d'un ordre infiniment surfait, pouvoir frappé d'ailleurs de routine, que la société veille à canaliser dans des directions définies où sa surveillance peut s'exercer et, de plus, pouvoir sans cesse défaillant en chaque homme et sans cesse équilibré par un pouvoir au moins égal de ne pas penser (par soi-même) ou de penser mal (seul ou, de grande préférence, avec les autres), tant que les hommes s'obstineront à se mentir à eux-mêmes, tant qu'ils ne feront pas la part sensible de l'éphémère et de l'éternel, du déraisonnable et du raisonnable qui les possèdent, de l'*unique* jalousement préservé en eux et de sa diffusion enthousiaste dans le *grégaire*, tant que sera départi aux uns, en Occident, le goût de risquer dans l'espoir d'améliorer, aux autres en Orient la culture de l'indifférence, tant que les uns exploiteront les autres sans même en tirer de jouissance appréciable — l'argent est entre eux un tyran commun dont le cou est la mèche d'une bombe, tant qu'on

ne saura rien en faisant mine de tout savoir, la bible d'une main et Lénine de l'autre, tant que les voyeurs parviendront à se substituer aux voyants, au cours de la nuit noire, et tant que... (je ne puis non plus *le* dire, ayant moins que quiconque la prétention de tout savoir; il y a plusieurs autres *tant que* énumérables), ce n'est pas la peine de parler, c'est encore moins la peine de s'opposer les uns aux autres, c'est encore moins la peine d'aimer sans contredire à tout ce qui n'est pas l'amour, c'est encore moins la peine de mourir et — printemps à part, je songe toujours à la jeunesse, aux *arbres en fleurs*, tout cela scandaleusement décrié, décrié par les vieillards — je songe au magnifique hasard des rues, même de New-York, c'est encore moins la peine de vivre. *Il y a*, je songe à cette belle formule optimiste de reconnaissance qui revient dans les derniers poèmes d'Apollinaire : il y a la merveilleuse jeune femme qui tourne en ce moment, toute ombrée de ses cils, autour des grandes boîtes de craie en ruines de l'Amérique du Sud, et dont un regard suspendrait pour chacun le sens même de la belligérance... » (*Prolégomènes..., in Les manifestes du Surréalisme*, pp. 195-197.)

J'arrête la citation sur ces mots, tellement significatifs dans leur beauté. Breton fait pouce. Il ne joue plus à l'exténuant et décevant jeu politique — allant jusqu'à écrire, à propos de la révolte de sa dix-septième année : « Je n'avais pas alors grande conscience politique et il faut bien dire que je demeure perplexe quand je m'avise de juger ce qui m'en est venu. » (*Arcane* 17, p. 22.) En arrivant à trouver que tant que n'auront pas été réunies un certain nombre de conditions, dont la plus facile est sans doute à jamais inaccessible, rien ne vaut la peine d'agir ou de mourir, que l'amour seul a quelque prix, qu'un seul regard de femme suffit à ôter sa signification à la plus dramatique des guerres, Breton ne quitte-t-il pas pour le domaine de la contemplation ce terrain de l'action révolutionnaire sur lequel il s'était lui-même placé? Nous l'avons suivi d'assez près dans sa recherche révolutionnaire pour savoir en tout cas que, s'il en est ainsi, c'est contraint et forcé qu'il a dû se résoudre à cette solution. Il y a quelque chose de tragique dans la situation d'esprits tels que le sien dont la volonté révolutionnaire est suspectée pour cela seulement qu'ils ont exigé de la Révolution plus qu'elle n'apportait, qu'ils ont voulu la Révolution

plus révolutionnaire encore. La tristesse de Breton en présence de la pauvreté des résultats qui lui étaient triomphalement montrés — avec défense absolue de mettre en doute leur perfection — était d'autant plus poignant que l'on sentait à quel point il aurait désiré pouvoir admirer sans réserve les conquêtes du prolétariat. Passe encore la place donnée « aux blés ondulants et aux pyramides de pommes du plan Quinquennal ». Mais était-ce suffisant et que penser de la médiocrité des œuvres d'art venues de l'U.R.S.S.? « Quel correctif n'était-on pas obligé de faire intervenir pour les trouver émouvantes et belles! » (*Les Vases communicants*, o. c., pp. 146-147.) Que penser surtout de la place accordée à l'homme par les Soviets? Breton accomplit dans le sens de la foi envers et contre tout un effort dont la bonne volonté ne pouvait être soupçonnée. Mais il ne suffisait pas de vouloir être convaincu pour l'être. Pendant des années et des années nous l'avons vu se cramponner à cette espérance que la Révolution avait au moins été accomplie dans un pays du monde, la Russie. Ce pays, il l'appelait *libre* (o. c., p. 142) contre toute évidence — mais il ne pouvait indéfiniment se refuser à l'évidence, surtout lui qui ne mettait rien au-dessus de la vérité dans la hiérarchie des valeurs. Vint le jour où il lui fallut avouer sans plus de réserves sa totale déconvenue. Le jour où il fut appelé contre-révolutionnaire par ceux-là mêmes à qui il ne pouvait pardonner de ne point l'être suffisamment. Mais lui, faisant front, courageusement, les yeux pleins de larmes, peut-être, parlant de lui et de ceux de sa race : « Qui sait s'il ne convient point qu'aux époques les plus tourmentées se creuse ainsi malgré eux la solitude de quelques êtres? » (O. c., p. 161.) Qui sait? La solitude en tout cas est un fait. Déçu par la Révolution, il se rabat sur l'Amour. Mais peut-être l'Amour est-il plus important que la Révolution? Dans une de ses rêveries inspirées de *Poisson soluble*, il osait même lui donner la prééminence sur la Liberté. (« A l'entrée de New-York ce ne fut plus la Liberté éclairant le monde, mais l'Amour, ce qui est différent », p. 155.) Il vaut en tout cas plus que la guerre et notre auteur ne craignait pas de le dire, lors

de sa conférence de Yale, aux jeunes gens qui allaient partir sur l'un des fronts de ce gigantesque conflit : « *Quelles que soient l'ambition de savoir et la tentation d'agir, je sais qu'à l'approche de vingt ans elles sont toutes prêtes à le céder en pouvoir à un regard de femme qui fixe à lui seul tout l'attrait du monde.* » A l'époque d'*Arcane* 17, où l'éloge de l'anarchisme est pour la première fois avec cette audace tenté par Breton sur le plan politique (1), il en vient à écrire de « toute la magnificence du don humain » qu'il a ces trois moteurs : « l'amour, mais seulement tel qu'entre deux êtres il s'élève à l'invulnérable, l'art, mais seulement parvenu à ses plus hautes instances (2), et la lutte à outrance pour la liberté» (p. 83). Nous reparlerons de l'art et de l'amour. Reste la liberté qui a fait le sujet des pages que l'on vient de lire et avec laquelle ni Breton ni nous n'en avons fini. Mais cette liberté, il n'espère presque plus l'atteindre sur le plan collectif : « Sans préjudice des mesures d'assainissement moral qui s'imposent, en cette sombre veille de l'an deux fois mil, et qui sont essentiellement d'ordre social, pour l'homme pris isolément il ne saurait y avoir d'espoir plus valable que dans le coup d'aile. » (*Arcane* 17, p. 49-50.)

En 1947 paraît à Paris l'*Ode à Charles Fourier*. Il est significatif que Breton ait éprouvé le besoin de chanter la gloire du plus utopiste des socialistes (3), celui qui, « disposant de la pierre philosophale n'a écouté que son premier mouvement qui était de la tendre aux hommes » (p. 35), mais plus significatif encore que notre auteur ait pu, grâce à lui, cesser d'avoir à défendre la poésie au nom de la poli-

(1) Cf. pourtant *L'Amour fou :* « L'anarchie militante, et ce qu'elle a malgré tout d'irréductible du fait qu'elle exprime un des côtés les plus pathétiques de la nature humaine, ne peut revendiquer de meilleure lettre de noblesse [que Sade] » (p. 159). C'est le *malgré tout* qui tombe avec *Arcane* 17.

(2) Il s'agit, fût-ce à la faveur d'un subterfuge, de ne pas avoir l'air de renier l'ancienne condamnation de l'art qui était un des fondements du surréalisme originel. « L'amour, la poésie, l'art, c'est par leur seul ressort que la confiance reviendra, que la pensée humaine parviendra à reprendre le large. » (*Arcane* 17, p. 49.)

(3) Cf. également *Arcane* 17, p. 68 et suiv.

tique : car la politique de Fourier est d'abord faite de poésie, c'est la poésie qui est le postulat d'où les connaissances positives d'ordre social découlent — ou ne découlent pas — l'essentiel étant que la poésie cesse d'avoir à plaider sa cause (1). Charles Fourier, « au grand scandale des uns sous l'œil à peine moins sévère des autres soulevant son poids d'ailes ta liberté » (p. 47), à ton nom André Breton mêle amoureusement le sien et l'artifice graphique de cette fusion révèle une communion autrement profonde. Breton est « comme toi Fourier — toi tout debout parmi les grands visionnaires — qui crus avoir raison de la routine et du malheur » (p. 19). C'est aussi bien que notre auteur ne pardonne pas au socialisme « d'oublier qu'il a pris naissance dans le rêve (éveillé) de jours meilleurs pour tous, opposant la plus grande défiance à tout ce qui pourrait lui rappeler son origine, se desséchant sur le plan sensible faute de consentir à s'y retremper ». (*Devant le Rideau*, o. c., p. 16.) Qu'il prête l'oreille sans sourire à la voix du grand Fourier, (« On a beau dire que tu t'es fait de graves illusions. Sur les chances de résoudre le litige à l'amiable. A toi le roseau d'Orphée. » *Ode...*, o. c., p. 19) — elle seule peut lui insuffler du sang nouveau :

« Indigence fourberie oppression carnage ce sont toujours les mêmes maux dont tu as marqué la civilisation au fer rouge.

« Fourier on s'est moqué mais il faudra bien qu'on tâte un jour bon gré mal gré de ton remède [...].

« Fourier tranchant sur la grisaille des idées et des aspirations d'aujourd'hui ta lumière.

« Filtrant la soif de mieux être et la maintenant à l'abri de tout ce qui pourrait la rendre moins pure quand bien même et c'est le cas je tiendrais pour avéré que l'amélioration du sort humain ne s'opère que très lentement par à-coups au prix de revendications terre à terre et de froids calculs le vrai levier n'en demeure pas moins la croyance irraisonnée à l'acheminement vers un futur édénique et après tout c'est elle aussi le seul levain des générations ta jeunesse... » (o. c., pp. 23-41).

Ainsi Breton, s'il admet la nécessité des revendications terre à terre et des froids calculs, si, une fois de plus, il

(1) Cf. la note consacrée par Georges Bataille à *L'Ode à Charles Fourier*, in *Critique* n° 18, pp. 468-470.

avoue son pessimisme quant aux possibilités immédiates de régénération, déclare de nouveau solennellement que le surréalisme ne consentira pas pour autant à abandonner son attitude résolument optimiste. Présentant les peintures d'une jeune Arabe, Baya, il s'écrie : « Je parle, non comme tant d'autres pour déplorer une fin mais pour promouvoir un début et sur ce début Baya est reine. Le début d'un âge d'émancipation et de concorde, en rupture radicale avec le précédent et dont un des principaux leviers soit pour l'homme l'imprégnation systématique, toujours plus grande, de la nature. L'amorce de cet âge est chez Charles Fourier, le moteur tout neuf vient d'en être fourni par Malcolm de Chazal. Mais la fusée qui l'annonce, je propose de l'appeler Baya. » (*Derrière le miroir*. Catalogue de l'exposition Baya, Galerie Maeght.) Vingt ans après Nadja, et dans la même direction, Baya! *Les scrupules moraux ne payant pas en politique*, selon la formule d'Henri Pastoureau, et le surréalisme refusant de faire bon marché de la morale, ce glissement vers l'utopie doit s'interpréter comme une renonciation à la politique telle qu'elle est pratiquée — et Breton n'ignore pas que, comme elle ne pourrait être autre sans renoncer à ses seules chances de succès, le précepte « la fin justifie les moyens » cesse d'être infâme dans la justification qu'en présente Trotsky. Ce qui ne signifie point qu'il accepte pour autant de l'appliquer. Pastoureau pose donc en principe que « contre les privilèges de la raison, proclamés dans la doctrine de Marx aussi bien que dans celle de saint Thomas, encore que sous une autre forme [le surréalisme] revendique les droits du cœur ». En effet :

« Le surréalisme dont c'est le rôle assigné de revendiquer d'innombrables réformes dans le domaine de l'esprit, et en particulier des réformes éthiques, ne peut plus participer à une action politique nécessairement immorale pour être efficace, non plus qu'il ne peut, à moins de renoncer à la libération de l'homme comme but à atteindre, participer à une action politique nécessairement inefficace parce que respectueuse des principes qu'elle estime ne pas avoir le droit de transgresser. Il se replie donc sur lui-même. Ses efforts tendront encore à faire aboutir les mêmes revendications et

à précipiter la libération de l'homme, mais *par d'autres moyens* (1). »

Grave détermination à laquelle la déclaration du 21 juin 1947 parue sous le titre *Rupture inaugurale*, donne sa pleine valeur collective. Si la signature de Breton n'y figure qu'à sa place alphabétique, parmi des noms dont la plupart nous sont inconnus (il ne s'y trouve plus aucun des ténors des âges héroïques) la marque de sa pensée y est telle (et jusqu'à l'empreinte de son style) que l'on peut considérer ce texte — dont Henri Pastoureau semble être l'auteur mais auquel Breton a donné sa pleine adhésion — comme le reflet exact de ses propres conceptions. Refusant de régler l'éternelle contradiction pensée-action au prix d'une trahison sans pour autant tomber dans le quiétisme et l'impuissance que Sartre aussi bien que les communistes leur reprochent, les surréalistes déclarent solennellement « qu'ils ne se lieront jamais d'union durable à l'action politique d'un parti que dans la mesure où cette action ne se laissera pas enfermer dans le dilemme que l'on retrouve à trop de coins de rues de notre temps, celui de l'*inefficacité* ou de la *compromission* ». Et les signataires du manifeste mettent l'accent avec une insistance que nous ne leur avions pas encore connue sur l'aspect moral de leur combat. Je parlais tout à l'heure au passé des âges héroïques du mouvement. Mais ceux-ci peuvent-ils être achevés pour des hommes qui prennent si courageusement en ces jours de ténèbres et de sang une position à ce point insolite? Je ne le pense pas. De nouveau, nous nous sentons sans aucune réserve d'accord avec eux dans cette magnifique lutte sur deux fronts :

« Le Surréalisme dont c'est le destin spécifique d'avoir à revendiquer d'innombrables réformes dans le domaine de l'esprit et en particulier des réformes éthiques refusera sa participation à toute action politique qui devrait être immorale pour avoir l'air d'être efficace. Il la refusera de même — pour ne pas avoir à renoncer à la libération de l'homme

(1) H. Pastoureau, *Pour une offensive de grand style contre la civilisation chrétienne*, in *Le Surréalisme en 1947*, pp. 78-83.

comme fin dernière — à l'action politique qui se tolérerait inefficace pour ne pas avoir à transgresser des principes surannés (pp. 10-11) (1). »

Une fois de plus, le surréalisme refuse donc de se laisser mettre dans les rangs de la contre-révolution en rappelant « qu'il n'a jamais cessé de protester de son attachement indéfectible à la tradition révolutionnaire du mouvement ouvrier, tradition dont le Parti Communiste s'écarte chaque jour davantage » (p. 3). Les statuts du Comité Provisoire pour l'Association Internationale des Travailleurs ne déclaraient-ils pas en 1864 « que toutes les sociétés et tous les individus y adhérant reconnaîtraient comme devant être la base de leur conduite envers tous les hommes, la *Vérité*, la *Justice* et la *Morale* »? Breton et ses amis ont renoncé à faire semblant d'ignorer ce qu'est le Beau, le Bon et le Vrai. (Nous savons que telle fut un moment leur prétention.) Ils retrouvent la tradition de l'humanisme éternel, qu'ils continuent dans le sens du progrès, mais sans rien renier de ce qu'il a acquis, et proclament « qu'ils sont séparés du Parti Communiste par toute la distance qui sépare la morale à l'édification de laquelle ils œuvrent révolutionnairement d'un art politique réactionnaire et périmé ». Ils précisent, une fois de plus, que la fin poursuivie par les communistes — la libération économique des travailleurs — « ne saurait être la fin ultime à laquelle ils aspirent ». L'objectif du surréalisme est beaucoup plus large, englobant l'économique mais en le dépassant puisqu'il ne s'agit de rien moins que *la libération totale de l'homme* (pp. 5-6). En écartant la formation de toute nouvelle doctrine mythique destinée à remplacer le christianisme, le marxisme est voué à la faillite :

« Ce vieux cadre chrétien a su se déformer maintes fois au cours de l'histoire pour survivre à la disparition successive de différentes classes oppresseuses d'hommes. Il ne s'est encore

(1) Cette citation — on pourrait multiplier les exemples — suffit à prouver combien sont identiques, non seulement quant au fond mais encore dans leur forme même, le texte de Pastoureau et la déclaration du 21 juin 1947.

jamais rompu. Aussi bien la vitalité prodigieuse de cette civilisation, dont les lois les plus anciennes, les plus importantes et les plus vigoureuses ont l'âge d'Aristote ou de Moïse, ne peut, en tout cas, que nous inciter à ne pas nous reposer pour en attendre la réduction uniquement sur la Révolution Prolétarienne. En dépassant l'étape de cette révolution, nous n'aurons pas fait un pas sur le chemin éthique et, pour en parler plus généralement, nous n'aurons pas tenté les aventures exaltantes de la connaissance, de la transformation du monde et du changement de la vie, si nous n'avons pas réduit les survivances issues du fond des âges (p. 8.)

Il convient donc, selon les surréalistes, de libérer la morale de l'emprise chrétienne — ce que n'ont pas fait les successeurs de Marx, ce qu'ont commencé à faire ceux de Sade et de Freud (1). Mais point seulement la morale :

« Après vingt-cinq années d'irradiation ininterrompue, le Surréalisme ne se flatte pas d'avoir franchi plus qu'une étape liminaire, apporté davantage que *le besoin d'une nouvelle sensibilité collective*. Sa confiance en la perfectibilité du sort de l'homme est, aujourd'hui comme hier, le correctif dont il adoucit le spectacle désolant du monde. Pour fonction qu'elle soit de facteurs économiques, il tient cette perfectibilité pour liée plus intimement encore à la résolution de conflits qui barrent la route à toute liberté, tels ceux du rêve et de l'action, du merveilleux et du contingent, de l'imaginaire et du réel, de l'inexprimable et de l'indicible, du fortuit et du déterminé, de la réflexion et de l'impulsion, de la raison et de la passion, cas particuliers d'une antimonie plus large opposant, pour la plus grande détresse de l'homme, le désir à la nécessité (p. 11). »

En effet :

« C'est dans la mesure où il demande à la Révolution d'englober l'ensemble de l'homme, de ne pas en concevoir la libé-

(1) Cf. Henri Pastoureau : « C'est précisément parce que nous ne croyons pas à la morale éternelle que nous voulons accélérer la désagrégation de la morale chrétienne, laquelle, ayant survécu à la disparition successive de diverses classes d'opresseurs depuis Moïse, ou, si l'on veut, depuis l'an mille, risque de survivre encore à la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie (o. c., p. 83). »

ration sous tel rapport particulier mais bien sous tous ses aspects à la fois, que le Surréalisme se déclare seul qualifié pour jeter dans la balance les forces dont il s'est fait le prospecteur, puis le *conducteur merveilleusement magnétique*, de la femme-enfant à l'humour noir, du hasard objectif à la volonté de mythe. Ces forces ont pour lieu électif l'amour inconditionné, bouleversant et fou qui seul permet à l'homme de vivre à compas ouvert, d'évoluer selon des dimensions psychologiques nouvelles (p. 13). »

Quelles que puissent être les faiblesses et les insuffisances des réalisations surréalistes, il est évident qu'on ne saurait traiter à la légère une doctrine qui se propose une fin aussi exaltante que *la revendication des droits du cœur*. Les échecs de Breton nous paraissent devoir être mis eux-mêmes à son actif dans la mesure où les explique et les légitime « la poésie, à laquelle il s'était voué dans sa jeunesse, la poésie qu'il a continué à servir, au mépris de tout ce qui n'est pas elle » (*L'Amour fou*, p. 170). Le dernier texte que nous citerons et qui est particulièrement digne de conclure ces pages, date de 1947. C'est aux surréalistes tchèques que Breton l'adressait à l'occasion d'une Exposition Internationale du Surréalisme ouverte dans cette ville :

« Je demeure convaincu que « l'élucidation des moyens propres à l'art d'aujourd'hui digne de ce nom ne peut finalement tourner qu'à la défense inconditionnelle d'une seule cause, qui est celle de la *libération de l'homme* ». Mais, plus que jamais, j'entends à tout prix garder vivant (en mesure de se recréer et de se parfaire sans cesse) le sens de cette libération, non m'en remettre aveuglément du soin de la réaliser à un appareil dont les moyens tortueux et l'absolu dédain de la personne humaine m'inspirent tous les doutes. Ceci me porte aujourd'hui à m'écrier : EN ART PAS DE CONSIGNE JAMAIS, QUOI QU'IL ADVIENNE! [...] Aucun impératif politico-militaire ne saurait être reçu ni promulgué dans l'art sans trahison. Le seul devoir du poète, de l'artiste, est d'opposer un NON irréductible à toutes les formules disciplinaires. L'ignoble mot d' « engagement », qui a pris cours depuis la guerre, sue une servilité dont la poésie et l'art ont horreur. » (*Seconde Arche* in *Fontaine*, n° 63, pp. 701-703.)

Il était temps, hélas, il était tout juste temps de parler aux Tchèques de la liberté.

CLAUDE MAURIAC.

Les pages ci-dessus serviront d'Introduction au Saint André Breton *que Claude Mauriac vient d'achever et qui paraîtra en octobre aux éditions Bernard Grasset. Sur la seule foi de ce titre qu'ils ont pris avec un grand sérieux — l'ironie n'ayant jamais été leur fort comme on sait — les responsables de l'orthodoxie surréaliste se sont alertés. André Breton lui-même a cru devoir déclarer à M. Aimé Patri : « Que l'on puisse aujourd'hui annoncer un livre sous un titre où mon nom est précédé du mot « saint » constitue une provocation si flagrante que je serais impardonnable de la relever. » (In* Paru *de mars 1948). Quant à Benjamin Péret, il a gravement dit le 30 avril dernier à un journaliste de* Combat *: « L'ouvrage de critique en question ne peut être qu'une imposture de plus à l'actif de la réaction cléricale habituée à jouer sur tous les tableaux (curés résistants et évêques collaborateurs, pour ne prendre qu'un exemple trop récent pour être complètement tombé dans l'oubli). La critique jésuitique n'a évidemment de critique que le nom : cet ouvrage ne peut être qu'une œuvre de casuistique. » Claude Mauriac est trop habitué, nous dit-il, à déplaire aux auteurs dont les œuvres lui plaisent — voir Jouhandeau, voir Cocteau — pour s'étonner. Le lecteur jugera.*

CORRESPONDANCES

NOTE SUR M. PIERRE HERVÉ

Ainsi, M. Pierre Hervé n'a pas été content de ce que j'ai écrit ici, en mars dernier, des « écrivains de police ». Dans son journal Action (1), *il m'a dit mon fait, avec la vigueur et le feu d'une belle indignation. Je suis joliment exécuté — non : le mot est malheureux, disons : « liquidé » — en trois colonnes, sous un titre élégant :* La trouille qui tue. *Ces trois colonnes valent qu'on fasse une petite halte auprès d'elles. Non à cause de M. Pierre Hervé. M. Pierre Hervé n'est rien ; rien qu'un universitaire consciencieux, un peu pesant, un peu rustaud, parvenu à une assez bonne place dans la hiérarchie de son parti, et faisant, avec la conscience d'un brave bœuf de labour, un travail que bien d'autres pourraient faire. Ni mieux, ni plus mal. Parmi ceux que j'ai appelés les « écrivains de police », parmi ceux dont la polémique consiste à diffamer et à dénoncer les écrivains adverses pour les désigner à la répression de la police de leur parti en vue du jour où cette répression sera possible, M. Pierre Hervé est un cas moyen. C'est à ce titre qu'il est représentatif.*

Pourquoi donc M. Pierre Hervé est-il si affligé d'être traité d'écrivain de police? Il ne le dit pas précisément. Considère-t-il qu'il soit indigne d'un parti révolutionnaire de se fortifier, une fois au pouvoir, par des moyens de police? Considère-t-il qu'il soit indigne d'un écrivain révolutionnaire de collaborer avec la police révolutionnaire? Il ne le dit pas. S'il le pense, il devrait le dire. Il devrait dire, ou bien : « M. Thierry Maulnier a menti. Je n'accepte pas, moi,

(1) 7-13 avril 1948.

écrivain, de désigner un adversaire à la répression policière, fût-ce celle de mon parti. » Ou bien : « M. Thierry Maulnier ne connaît pas ce dont il parle. Il est légitime et glorieux, pour un écrivain communiste, de dénoncer dans les écrivains réactionnaires les ennemis de classe, les traîtres, les agents de Truman, et ainsi de préparer leur dossier pour le jour de leur juste châtiment et de crier « A mort ! » pour qu'un jour ils soient tués. » Si nous avions l'une ou l'autre de ces réponses, nous aurions fait un pas en avant. Mais il semble que M. Pierre Hervé n'ait pas envie de nous faire faire un pas en avant.

Pourtant, nous faisons plusieurs pas en avant, grâce à lui, et sans qu'il le veuille. Tout l'article : « La trouille qui tue » (*je ne résiste pas au plaisir de citer de nouveau ce titre*) *constitue une excellente confirmation par l'exemple des méthodes que j'avais définies dans mes* Écrivains de police. *Car M. Pierre Hervé ne cherche pas à y répondre à des arguments :* « Ce serait faire trop d'honneur à Thierry Maulnier, *écrit-il,* que de réfuter ses dires ». *Il se borne donc à me faire honneur en me traitant, généreusement, de fasciste, de collaborateur, d'ami de Hitler et autres noms désobligeants. En d'autres termes, selon le jugement de M. Pierre Hervé, je suis un traître. Quel est donc le sort que le parti de M. Pierre Hervé réserve à ceux qu'il tient pour des traîtres, le jour où il sera en mesure de régler de tels petits différends ? Si ce règlement ne comporte aucune intervention de la police politique, s'il s'agit seulement de convertir les traîtres à des sentiments meilleurs par les moyens de la douce persuasion, s'il s'agit seulement de leur envoyer M. Pierre Hervé pour les illuminer des clartés marxistes, alors, j'ai tort, et M. Pierre Hervé n'est pas un policier auxiliaire. Mais voilà : cela n'est pas prouvé. Il me semble même que les journaux du parti de M. Pierre Hervé réclament tous les jours la mort pour les traîtres avec beaucoup de vigueur. Si M. Pierre Hervé a démontré que je suis un traître, n'est-ce pas pour qu'on me fasse subir le sort des traîtres, le jour où on le pourra ? Voyons, mon bon monsieur, pourquoi vous défendre si violemment d'être un policier auxiliaire, puisque vous ne pouvez vous défendre qu'en devenant encore un peu plus policier ? Acceptez*

donc plutôt, une bonne fois, d'être ce que vous êtes. De votre point de vue, il ne devrait pas y avoir de mal à cela. D'autant que policier, même auxiliaire, est dans votre révolution une situation d'avenir. Dans toutes ces histoires de balles dans la peau, il est plus confortable d'être du côté de la crosse.

Pour moi, je vais essayer de me défendre contre ce redoutable Vychinski qui m'accuse, en propres termes, d'avoir « exprimé à maintes reprises ma sympathie motivée à Hitler, Mussolini, Franco, Degrelle, Quisling » (comme on vous le dit). Je vais essayer de me défendre avant que mon procès ne soit ouvert par les amis victorieux de M. Pierre Hervé. Car, le jour du procès, j'ai grand peur d'être obligé de crier que M. Pierre Hervé n'est pas allé assez fort, que j'ai eu des entretiens particuliers à Berchtesgaden, que Mussolini m'expédiait des émissaires, que Degrelle déjeunait avec moi et que j'envoyais des fleurs à Quisling. Je me hâte donc de protester, pendant qu'il en est temps, qu'il doit y avoir erreur sur la personne. En ce qui concerne Hitler, notamment, j'ai bien entendu parler d'un certain télégramme de félicitations qui lui fut envoyé au lendemain de sa victoire sur la France, en juin 1940. Mais je puis affirmer à M. Pierre Hervé que ce télégramme n'était pas de moi.

Il est vrai, en revanche, que c'est moi qui ai écrit en novembre 1938, dans la revue Combat, *les lignes terribles, les lignes accusatrices que M. Pierre Hervé me jette triomphalement au visage, en lettres bien grasses, afin de me mieux salir. Il s'agit de l'attitude des partis français au moment de Munich.*

Voici cette citation accablante, telle que la fait M. Pierre Hervé :

« Ces partis (ceux de droite) avaient l'impression qu'en cas de guerre, non seulement le désastre serait immense, non seulement une défaite ou une dévastation de la France étaient possibles, mais encore qu'une défaite de l'Allemagne signifierait l'écroulement des systèmes autoritaires qui constituent le principal rempart à la révolution communiste et peut-être la bolchevisation immédiate de l'Europe. En d'autres termes, une défaite de la France eût bien été une défaite, et une victoire de la France eût été moins une

victoire de la France que la victoire de principes considérés à bon droit comme menant tout droit à la ruine de la France et de la civilisation elle-même. Il est regrettable que les hommes et les partis qui avaient cette pensée ne l'aient pas, en général, avouée, car elle n'avait rien d'inavouable. J'estime même qu'elle était une des principales raisons, et des plus solides, sinon la plus solide, pour ne pas faire la guerre en septembre 1939. »

Ici M. Pierre Hervé s'arrête.

Je pourrais bien le chicaner sur quelques points de détail : par exemple sur une coupure astucieuse faite dans la première phrase, qui disait : « Une des raisons de la répugnance très évidente à l'égard de la guerre, qui s'est manifestée dans des partis de droite, pourtant très chatouilleux quant à la sécurité nationale et à l'honneur national, et même très hostiles, sentimentalement, à l'Allemagne, est que ces partis, etc..... » *M. Pierre Hervé n'a pas cru bon de mettre ces premières lignes du paragraphe sous les yeux de ses lecteurs. On comprend pourquoi. Elles indiquaient un peu trop clairement que je n'énonçais pas* mon *opinion, que j'analysais un état d'esprit sur lequel je faisais des réserves :* «..... pourtant très chatouilleux... » *Mais c'est là un petit arrangement presque légitime.*

Je pourrais encore, soit dit en parenthèses, chercher des excuses, dire que ma pensée de 1938 *n'est plus ma pensée d'aujourd'hui. Après tout, on a le droit de changer d'idée. Parmi les écrivains, actuels amis politiques de M. Pierre Hervé, il en est un qui, il y a une vingtaine d'années,* « conchiait l'armée française dans sa totalité »*; il en est un autre qui, entre* 1936 *et* 1939, *écrivait dans cette même revue d'où est extrait le texte ci-dessus. Il y eut aussi des gens qui, en* 1939, *pensèrent qu'il ne fallait pas faire une guerre qui était une guerre impérialiste, où une victoire de la France serait moins une victoire de la France qu'une victoire du capitalisme international, et qui approuvèrent le pacte germano-soviétique. Je n'aurai pas l'indiscrétion de demander ce que M. Pierre Hervé pensait alors de la question.*

Mais je perds mon temps. J'aime mieux reprendre l'article de novembre 1938 *dont M. Pierre Hervé a tiré le texte*

criminel, et en continuer la lecture qu'il a opportunément interrompue.

Car les paragraphes suivants de cet article, ceux que M. Pierre Hervé ne cite pas, sont précisément consacrés à faire la critique de cette position des partis de droite français que j'ai commencé par définir.

Je lis donc :

« Un patriotisme aveugle finit par se mettre au service de la politique antifasciste. Un antidémocratisme ou un antimarxisme aveugles finiraient par se mettre au service de la politique antifrançaise. « La démocratie attire la foudre, avons-nous écrit il y a quelques mois, mais c'est la France qui brûle. » Nous ne pouvons pas faire que la France ne soit pas actuellement soumise à la démocratie, qu'une partie de ses amis dans le monde ne soient précisément des démocrates, que les gens qui dans de nombreux pays luttent contre la dictature ne tournent naturellement les regards vers elle. Nous ne pouvons pas faire qu'amis et ennemis de la démocratie ne confondent naturellement la démocratie et la France. Nous ne pouvons pas faire que le drapeau de la lutte contre la démocratie ou de la lutte contre le marxisme ne soit un excellent prétexte pour les nations qui sont en train d'étendre leur influence en Europe aux dépens de l'influence française. La démocratie affaiblit la France, mais les défaites de la démocratie l'affaiblissent aussi. Le nationaliste français se trouve donc ici partagé entre la réalité même de la nation et les doctrines par lesquelles il entend la sauver. Concrètement et dans l'immédiat, puisque la France est en démocratie, une « fascisation » de l'Europe aboutit naturellement à l'isolement de la France. L'affaire tchécoslovaque et l'accord de Munich ont dangereusement accru la gravité de cette contradiction interne à laquelle semble acculé le nationalisme français : ou défendre partout, en tout état de cause, les alliances françaises et les positions françaises contre la poussée étrangère, et ainsi s'engager dans une voie qui mène tout droit à la croisade « antifasciste » et au triomphe de tout ce que le nationalisme français s'est donné pour mission de combattre, ou prendre, en tout

état de cause, le parti des nationalismes, contre les démocraties déclinantes, et ainsi faire évidemment le jeu politique du pays qui par position se trouve le chef désigné de ces nationalismes dans l'Europe de 1938 : faire le jeu de l'Allemagne.

« Or cette seconde position est aussi inadmissible que la première. Il nous est également impossible d'accepter une forme de lutte pour l'intérêt français qui n'est en fin de compte qu'une lutte antifasciste, et une forme de lutte antimarxiste ou antidémocratique qui tend en fin de compte à affaiblir les positions et à mettre en péril la vie de la France. »

Je m'excuse de ce que ma citation est un peu longue. Mais on admettra que celle de M. Pierre Hervé était un peu courte.

J'avais, dans l'article de novembre 1938, annoncé une critique des dangers de la position des nationalistes français par un exposé de cette position. La critique suivait. Elle était catégorique. Elle condamnait de la façon la plus formelle l'attitude qui consistait à faire le jeu de l'Allemagne en subordonnant la politique française à des préoccupations antidémocratiques ou antimarxistes, c'est-à-dire l'erreur dont nous avons mesuré ensuite les conséquences sous l'occupation allemande.

Par un simple coup de ciseaux donné au bon endroit, notre agrégé — M. Hervé est agrégé — me fait donc dire intrépidement le contraire de ce que j'ai dit.

Ce n'est pas tout à fait un faux. Mais c'est bien quelque chose approchant. C'est, en tout cas, infiniment plus près d'être un faux que M. Pierre Hervé n'est près d'être un honnête homme. Un honnête homme au sens qu'il nous restera permis de donner à ces mots aussi longtemps que le parti de M. Pierre Hervé n'aura pas conquis, avec les autres pouvoirs, celui de donner aux mots un autre sens. Car M. Pierre Hervé est sans doute un honnête militant. Je ne pense pas qu'il prenne dans la caisse.

Au contraire. Il est dévoué à son parti. Il ment, sans joie peut-être, mais enfin il ment, quand on le lui demande. C'est bien ce qui m'ennuie un peu dans son cas. Car je pense du parti communiste ce que la dame de Laclos pensait du mariage

qui lui déplaisait parce qu'elle préférait n'avoir à mentir que pour son plaisir.

Mais je me presse peut-être un peu trop de dire que M. Hervé a menti. Voici pourquoi. La petite préparation qui a été faite avec mon texte de 1938 et dont il s'est servi, pourrait bien n'être pas son œuvre. Elle a, en effet, déjà été utilisée par son parti : notamment une fois en 1945, je crois, à la radio de Moscou par M. Maurice Thorez, qui en profita pour me décréter « hitlérien ».

M. Maurice Thorez n'était pas encore, alors, rentré en France. Or je n'ai pas la prétention de croire que ma petite revue Combat *avait des abonnés à Moscou ni que M. Thorez avait emporté la petite préparation en quittant la France en 1939, soigneusement placée avec sa carte du parti dans son livret militaire. La petite préparation doit donc faire partie du matériel de propagande du parti, à la disposition des orateurs, journalistes et autres usagers. C'est épluché et cuit d'avance.*

Ainsi, je peux faire deux suppositions :

Ou bien M. Pierre Hervé avait sous les yeux le texte entier de mon article, et il l'a lui-même coupé de façon à en invertir le sens.

Ou bien il a reçu l'extrait tel quel de l'échelon supérieur ; il s'en est servi parce qu'on le lui a donné, avec l'ordre de s'en servir.

De ces deux hypothèses concernant M. Pierre Hervé, je laisse aux lecteurs le soin de choisir celle qui le déshonore le moins.

***

Ce qui est certain, quel que soit le degré d'initiative qu'on attribue à M. Pierre Hervé dans cette petite affaire, c'est que nous y voyons bien l'application des procédés de la police politique, puisque rien n'est plus conforme aux procédés de la police politique que l'usage du faux ou du demi-faux policier contre les adversaires du régime ; et ainsi se pose, à propos de l'écrivain de police, la question que pose Baudelaire à propos du Javert des Misérables, *à propos de ce Javert dont Baudelaire écrit (ne croirait-on pas qu'il*

s'agit d'un militant communiste?) : « Javert m'apparaît comme un monstre incorrigible, affamé de justice comme la bête l'est de chair sanglante, bref, comme l'Ennemi absolu. »

Voici donc la question de Baudelaire : « Je sais que l'homme peut apporter plus que de la ferveur dans toutes les professions. Il devient chien de chasse et chien de combat dans toutes les fonctions. C'est là certainement une beauté, tirant son origine de la passion... » (*Vous le voyez, Pierre Hervé, vous êtes beau.*) « ... On peut donc être agent de police avec enthousiasme; mais entre-t-on dans la police par enthousiasme? et n'est-ce pas là, au contraire, une de ces professions où l'on ne peut entrer que sous la pression de certaines circonstances, et pour des raisons tout à fait étrangères au fanatisme? »

Baudelaire ne pouvait évidemment pas prévoir que le jour viendrait où l'on entrerait dans la police, dans la police politique, par enthousiasme, *ou des écrivains comme lui* (*enfin, si l'on veut*), *se mettraient au service de la police politique* par enthousiasme. *M. Pierre Hervé marque-t-il les textes des adversaires qu'il désigne à la répression policière avec enthousiasme ou sans enthousiasme? Je laisse aux lecteurs le soin de choisir celle des deux hypothèses qui l'honore le plus.*

***

Voilà pour la partie, la plus longue de beaucoup, de l'article qui nous occupe. Il me faut maintenant en venir à deux autres questions, traitées rapidement, dans sa conclusion, par M. Pierre Hervé.

J'avais demandé quelle serait l'attitude de M. Pierre Hervé si, un jour, la France était envahie par les armées soviétiques en guerre contre les Etats-Unis. M. Pierre Hervé répond ceci : « Nous ne saurions lui dissimuler (*lui, c'est moi*) qu'en aucun cas nous ne conformerons notre conduite aux principes qu'il professait dans *Combat* en 1938. Nous ne serons pas dans les rangs de ceux qui demeurent fidèles à ces principes. Si les fascistes sont d'un bord, il ne m'étonnerait pas que nous soyons de l'autre. Est-ce assez clair.

Et nous serons, en l'occurrence, les vrais, les seuls patriotes. »

C'est assez clair, en effet. Si la France est envahie par les armées soviétiques, M. Pierre Hervé nous annonce que les communistes, seuls vrais patriotes, « collaboreront » avec l'envahisseur, et que M. Pierre Hervé lui-même fera partie, sans doute, du Politburö *constitué par le Quisling communiste du moment.*

On s'en doutait. Mais il n'était pas mauvais que cela fût dit une bonne fois. Cela est dit, et cela mesure le droit qu'ont de juger les « collaborateurs » d'hier, au nom de la patrie, *ceux qui avouent devoir être, dans des circonstances exactement équivalentes, les « collaborateurs » de demain.*

***

Enfin, pour conclure par un bel effet de pathétique, M. Pierre Hervé m'accuse de vouloir le massacrer. Je n'ai rien écrit de tel? Sans doute. Mais il paraît que l'intention y était, puisque j'ai dit que M. Pierre Hervé était un chien de police. Suivez le raisonnement de M. Pierre Hervé : « Que fait-on du chien de police de l'ennemi. quand on s'en rend maître? On l'abat. Nous sommes reconnaissants aux gens de la *Table Ronde* de nous avoir avertis que nous ne sommes pas, à leurs yeux, des intellectuels dignes de ce nom, mais des chiens de police. Par là, ils nous ont informés du sort qu'ils nous réservaient s'ils étaient assez forts pour se saisir de nous. Cela n'arrivera pas : le fascisme ne s'instaurera plus en France. Constatons que, marchant sur les traces de son maître Maurras, Thierry Maulnier entend se distinguer désormais dans la provocation au meurtre. »

Voilà comme un autre chef d'accusation, celui de provocation au meurtre, est incorporé à mon dossier.

Je vais donc rassurer M. Pierre Hervé, ou plutôt le désespérer.

Je ne désire pas qu'on abatte les chiens, fussent-ils de police. Ce sont des animaux qui font ce qu'on leur dit de faire, et s'ils ont des pattes un peu trop grosses, ce n'est pas leur faute.

Je vais plus loin. Je ne reconnais à aucune société le droit de tuer ses adversaires politiques; chose curieuse, c'est un ami politique de M. Pierre Hervé qui déclarait récemment que la protestation contre la peine de mort, revendication révolutionnaire au début du siècle, peut être, en 1948, *un acte réactionnaire. On ne saurait dire plus clairement que c'est le communisme qui a aujourd'hui le plus besoin de la peine de mort* (1). *Pour mon compte, je ne sens pas ce besoin.*

La société dont je rêve ôterait aux communistes leurs raisons d'être communistes. Elle ne leur ôterait pas la vie. Elle ne leur ôterait pas la liberté. Elle ne leur ôterait même pas la liberté d'être communistes et de le crier sur les toits. Je crois qu'il faudra toujours laisser vivre M. Pierre Hervé. Je crois qu'il conviendra de le laisser libre, si l'on appelle cela être libre. Je crois qu'il conviendra de le laisser écrire, si l'on appelle cela écrire, — ne serait-ce que pour qu'on fasse la différence. Les valeurs auxquelles je suis attaché ne peuvent avoir de sens que s'il est permis à chacun de les accepter ou de les refuser par un choix personnel, et de professer hors de toute menace leur acceptation ou leur refus; que s'il est permis à chaque homme de choisir d'être ce qu'il veut être, même s'il veut être quelque chose comme M. Pierre Hervé.

T. M.

A PROPOS DE « LA PIERRE D'ACHOPPEMENT »

A propos de « La pierre d'achoppement », dont on trouvera la suite dans le prochain numéro, nous publions la lettre ci-dessous qui nous a paru devoir intéresser nos lecteurs :

Cher Monsieur,

Je viens de lire votre article « La pierre d'achoppement » dans Table Ronde *n°* 3. *Je souscris entièrement à votre*

(1) Voir Roger Stéphane, *Questions du communisme* (Confluences), réponse de M. Jean Dorgot.

première proposition, comme le feront, je crois, beaucoup de mes confrères. C'est rendre un immense service à la Foi (à son acquisition aussi bien qu'à sa conservation) que d'inquiéter les prêtres sur « la valeur des arguments dont ils usent pour persuader les autres de ce qu'ils savent être vrai. »

Je contesterai cependant dans votre article deux des exemples que vous avez choisis.

Premièrement, celui du « Souvenez-vous... » « Que de fois nous a-t-on répété (dites-vous) qu'un Souvenez-vous récité chaque soir nous donnait la quasi-certitude du salut, fussions-nous devenu un grand criminel. » Exprimé sous cette forme et pris à la lettre, il y a évidemment dans l'assertion d'un salut si commode, une grossière erreur... Mais je suis persuadé que le prêtre qui peut dire de telles paroles se réfère à quelques simples notions psychologiques, et que son vrai raisonnement est le suivant : parmi les multiples chutes morales d'une vie, il y a un élément de salut. Cet élément, c'est le refus de se considérer comme irrémédiablement ancré dans la faute, refus qui se manifeste surtout dans un « appel à l'aide », autrement dit, dans la prière , prière qu'une certaine honte de soi empêche d'adresser à Dieu et qui incline à passer par Marie. N'est-il pas vrai que ce refus d'adhérer réflexivement à un passé de fautes, quitte à y retomber à l'occasion d'un prochain vertige, d'une tentation plus forte ou inattendue..., n'est-il pas vrai que ce refus est une porte ouverte à la grâce finale... Vous me répondrez que le larron pénitent s'adressait directement au Christ : « Seigneur, souvenez-vous de moi... » Le tort des prêtres serait d'établir une différence entre la bonté du Christ et celle de sa mère. Là-dessus, je serais d'accord. Mais la Vierge est femme. En outre, elle n'est pas juge. Et les hommes agissent selon leur psychologie et non selon la logique.

Le deuxième exemple que je conteste est celui où vous dites : « Comme s'il pouvait y avoir la moindre faute devant Dieu à s'abstenir de voter. » Il est évident que tout dépend de ce qui est mis en cause dans le vote. Mais, depuis la Libération, le bulletin de vote a signifié une adhésion personnelle non pas à un homme, mais à une idée. Il était une

profession de foi au pharisaïsme de la droite, ou au matérialisme de la gauche, ou enfin (personne ne s'y trompe) à un essai d'incarnation du Christianisme dans la vie politique, tenté par le M. R. P.

Les Juifs devant Pilate ont dû voter : Jésus ou Barabbas. Ce sont les abstentionnistes qui, comme Pilate se lavant les mains, ont causé la crucifixion. Ceux qui, aujourd'hui, aux élections « s'en lavent les mains » sont aussi coupables que Pilate.

Vous me pardonnerez de vous avoir écrit ce mot. Bien que je n'aie point beaucoup « l'esprit de corps » (à tort, peut-être), je me suis dit ceci : M. Mauriac pense qu'un prêtre, en chaire, a devant lui un auditoire passif et résigné. En effet, personne ne l'interrompt. Mais M. Mauriac prend la plume. Renversons les rôles. M. Mauriac écrit dans Table Ronde. *Si son auditoire n'est pas aussi passif et résigné que celui d'une messe tardive, premièrement il n'en sait rien, et en second lieu, personne non plus ne vient l'interrompre... Prenons donc la plume.*

Je m'en voudrais de terminer sans vous dire mon plein accord sur l'ensemble et l'esprit de votre article. Oui, dites-le, on ne doit pas se servir de la parole de Dieu... » mais allez plus loin encore; « on ne doit pas se servir des ministres de Dieu... » Pourquoi ne parlez-vous pas de ces prêtres — ils sont légion — qui ont dû un matin de Pâques laisser quarante à cinquante personnes à leur confessionnal pour aller faire la quête. Pourquoi ne parlez-vous pas de ces prêtres qui ne sont dans l'enseignement que parce qu'ils sont une source de bénéfices (ils ne sont pas syndiqués, comme les professeurs civils) : douze prêtres pour cinq cents élèves parfois, — et à Notre-Dame de Clignancourt, au contraire, six prêtres pour une paroisse de 80.000 *âmes... Ce sont des choses qu'un chrétien laïc a le devoir de crier sur les toits.*

Veuillez croire...

Abbé X...

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Mai 1948
Dépôt légal : 2e trim. 1948